LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

15 OCTOBRE 1949

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

LA REVUE

LITTÉRATURE HISTOIRE ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500 fr.**
— — — un an (24 numéros)... **3.000 fr.**
Étranger, six mois (12 numéros)............ **2.300** fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)... .... **4.500** fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue**, chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **La Revue**.

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés, avec interlignes, seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LES LIVRES

HISTOIRE ILLUSTREE DE L'EGLISE, publiée sous la direction de G. de Plinval et Mgr Pittet, 2 vol. Ed. du Cerf.

L'Histoire illustrée de l'Eglise, composée par un groupe de professeurs éminents de l'Université de Fribourg en Suisse, selon un programme tracé par M. G. de Plinval, est à la fois un livre d'art, de science, et de haute inspiration morale. Deux magnifiques volumes, enrichis de plus de six cents reproductions photographiques et de vingt planches hors-texte, permettent au lecteur de survoler depuis les origines jusqu'au pontificat de Pie XII le panorama historique de l'Eglise. Impartiale et scientifique, bien que dominée par un sentiment d'admiration justifié par les faits, l'Histoire illustrée de l'Eglise retrace les époques décisives de l'histoire du christianisme dans le monde antique ou moderne et ses aspects intellectuels ou moraux, en tous pays. Les chapitres de M. G. de Plinval sur « l'œuvre féconde des ordres monastiques » et sur « les Croisades », du R. P. Vicaire sur « l'Apogée de la société médiévale au XIIe siècle » et sur « la Crise de la Réforme », du P. Congar sur « l'Expansion missionnaire de l'Eglise au XIXe siècle », sont des modèles de synthèse historique et psychologique. Cette nouvelle histoire constitue une tentative heureuse pour mettre à la portée du public cultivé, sans l'appareil d'une érudition fastidieuse, la véritable image de l'Eglise catholique dans sa vitalité et dans son « dynanisme ».

STRASBOURG SAUVÉ

JANVIER 1945 (1)

NOEL à Montbéliard. Dans mon petit P. C. de l'hôtel de la Balance, un souper intime a été organisé par les membres de mon Cabinet. Cette nuit ne doit-elle pas marquer pour tous une halte de paix ?

Mais la guerre continue... Au milieu du repas, on m'apporte un télégramme du VIe groupe d'armées qui réclame une intensification immédiate de nos mesures défensives arrière. Tant pis : la veillée continuera sans moi.

A peine ai-je regagné mon bureau qu'arrive le lieutenant-colonel du Souzy, depuis quelques jours chef de notre mission de liaison auprès de l'état-major Devers (2). Malgré l'égalité d'humeur dont il ne se départit jamais, il semble fort préoccupé.

C'est qu'à Phalsbourg, où est installé depuis le 14 décembre le P. C. avancé du VIe groupe d'armées, on s'inquiète. Le 19 décembre, pour permettre à Patton de contre-attaquer le flanc sud de Von Rundstedt, le général Eisenhower a décidé de rétrécir le front de la IIIe armée et d'allonger en contrepartie celui de la VIIe armée. Dorénavant, le général Patch doit tenir un front de 140 kilomètres, allant de Plobsheim sur le Rhin, au sud de Strasbourg, jusqu'à Saint-Avold par le saillant de Wissembourg, Bitche et Sarreguemines.

Or, il ne dispose que d'une D. B., de six D. I. et d'un renforcement de trois *Task Force*, correspondant chacun à une infanterie divisionnaire, mais nullement aguerris.

---

(1) Le général de Lattre, qui prépare une *Histoire de la Ire Armée française « Rhin et Danube »*, a bien voulu donner à *La Revue*, après *La Victoire de Provence* (15 septembre et 1er octobre) ce récit d'un si puissant intérêt.

(2) Depuis Naples, la mission de liaison auprès du commandement américain était assurée par le général de Hesdin, mon ancien chef d'état-major à Alger. Celui-ci l'avait quittée, le 13 décembre, pour prendre le commandement de la 4e division marocaine de montagne devenu vacant par suite de la nomination du général Sevez aux fonctions de chef d'état-major adjoint de la Défense Nationale.

L'inquiétude de l'état-major du VIe groupe est d'autant plus vive que de multiples signes révèlent que l'ennemi se livre à d'importants préparatifs offensifs dans la région de Bitche.

Celle de Souzy s'accroît du fait que les dernières consignes du S. H. A. E. F. sont, en cas de forte pression, de céder du terrain plutôt que de compromettre l'intégrité des unités. Si l'attaque allemande a lieu, on peut dès lors redouter que la VIIe armée ne soit bientôt amenée à effectuer un repli d'envergure.

Aussitôt après la messe de minuit, l'esprit plein de ces soucis, je monte à la citadelle où campe mon 3e bureau. Là, devant le petit *brain-trust* d'élite rassemblé autour du lieutenant-colonel de la Boisse, je fais le point et développe ma pensée. Elle est simple : si les Allemands déclenchent une offensive dans les basses Vosges, il faut prévoir qu'ils la conjugueront avec une action partant du flanc nord de la poche de Colmar. La réduction de celle-ci s'avère donc plus que jamais nécessaire.

Je jette alors sur la carte l'idée de manœuvre que je mûris déjà depuis de longs jours. Deux flèches maîtresses cisaillent la poche : l'une part de Guemar et pointe sur Brisach, l'autre part de Cernay et vise également Brisach. Des flèches moins appuyées couvrent ces deux actions principales, à l'est de Selestat et de Kaysersberg pour la première, au nord-est de Thann et au nord de Mulhouse pour la seconde. Mais aucune flèche ne passe sur Colmar : la ville devra être débordée pour être libérée intacte.

A l'aube, toutes mes intentions sont reportées sur la carte et rien n'y sera plus changé. Le plan de Noël sera celui de la victoire de Colmar — en dépit des événements qui avancent.



Le 26 décembre, le général Devers vient me voir à Montbéliard. A peine a-t-il eu le temps de regagner Phalsbourg qu'il me convoque pour le lendemain matin à Vittel. Que se passe-t-il donc ?

Une chose importante. Pendant que le commandant du VIe groupe d'armées conférait avec moi, le général Bull, chef du 3e bureau du S. H. A. E. F. est arrivé par avion à Lunéville où, en l'absence de leur « patron » se sont aussitôt rendus son chef d'état-major et son chef de 3e bureau, les généraux Barr et Jenkins. Là, ceux-ci ont reçu l'ordre du représentant du général Eisenhower d'adopter une attitude strictement défensive et de ramener

sur les pentes des Vosges la ligne principale de résistance du groupe d'armées — amputé d'ailleurs d'une D. B. et d'une D. I., que le S. H. A. E. F. entend mettre en réserve à sa disposition.

Mis au courant dès son retour à Phalsbourg, le général Devers a pris, avec beaucoup de célérité, toute une série de mesures, puis il a décidé de reporter son P. C. à Vittel. C'est pourquoi il me demande de le rejoindre dans cette ville, le 27 décembre, à 10 h. 30.

Après qu'il m'a exposé la situation nouvelle créée par ces instructions supérieures, nous examinons quelles en sont les conséquences directes sur la Ire armée. La plus claire est qu'il faut surseoir au déclenchement de l'offensive sur Colmar prévue « pas plus tard que le 5 janvier ». Mais il en est une autre regrettable : pour compenser les prélèvements imposés par le S. H. A. E. F. à la VIIe armée, le général Devers décide de redonner à celle-ci la 2e D. B. Le retour de la D. F. L. (1) me permettra d'en assurer la relève mais il ne correspondra plus à un accroissement de mes forces.

Reprenant les arguments que connaît bien mon 3e bureau, je ne manque pas de souligner combien il importerait d'enlever à l'ennemi la base de manœuvre que peut lui fournir la région de Colmar et, pour cela, de m'accorder les moyens que j'ai réclamés dans ma lettre du 16 décembre (2). Le commandant du groupe d'armées ne discute pas le bien fondé de mon argumentation. Il m'assure que « dès que la crise actuelle sera passée, priorité sera donnée à la réduction de la poche de Colmar ». Mais il ne peut faire plus.

Enfin, avant que nous nous séparions, il me fait connaître les grandes lignes de la nouvelle Lettre d'Instruction qu'il est en train de mettre au point et qu'il compte, dans l'après-midi, aller soumettre, d'un tour d'avion, au général Eisenhower en personne.

Effectivement, le 28 dans la matinée, m'arrive à Montbéliard cette Lettre d'Instruction n° 7. Elle est tout entière consacrée à prévoir, en cas d'attaque sérieuse de l'ennemi, une manœuvre en retraite : « Le VIe groupe d'armées reste sur la défensive, prêt à céder du terrain plutôt qu'à compromettre l'intégrité de ses forces. A l'ouest de la région de Bitche, la position principale suit le tracé général de la Ligne Maginot. Au sud de Bitche, elle

(1) La 1re division française libre avait été envoyée sur le front Atlantique dans la première quinzaine de décembre.
(2) J'avais demandé deux divisions d'infanterie supplémentaires.

s'appuie sur les pentes est des Vosges, en direction du sud, jusqu'à la région ouest de Colmar ; de là, elle épouse le tracé général du front actuel jusqu'au voisinage de Thann, puis les pentes des Vosges jusqu'à la zone nord de Belfort ; elle occupe enfin la Trouée de Belfort pour aboutir vers Delle. »

En avant de cette ligne, à organiser « avec priorité d'efforts et de matériel », ne sont prévues que des « positions intermédiaires », trois en principe, à considérer comme positions successives d'avant-postes. La première de ces « positions intermédiaires » correspond au tracé actuel du front. Mais, tout comme les deux suivantes, elle devra être évacuée en cas d'attaques puissantes.

L'abandon de toute l'Alsace libérée est donc prévu dans cet ordre qui spécifie : « S'efforcer, tout en conservant l'intégrité de ses forces, de tenir Strasbourg et Mulhouse. Cette prescription est valable tant que l'intégrité des forces n'est pas compromise pour le retrait sur une position arrière. »

Je savais le haut-commandement américain sous le coup de la surprise des Ardennes et avant tout soucieux de ne pas laisser une seconde fois enfoncer son front par absence de profondeur. Je pouvais donc à la rigueur comprendre que des états-majors exagérassent les prévisions pour éviter une nouvelle crise. Mais le danger de cette méthode est de créer par avance une psychose de retraite. C'est pourquoi je me gardai de communiquer quoi que ce soit de la lettre de ces instructions, me refusant à donner de la consistance à des hypothèses, concevables en tant que vues de l'esprit, mais sacrilèges pour des cœurs français.

Aussi mon Ordre général n° 201 du 30 décembre ne peut-il passer pour une traduction littérale de la Lettre d'Instruction n° 7... Nulle part, il n'y est fait allusion à un repli, nulle part l'expression « avant-postes » n'y est employée. La mission de l'armée est définie en ces termes : « *Maintenir l'intégrité du front actuel* en portant l'effort principal de la défense, d'une part en Haute-Alsace *pour couvrir la Trouée de Belfort*, d'autre part en Basse-Alsace, *pour couvrir Strasbourg* et le flanc droit de la VIIe Armée. »

Mais je mets également en valeur la nécessité de pouvoir conduire la bataille en profondeur et donc « d'établir des lignes de défense successives ayant pour but :

— de retarder au maximum l'adversaire au cas où il parviendrait à rompre notre dispositif initial ;

— de le bloquer, en dernière analyse, sur une position arrière préalablement occupée par des éléments de réserve d'armée ou de corps d'armée... »

Ayant de la sorte concilié ma volonté de me battre sur la position actuelle, en Alsace, et le respect dû aux préoccupations stratégiques du haut commandement, j'adresse cet Ordre général, à titre de compte rendu, au général Devers, en même temps qu'une longue lettre uniquement inspirée d'intentions offensives :

« L'offensive projetée en Alsace et actuellement ajournée doit demeurer pour nous la réalisation prochaine à laquelle notre volonté doit plus que jamais s'accrocher.

« Il me semble même que cette offensive constituerait la contre-mesure la plus efficace pour prévenir une attaque éventuelle préparée par l'adversaire dans le secteur du Rhin. »

J'en examine alors minutieusement les conditions techniques puis je conclus par ces mots : « En définitive, si la situation générale continuait d'évoluer dans le même sens favorable (1), je pourrais être amené à vous demander dans les jours qui vont suivre de reprendre la préparation de l'offensive projetée, en vue de son déclenchement dans un délai prochain. »

Dans l'après-midi du 31 décembre, mon chef d'état-major, le général Valluy, porte à Vittel ces deux documents.

Il y retrouve le général Juin, venu de Paris « prendre la température » et tous deux, dans la matinée du 1er janvier, font route ensemble jusqu'à Montbéliard. Juin me rapporte les préoccupations dont lui a fait part le général Devers, en présence de la menace d'une attaque allemande sur la direction Hombourg-Sarrebourg, menace qu'il fait valoir auprès du S. H. A. E. F. pour en obtenir d'urgence un renforcement de ses moyens. Mais le chef d'état-major général de la Défense Nationale quitte dans la soirée le P. C. de la Ire Armée pour regagner Paris sans se douter, plus que moi-même, que la crise redoutée a déjà éclaté.



En effet, le 31 décembre, à 23 heures, six divisions d'infanterie allemandes et une Panzer ont attaqué le front Sarreguemines-Bitche-Bannstein-Neuhoffen, dans le dessein de s'emparer de la

(1) Allusion à l'évolution de la situation dans les Ardennes.

Trouée de Saverne. Sous le choc, les unités américaines, fort étalées, cèdent un peu de terrain mais se replient en bon ordre.

Dans l'après-midi du 1er janvier, le général Eisenhower, alerté, téléphone au général Devers. Pour éviter que le VIe Corps U. S., engagé à la droite de la VIIe Armée dans le saillant de Wissembourg, ne se trouve découvert par l'avance nazie, le commandant en chef donne l'ordre de le « replier promptement sur la position principale des Vosges » — ordre que, peu après, le général Devers venu en avion à Saverne, répercute verbalement pour exécution au général Patch et au général Brooks, commandant du VIe Corps. Ce repli sur les Vosges devra être effectif le 5 janvier au matin.

...C'est l'abandon du nord de l'Alsace. Et de Strasbourg !

Chose incroyable, près de trente heures vont s'écouler avant que je sois informé de ces instructions capitales.

Souzy lui-même, à Vittel, n'est au courant de rien. Le secret du repli est protégé, même vis-à-vis de notre mission de liaison... Son chef ne peut que me signaler par téléphone, le 2 janvier en fin de matinée, la fébrilité inhabituelle de certains bureaux...

Mais je suis assez inquiet pour estimer opportun de tenter auprès du général Devers une démarche personnelle. J'ignore, à l'instant où je l'accomplis, que Strasbourg est sacrifié mais je le sais menacé de l'être et cela suffit. Je mets donc toute ma conviction à écrire :

« Strasbourg constitue un symbole de la résistance et de la grandeur de la France. La libération de cette ville a été le signe définitif de la résurrection nationale française. Son abandon inciterait la France à douter de la victoire : il aurait en outre un retentissement mondial. Il exalterait le moral d'une Allemagne pourtant au bord de la défaite.

« En raison de l'étendue de son secteur et de la faiblesse de ses moyens, la Ire armée française n'est pas actuellement en mesure de défendre directement Strasbourg, mais elle est décidée à faire tout ce qui est en son pouvoir pour couvrir la ville au sud. Cette volonté, elle la marque en établissant sa position principale de résistance sur le front actuel, le long du Rhin et en plaine d'Alsace.

« Elle compte, et je vous le demande personnellement de la façon la plus instante, que la VIIe Armée américaine fera l'impossible pour défendre Strasbourg avec la dernière énergie. »

Puis, après avoir fait allusion au sort tragique des populations livrées aux représailles, je conclus par ces mots : « Que ce sort

effroyable soit au moins épargné aux habitants de Strasbourg. L'honneur militaire et le prestige des Armées alliées y sont engagés. »

En fait, alors que j'écris cette lettre, il y a des heures que le général Patch a reçu un message du VIe groupe d'armées confirmant les ordres verbaux de la veille et ainsi conçu : « Le général Eisenhower craint que les divisions du secteur de Haguenau ne soient sévèrement malmenées ou même culbutées en cas de pénétration ennemie au sud de Sarrebourg ou au nord de la poche de Colmar. Il tient essentiellement à ce que la position de Haguenau ne soit tenue que par des forces légères et que vos gros soient repliés sur la position des Vosges (...) Le temps presse et il y a urgence à réaliser ces mesures (...). Le gros de vos divisions doit donc être porté pour l'aube du 5 janvier sur les pentes des Vosges, sans vous préoccuper des répercussions politiques de cette mesure (...). Vous devez donc consentir à l'abandon de Strasbourg et du terrain à l'est des Vosges... »

Et je ne sais toujours rien !

Il est exactement 21 heures 47 — le 2 janvier — quand me parvient le télégramme B 22.247 du général Devers m'informant enfin de l'ordre de repli donné par le commandement suprême allié et m'enjoignant de ramener la gauche de la Ire armée française sur les Vosges.

« Vous devez accepter, sur votre gauche, la perte du territoire à l'est des Vosges et replier les gros de votre aile sur la position principale des Vosges, de façon à vous trouver sur cette position au plus tard le 5 janvier au matin (...). Les positions avancées actuelles de votre aile gauche seront tenues avec des forces légères ultra-mobiles disposées de telle façon et pourvues de tels moyens de transport automobile qu'elles puissent se replier rapidement devant toute forte action offensive allemande, en détruisant tous leurs emplacements dans leur retraite. »

Çà, non.

Non possumus...

Je n'ignore pas, évidemment, que, dans l'absolu, ce repli stratégique peut se justifier par de sérieuses raisons militaires — encore que la seule perspective d'avoir à reconquérir pierre par pierre Strasbourg retombé au pouvoir des nazis soit aussi une sérieuse raison militaire de le condamner. Mais il est des circonstances où joue moins la raison raisonnante que la raison instinctive

dictée par les réflexes de l'être. Je ne calcule pas : non seulement je ne replierai pas l'aile gauche de mon armée, mais je prendrai à ma charge la défense de Strasbourg.

A l'instant, avec mes collaborateurs les plus proches, nous examinons la situation. Peut-être pourrait-on lancer dans ce nouveau secteur la 4e D. M. M., théoriquement en réserve. Mais, en fait, elle n'est pas tout entière rassemblée et la Lettre d'Instruction n° 7 a mis sur elle une hypothèque en tant que réserve de groupe d'armées. D'autre part, je tiens essentiellement à ne pas me priver de toute chance de poursuivre nos projets d'attaque de la poche de Colmar.

C'est donc sur la 3e D. I. A. que se porte mon choix. Elle est sur la brèche sans désemparer et sa fatigue est extrême. Mais c'est la solidité même. Bien sûr, Guillaume, chef à son image et ami fraternel, commencera par s'indigner, par faire valoir à juste titre la misère de ses régiments qui n'ont pas eu une semaine de repos depuis Toulon et pratiquement depuis le début de la campagne d'Italie, c'est-à-dire depuis un an... Et puis, comme les grognards de la Garde, il marchera. Superbement.

Sitôt la décision prise, 3e et 4e bureaux se mettent au travail. Pour le 3e, la grosse affaire est de savoir comment boucher le large trou créé dans les Vosges par le départ de la 3e D. I. A. On ne peut faire mieux pour le moment que d'y porter quelques unités F. F. I. et d'étirer au maximum les ailes des divisions voisines...

Quant au 4e bureau, il lui faut assurer de toute urgence le transport de l'infanterie de la division Guillaume en contournant et en traversant les Vosges par des routes couvertes de plusieurs centimètres de verglas...

* * *

Chacun s'affaire à trouver une solution à ces redoutables problèmes quand, vers minuit, arrive à mon P. C. un officier de l'état-major de la Défense Nationale, le commandant Allix, porteur d'une lettre manuscrite du général de Gaulle.

Cette lettre, écrite tard dans la soirée du Jour de l'An est déjà vieille de vingt-quatre heures, mais l'abominable état des routes n'a pas permis à Allix d'arriver plus tôt. Telle quelle, elle n'en garde pas moins un puissant intérêt puisqu'elle établit l'identité de la décision que je viens de prendre avec les intentions que

m'exprime le Chef du gouvernement et qu'elle approuve à l'avance mon initiative :

« Paris, le 1er janvier 1945.

« Mon cher général,

« Il n'est pas impossible que le commandement allié, redoutant d'exposer des moyens importants dans le saillant de Wissembourg, décide de replier la ligne de combat sur les Vosges à hauteur de Saverne.

« Un tel repli reviendrait à abandonner Strasbourg.

« Si des dispositions de cette nature pourraient être justifiables du point de vue de la stratégie anglo-américaine il va de soi que l'armée française, elle, ne saurait consentir à l'abandon de Strasbourg.

« Par lettre d'aujourd'hui, dont ci-joint copie, j'en avertis le général Eisenhower.

« Dans l'éventualité où les Forces alliées se retireraient de leurs positions actuelles au nord du dispositif de la Ire armée française, je vous prescris de prendre à votre compte et d'assurer la défense de Strasbourg.

« Veuillez croire, mon cher Général, à mes sentiments cordialement dévoués. »

Dans la lettre adressée au général Eisenhower, le général de Gaulle affirmait la même résolution :

« Sans contester que cet abandon (Strasbourg) puisse éventuellement se justifier du point de vue stratégique de la part des Armées alliées, le gouvernement français ne peut évidemment laisser Strasbourg retomber aux mains de l'ennemi sans faire, quant à lui, tout ce qui lui est possible pour le défendre.

« ...Je suis prêt à pousser de ce côté toutes les forces françaises en voie de formation qu'il me sera possible de prélever à l'Intérieur, et en premier lieu la 10e division du général Billotte dont la tête se trouve à Reims. Ces forces seraient mises à la disposition du général de Lattre.

« Je suis assuré que vous leur fournirez le soutien nécessaire. Quoi qu'il advienne, les Français défendront Strasbourg. »

Ces deux documents me sont infiniment précieux puisqu'ils établissent qu'à l'inverse des liaisons matérielles, la liaison intellectuelle, expression de la communauté de pensées, a joué parfaite-

ment. Mais une très vive inquiétude demeure : en tant que commandant d'armée, je me trouve placé dans le cadre d'une coalition et tenu d'en respecter les règles. Dans cette coalition, j'occupe une place stratégiquement essentielle, celle de pivot droit de tout le front. Il ne me vient donc pas à l'esprit que je puisse faire la guerre en isolé. La loyauté envers la coalition, plus encore que les circonstances matérielles, me l'interdit.

Agir autrement reviendrait à mettre en péril la solidarité militaire des Nations Unies — mais aussi à placer dans une position intenable nos troupes de Strasbourg, obligées de s'enfermer dans la ville sans aucune liaison à l'ouest avec les unités américaines repliées sur les Vosges.

Il est dès lors capital que les mesures prises s'insèrent dans un plan d'ensemble adopté en accord avec le commandement américain, le repli décidé par celui-ci étant révisé ou, pour le moins échelonné, en fonction de la prise en charge par nous de notre nouveau secteur.

C'est ce que je câble sur le champ au général de Gaulle à qui je rends compte des ordres que j'ai reçus du général Devers :

« La décision du général Devers m'amène à vous demander instamment d'obtenir d'urgence et avant toute chose l'accord de S. H. A. E. F. pour que mouvement de repli VIIe armée soit limité pour l'instant à la ligne Strasbourg-Canal, en vue de donner le temps à la Ire armée française de prendre à son compte une partie de la défense de cette ligne avec minimum de moyens appropriés. — *Stop.*

« J'envisage que la défense de Strasbourg nécessite entrée en ligne une division avec armement normal. Pour ce faire, division Billotte devrait relever dans les moindres délais 3e D. I. A. sur partie ouest poche de Colmar, 3e D. I. A. devrait être aussitôt portée sur Strasbourg, où elle prendrait à son compte la défense Rhin et Canal jusqu'à Brumath. Ceci implique en conséquence que VIIe armée U. S. assure défense entre Brumath et Vosges. — *Stop.*

« Enfin, Ire armée étant par sa droite pivot des Armées alliées et devant en outre assurer la couverture de toutes les communications vers la Méditerranée, la décision de défendre Strasbourg, dont je sens comme vous qu'elle s'impose impérativement, peut avoir des incidences telles pour la manœuvre d'ensemble qu'elle doit être prise d'extrême urgence en accord entre gouvernement français et commandement suprême allié. — *Stop.*

« En tout cas, vous pouvez être assuré que je veux défendre Strasbourg et que j'y appliquerai maximum de moyens. *Fin.* »

Le télégramme expédié, j'en développe aussitôt la substance dans une lettre que je confie au commandant Allix :

« Je vous demande instamment d'intervenir personnellement auprès de S. H. A. E. F. de manière à ce qu'un accord intervienne rapidement... Cet accord me permettrait de concilier mon devoir de général français à l'égard de mon pays, de l'honneur de mon armée et de vous, mon Chef politique et militaire, devoir que je ferai passer avant tout, avec mon devoir de soldat, mon devoir de discipline à l'égard du commandement suprême des Armées alliées parmi lesquelles la Ire armée française tient une place stratégique essentielle.

« ...Il reste absolument nécessaire qu'une division américaine assure la couverture de mon flanc gauche sur le canal de la Marne au Rhin, entre Saverne et Brumath. »



Je crois que ma pensée n'était pas équivoque et que son expression, pour rapide qu'elle fût, ne traduisait aucune hésitation sur la ligne de conduite que j'étais résolu à suivre. D'ailleurs, les ordres donnés à la 3e D. I. A. en témoignent. Tout faire pour sauver Strasbourg, tel est l'impératif catégorique. Mais tout faire pour sauvegarder la solidarité alliée dans le combat et éviter de « faire Stalingrad » seul dans les ruines de la cité assiégée, tels en sont les compléments logiques.

Aussi la réponse du général de Gaulle à mon télégramme, le 3 janvier, me parut-elle davantage le fait d'une insuffisante explication de mes propres sentiments que la conséquence d'une opposition de doctrine : « J'ai peu apprécié, me disait cette lettre, votre dernière communication... Si vous aviez été amené ou si vous étiez amené à évacuer l'Alsace, le gouvernement ne pourrait admettre que ce fût sans une grande bataille, même et je le répète si votre gauche s'était trouvée ou se trouvait découverte par le retrait de vos voisins. »

En réalité, notre accord sur le fond est si certain qu'au même moment toute l'énergie du chef du gouvernement s'emploie à atteindre les objectifs que j'ai, pour ma part, sentis nécessaires.

C'est, en effet, le 2 janvier à midi — douze heures avant moi —

que le général de Gaulle a connu la décision américaine par l'intermédiaire du général du Vigier. Celui-ci, gouverneur nommé de Strasbourg, mais gardé en réserve de commandement depuis les événements des Ardennes, avait été chargé le 29 décembre par le général Juin d'une mission qui devait l'amener successivement à Reims, à Montbéliard et à Vittel (1). Après avoir passé le Jour de l'An auprès de son ancienne division et au P. C. de la Ire armée française, du Vigier est arrivé, dans la nuit du 1er au 2 janvier, à Vittel, où le général Devers l'a mis au courant de l'exécution du repli sur les Vosges. Convaincu, comme il était naturel, que j'avais été moi-même prévenu, il n'a d'autre pensée que d'alerter en hâte le Chef du gouvernement en rentrant à Paris, de toute urgence, par avion le 2 janvier à la première heure.

Les réactions du général de Gaulle sont immédiates. Il prescrit au général Juin de me transmettre l'ordre de prendre à mon compte la défense de Strasbourg et le charge d'en aviser le général Eisenhower.

Par un mystère resté inexplicable — et sans équivalent dans l'histoire des transmissions de cette guerre — le télégramme qui m'est destiné mettra vingt-sept heures à me parvenir (2). Par chance la lettre au général Eisenhower atteint plus rapidement son destinataire : c'est elle qui provoque la conférence de Versailles, le 3 janvier à 15 heures, entre le commandant suprême, M. Winston Churchill, venu spécialement de Londres, et le Chef du gouvernement français.

Il appartient aux seuls acteurs de cette réunion historique d'en rapporter le déroulement. Pour ma part, j'en apprends vers 22 heures le résultat par ce télégramme de Juin :

« A la suite de la conférence tenue à S. H. A. E. F. cet après-midi, commandement allié à envisagé dispositions nouvelles assurant couverture de Strasbourg. Général Devers a dû recevoir ordres dans ce sens.

« J'accompagnerai demain jeudi 4 général Bedell Smith qui se rend au Q. G. du général Devers dans l'après-midi. Je serais heureux de t'y rencontrer. Amicalement. »

(1) Il s'agissait d'étudier les conditions d'équipement et de rassemblement de bataillons F. F. I. stationnés dans la région de Reims que le chef d'état-major général de la Défense nationale envisageait de mettre à ma disposition.

(2) Télégramme n° 1/DN du 2 janvier 1945 : « Le général de Gaulle vous confirme les ordres donnés dans sa lettre n° 6/DN/3-TS du 1er janvier 1945 et portés par un officier de mon état-major. Signé : général Juin ». Expédié de Paris le 2 janvier à 12 h. 27, ce télégramme chiffré parvient au « Signal Center » de Montbéliard le 3 à 15 heures et à mon Cabinet, après déchiffrement, à 15 h. 56. A ce moment, les premiers ordres à la 3e D. I. A. sont donnés depuis 18 heures et Allix a eu le temps de regagner Paris.

Il est malheureusement hors de question que je puisse me rendre à Vittel. Depuis deux jours, une menace de congestion pulmonaire, héritage bien connu des gazés de l'autre guerre, me condamne à garder le lit et c'est dans ma chambre que se réunit mon état-major. Mais Valluy me représentera.

D'ailleurs, la visite du général Shepard, chef d'état-major adjoint au VIe groupe d'armées, vers 22 heures 30, commence à me laisser entrevoir le sens des décisions qui seront prises à cette conférence. Il m'annonce l'annulation des ordres de repli délibéré, sans pouvoir toutefois préciser par quels ordres nouveaux ils seront remplacés. Mais la mise de Strasbourg dans le secteur français peut être tenue pour acquise.

Je m'autorise aussitôt de cette conversation pour télégraphier au général de Gaulle :

« *Primo :* Ai pris cet après-midi mesures pour que 4e R. T. T. soit en entier jeudi 4 janvier soir Strasbourg.

« *Secundo :* 3e D. I. A. en raison armement sera chargée défense secteur Strasbourg — *stop*. Elle y aura deux C. T. (1) le 5 et y sera complètement rassemblée le 7 janvier — *stop*. Général Guillaume y prendra commandement le vendredi 5 dans le cadre du IIe C. A. ainsi étendu.

« *Tertio :* Ire armée française prend donc le 5 janvier responsabilité Strasbourg.

« *Quarto :* Têtes de colonnes Billotte aiguillées sur Remiremont pour secteur Schlucht-Bussang.

« *Quinto :* Toutes mesures ci-dessus viennent avoir accord général Devers — *stop*. Limite nord Armée française passera entre Strasbourg et Brumath et sera fixée demain. — *Fin.* »

Effectivement, à Vittel le 5 janvier, les divers points pratiques en suspens trouvent leur solution. L'accord se fait d'autant plus aisément que si le général Devers a jusque là exécuté à la lettre les instructions de repli reçues du général Eisenhower, il n'en mesure pas moins leur extrême gravité. Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il avait dû paraître insensible tant à mes objurgations — qu'était allé en particulier porter à son état-major le général de Linarès le 3 au matin — qu'aux nobles observations du général Patch. Il répugnait, en effet, au commandant de la VIIe Armée d'abandonner sans combat les populations délivrées par lui un

---

(1) Combat Team : un régiment d'infanterie, un groupe d'artillerie, plus des éléments de reconnaissance, du génie, etc...

mois plus tôt et c'est pourquoi il avait de lui-même suggéré la possibilité d'une défense sur la ligne Maginot.

C'est à cette solution que s'arrêtera en définitive le général Devers. Le 5 janvier, à 3 heures du matin, il ordonne à la VIIe armée de ne se replier au-delà de la ligne Maginot que sous la pression de l'ennemi, et pour tenir alors une « ligne Bitche-Bischwiller et bretelle suivant la ligne générale de la Moder entre Ingwiller et Haguenau ». Dans le cas où cette ligne même ne pourrait être maintenue, la position finale de défense s'établira en dernier lieu sur la ligne générale Bitche-Ingwiller-Canal de la Marne au Rhin. Par le même télégramme, il ratifie l'envoi de la 3e D. I. A. sur Strasbourg — un R. C. T. s'y trouve depuis la veille — et sa relève par la division Billotte qui, selon les indications apportées par le général Juin, commencera ses débarquements dans la région de Remiremont ce même jour à raison d'un train toutes les huit heures.

Avec cet ordre, le chef du VIe groupe d'armées m'adresse, ce même 5 janvier, la lettre personnelle suivante :

« Cher général de Lattre,

« Je reçois et vous accuse réception de votre lettre du 2 janvier relative à la défense de la ville de Strasbourg.

« Comme vous le savez, un plan de défense de Strasbourg a été discuté hier par votre chef d'état-major, à l'occasion d'une conférence tenue au P. C. du VIe groupe d'armées.

« Je suis certain que vous penserez comme moi que la question a été examinée très à fond et que, pour le moment, je ne peux rien ajouter de nouveau ou de pertinent.

« J'ai profondément apprécié la sincérité avec laquelle vous m'avez exposé vos opinions sur cette importante question.

« Sincèrement.

« Devers. »

Ainsi achève de se régler une crise dramatique. Elle prend fin par un resserrement de nos liens d'amitié et de confiance avec nos alliés américains, liens que l'action va porter à un degré jamais atteint d'intimité. Jamais, en effet, la solidité de la coalition, et son efficacité, ne seront plus remarquables qu'en ce mois de janvier 1945. Car si les Américains ont pu, au cours de ces journées anxieuses, constater notre résolution, ils ont aussi apprécié notre

loyauté. Et nous, nous allons pouvoir admirer leur magnifique *fair play*.

D'ailleurs, au moment où le message amical du général Devers me parvient, il y a deux jours que les autorités de Strasbourg ont été averties de ma décision. Alors que l'angoisse était à son comble dans la capitale alsacienne, j'y ai envoyé, le 3 janvier, deux officiers de mon état-major, le capitaine Herrenschmitt et le lieutenant Scherr, porteurs de lettres pour le commissaire de la République, le préfet, le maire, l'évêque et le gouverneur provisoire, mon camarade de promotion Schwartz. L'annonce que la ville sera défendue par les Français réconforte et réjouit, mais l'inquiétude est extrême, car chacun a conscience du péril.

La réponse du maire à ma lettre est particulièrement révélatrice. Le maire, c'est Charles Frey, auquel m'attache une solide amitié personnelle depuis la crise de septembre 1938 — celle de Munich — si gravement ressentie en Alsace. Il était fort lié avec le général Hering dont j'étais à l'époque le chef d'état-major (1) ; et, en ces circonstances bien faites pour apprécier les caractères, des rencontres quotidiennes m'avaient permis d'admirer son équilibre, son courage et sa haute conscience civique. Tel il était alors, tel il se retrouve, mûri encore par les épreuves des cruelles années où l'occupation a refoulé sa mairie jusqu'à Périgueux, au milieu des réfugiés et des expulsés (2). Il me répond en m'adressant une gravure de la cathédrale, tirée spécialement à l'occasion de Noël 1944, et sur laquelle il a écrit ces seuls mots, si pleins de sens dans leur sobriété : « Au général de Lattre, notre dernier espoir. »

Grâce à mes soldats, l'espoir ne sera pas déçu. Arc boutée au nord et au sud de la cité, décidément épaulée sur sa gauche par nos alliés, la 1[re] armée française brisera, au cours d'une dure bataille de vingt jours, les assauts convergents du général Von Maur, qui a reçu de Führer l'ordre de reprendre coûte que coûte la métropole de l'Alsace. Janvier 1945... Ce seront, en réponse à la rage d'Hitler, les cloches de la cathédrale de Strasbourg s'ébranlant pour sonner la victoire prochaine des Alliés et le glas du Reich.

GÉNÉRAL DE LATTRE.

---

(1) Le général Hering était gouverneur militaire de Strasbourg, membre du conseil supérieur de la Guerre.

(2) C'est pour moi un pieux devoir, à l'occasion de ce récit, de rendre hommage à la mémoire de Mme Charles Frey, morte au lendemain de la Victoire dont n'avait jamais douté son patriotisme si lucide et qui jusqu'au bout devait apporter à son mari le soutien de son énergie souriante, de son charme et de son intelligence.

LE DRAME
DU
PATRIOTISME POLONAIS

Le patriotisme polonais s'est développé à travers de perpétuelles convulsions intérieures, d'incessantes invasions étrangères, des partages et des variations de territoire continuels. Il y a gagné un caractère tragique. L'histoire de Pologne n'offre pas de personnages comparables à Jeanne d'Arc ; la philosophie du patriotisme polonais n'a pas donné de théoriciens apparentés à Barrès non plus qu'à Péguy. L'action mystique et militaire de Jeanne d'Arc tendait à grouper une nation constituée depuis des siècles, dans un cadre harmonieux que les événements historiques antérieurs, tout autant que la géographie, avaient déjà fixés. A des conditions géographiques parfaitement délimitées, à une histoire comportant des constantes définissables, à un danger extérieur unique et précis, le nationalisme de Barrès devait sa force généralement convaincante et la précision impérieuse de sa mystique. De même que l'accumulation millénaire de traditions et de monuments sur une terre toujours cultivée par une même race, nourrissait et justifiait le patriotisme chrétien de Péguy.

Le patriotisme polonais, évoluant sur un terrain toujours mouvant, privé de toute constante historique ou géographique, n'a pu, de la même vigoureuse manière, se nourrir ni s'enrichir constamment, pour aboutir à la même certitude de soi-même, à une identique confiance en ses propres forces. Sans cesse rejeté de l'espoir dans le danger, de la certitude dans le désespoir, il s'est constamment vu soumis, de vingt en vingt ans,

aux mêmes conditions de précarité. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il soit resté enfantin sous plusieurs de ses aspects, et qu'il donne à de courts intervalles l'impression de traverser la même crise de croissance. Dans les périodes où les événements dramatiques de l'histoire du pays lui donnaient son expression la plus éloquente, il se traduisait en phrases et en gestes romantiques et profondément mystiques. On pourrait croire qu'il s'exprime encore aujourd'hui de la sorte quand on entend les foules des églises et des manifestations publiques entonner avec ferveur l'hymne « Du sein des flammes, du Sang des Nôtres, Vers Toi, Seigneur Dieu, monte ce chant ».

Or, l'élan mystique, l'inspiration romantique ne restent purs que pendant de courts instants d'enthousiasme collectif. Le patriotisme polonais est malade. Il ne se retrouve qu'avec peine, il hésite au milieu des définitions nouvelles de nationalisme qu'on lui propose.

Je ne crois pas inutile, après une année de contacts assez intimes avec les diverses couches sociales d'une province polonaise en formation, de tenter l'analyse de quelques-unes des multiples manifestations du malaise dont souffre le sentiment national polonais. Au moins autant que de la nouvelle politique économique, l'avenir du pays dépend du sens dans lequel le sentiment national évoluera. Les transformations sociales tirent leur signification et tout aussi bien leurs chances de réussite de la foi que le peuple polonais aura en lui-même, bien plus encore que de la rigueur dialectique des chefs de parti. Enfin et surtout, connaissant ce que la nation polonaise dans sa généralité veut faire d'elle-même, on sera mieux à même d'apprécier la place qu'elle pourrait prendre dans l'organisation internationale, que l'Etat polonais reste dans sa sujétion actuelle ou que des bouleversements lui rendent sa liberté.



Jusque vers le printemps de 1948, le sentiment national du peuple polonais pouvait se résumer dans deux expressions dominantes, frustes et spontanées : la haine de l'Allemand et la haine du Russe, d'ailleurs héréditaires, mais à qui les événements récents et en cours conféraient une outrance générale. Elles s'exprimaient et se manifestaient différemment.

J'ai vu débarquer des réfugiés des provinces de l'Est et des rapatriés de Russie. J'ai vu également expulser des Allemands habitant la province. Les réfugiés de l'Est arrivaient dans un complet dénuement et fréquemment dans une terrible misère physique et morale. Déportés ou chassés par les Russes, ils avaient souvent accompli des marches de centaines de kilomètres, sans vêtements, sans nourriture, maltraités, méprisés. Ils avaient perdu tous leurs biens, ou vu mourir les êtres les plus aimés. Il était malaisé d'apprécier qui, du paysan chassé d'une terre qui ne lui avait jamais appartenu, ou du grand propriétaire foncier, ressentait le plus profondément son malheur. Les exemples de la *solidarité* la plus inattendue ne manquaient pas entre les anciens maîtres et les anciens serfs. Les plaintes étaient en tout cas unanimes. Tous cependant avaient trouvé le moyen de donner à la haine des Russes une expression supportable et comme une sorte de mode d'utilisation : on était encore dans la stupeur, on se disait que, comme bien d'autres fois dans l'histoire nationale, la persécution n'aurait qu'un temps. L'occupation soviétique se manifestait encore brutalement, par des pillages, l'occupation militaire des domaines, des usines, des ports et de nombreuses villes. L'ennemi restait donc visible, accessible, vulnérable et la pression manifeste qu'il faisait subir au pays garantissait d'elle-même que la vigilance nationale ne s'endormirait pas. A cette époque de colère, les bagarres entre Russes et Polonais n'étaient pas rares.

Dans le même temps, la haine de l'envahisseur étranger trouvait à s'exprimer et à se satisfaire dans l'occupation de ces « terres recouvrées » qui faisaient par moment oublier les autres. Des cortèges pitoyables d'Allemands encadrés de miliciens, traînaient le long des routes. On pouvait rendre aux Allemands les violences qu'on en avait subies. La prise de possession de biens allemands assoupissait le regret des biens perdus. Tout cela se passait dans une atmosphère encore chargée de guerre, dans une frénésie où se mêlaient la colère, la honte et un sentiment complexe de victoire. Ce qui faisait passer à l'arrière-plan les problèmes pratiques d'avenir, encore mal dégagés des ruines du nouveau domaine dont on n'avait pas eu le loisir d'effectuer l'inventaire.

Dans la confusion et les remous matériels, au milieu de ces manifestations primaires de sentiments simples, l'oppression

politique qui était alors violente, manifeste avait son cadre naturel et, si elle épouvantait plus qu'aujourd'hui où elle a pris des formes voilées et discrètes, elle n'étonnait pas et provoquait une réaction vigoureuse et saine.

***

La haine de l'Allemand a peu à peu perdu sa réconfortante ingénuité. Le souvenir des persécutions, des emprisonnements et des crimes ne s'est pas effacé. Il a perdu indubitablement son relief. Toute une série de facteurs moraux et matériels ont collaboré à les faire passer sur un plan accessoire : il faut les énumérer.

Les réfugiés de l'Est ont apporté le témoignage que les Allemands ne possédaient pas le monopole de la mauvaise foi, de la cruauté et des tyrannies. Témoignage qui, s'ajoutant à des constatations de chaque jour, a provoqué des comparaisons, pas toujours, surtout en Poméranie, défavorables aux Allemands.

Les nouveaux colons se sont bien vite rendu compte de ce que la terre où ils s'installaient non seulement n'était pas géographiquement la même que celle qu'ils venaient de quitter, mais encore avait en quelque sorte des habitudes germaniques, si l'on veut d'un mot commode faire ressortir le caractère commun de plusieurs séries de constatations diverses. A l'enthousiasme qui accompagnait les premières prises de possession, les premières expulsions d'Allemands, c'est-à-dire les premières colères et les premières vengeances, s'est mêlée peu à peu une inquiétude.

Dès le milieu de cette année, lorsque le dégel eut permis d'entreprendre les travaux de reconstruction, aux communiqués victorieux sur la fin de l'expulsion des Allemands en tel ou tel autre point du territoire, se sont ajoutées ou substituées des réflexions amères sur les difficultés que l'on éprouvait et les concours dont on s'était peut-être hâtivement privé.

Vers la même époque, les autorités constatèrent que, dans la hâte des premières expulsions, on avait chassé les autochtones polonais. Ces autochtones polonais sont dans la plupart des cas totalement germanisés. Mais, au nom de leurs origines, on découvrait un procédé acceptable pour mitiger les effets désas-

treux de l'intransigeante politique de transfert. On dénombra donc les autochtones qui restaient et on chercha, souvent par les procédés les moins légaux, à récupérer ceux qui avaient déjà franchi la frontière. Il n'est pas possible de connaître le nombre exact des Polono-Allemands qui se trouvent de la sorte dans cette province. On en dénombrait avant la guerre 80.000 environ, contre 800.000 en Silésie Opolienne et 200.000 en Prusse Occidentale. Leur proportion dans la population totale de la Poméranie serait donc au maximum de un dixième. Mais ils représentent, dans les bourgs et les campagnes où on les rencontre, le véritable élément de tradition. Les autorités polonaises ont entrepris une politique de « repolonisation », ce qui n'empêche pas ces éléments d'être à même de faire certaines comparaisons entre les réalisations pratiques du passé et celles du présent ; et d'accroître ainsi l'inquiétude dont il a été question.

Ce n'est pas tout. On se trouve désormais devant des tâches pratiques, et parmi elles, devant la nécessité de poser les règles des relations futures, en particulier économiques, mais à la longue forcément aussi spirituelles, entre la Pologne et l'Allemagne.

Au mois de mai, Gomulka, parlant de l'avenir de Szczecin affirmait qu'il fallait bien tenir compte du voisinage allemand, avec toutes les conséquences économiques qu'il comporte. Il semble que nul ne s'est laissé aller à croire que le problème était à ce point facile. Et le raisonnement qui suit est fait aujourd'hui par plus d'un Polonais.

Lorsque les Allemands employaient en Pologne le moyen des transferts de populations, ils avaient en vue l'anéantissement du peuple polonais. Les transferts, dans un délai quelconque, devaient en conséquence supprimer les problèmes qu'ils posaient. Les transferts effectués par les Polonais ont des conséquences fort différentes. En effet, il apparaît chaque jour plus clairement que non seulement l'Allemagne n'est pas abattue définitivement, ni même pour des décades, comme on entendait ici voici un an des hommes éclairés l'affirmer à plaisir, mais qu'elle retrouve progressivement, grâce à chacun des grands Alliés à tour de rôle, avec l'espoir, sa puissance et son dynamisme. Sur la carte, les transferts semblaient avoir simplifié le règlement des questions de voisinage. En esprit et en fait, dans tous les domaines

qui ne dépendent pas seulement de la vie en commun, ils ont rendu tout problème plus lourd et plus délicat. Non seulement le danger allemand n'a pas disparu, mais justement à un moment où la haine traditionnelle s'apaise et où la vigilance risque de se lasser, les relations polono-allemandes se trouvent encore moins aisées à régler qu'avant la guerre. Les possibilités diminuent de faire appel à l'Occident pour y parvenir. Et les Polonais voient avec douleur que le jeu russe d'échange de territoires comportait bien d'autres conséquences qu'en lui-même. Il rend la Pologne entièrement dépendante des Russes, sans la possibilité qui s'offrait naguère, au temps où Roman Dmowsky prêchait une politique d'amitié avec la Russie, de balancer tantôt vers l'Ouest et tantôt vers l'Est pour éviter un assujettissement absolu.

Et c'est un des grands aspects du drame que vit le sentiment national. Il lui faudrait, pour se donner le droit d'exercer une détestation légitime, se purger de rancunes héréditaires que les événements les plus récents ont ravivées et ravivent chaque jour.

***

Quelques conversations de rencontre ne peuvent donner une juste idée des sentiments du peuple polonais à l'égard des Russes. Depuis près d'un siècle, l'histoire du comportement sentimental des Polonais devant ce problème est au fond l'histoire d'un incessant combat entre la raison et la haine la plus spontanée en même temps que la mieux fondée.

Non seulement en septembre 1939, mais encore et surtout en 1945 et 1946, les Russes ont tout fait pour donner un nouvel aliment à cette haine. Il n'est pas de vexations, de cruautés et de violences que les troupes soviétiques n'aient fait subir aux Polonais aussi bien qu'aux Allemands. Les témoignages qu'on en recueille chaque jour sont de nature à remplir un des dossiers les plus horribles de l'histoire de cette guerre. Depuis 1948, les sévices de l'administration soviétique sont moins spectaculaires, mais non moins blessants ni moins profondément ressentis : procédés qu'elle emploie couramment dans l'occupation des ports, des installations économiques et des logements ; cessions suivies de reprises sans préavis ; enlèvement de matériels indispensables à la vie de la province, priorités arbitraires

de besoins ou de fantaisies russes sur les réels besoins polonais, promesses non tenues, etc...

L'emprise des soviétiques sur les administrations et sur la police politique en premier lieu, pour discrète qu'elle soit dans sa forme sinon dans ses conséquences, est cependant connue de toute la population.

Tout cela ne peut qu'accroître la haine générale envers l'ennemi héréditaire.

Mais, et c'est alors que les choses se compliquent, la situation n'est plus telle que la haine du Russe puisse trouver, dans sa violence même et dans l'actualité de ses causes, une expression libératrice. En 1946, on proclamait la haine. Elle est aujourd'hui silencieuse et quelque peu désemparée. Beaucoup de gens ne se sentent plus assurés d'eux-mêmes lorsqu'ils voient certains des leurs qui, dans le fond du cœur nourrissent les mêmes sentiments, se laisser, de plus en plus nombreux, tenter par les avantages du pouvoir et aller jusqu'à une collaboration active et manifeste.

Depuis un an et demi, sans rien changer à l'arbitraire ni à la tyrannie de leurs procédés, les autorités russes ont donné à leur occupation l'aspect extérieur de courtoisie que les Allemands avaient adopté dans la première période de l'occupation en France ; les conditions restent bien différentes, car nul ici, même pour des raisons politiques ou économiques qui pouvaient avoir un relatif succès chez nous, n'est fondé à croire à la sincérité soviétique. Cependant, dans une certaine mesure, la lassitude provoque des effets comparables.

On a jusqu'ici noté simplement quelques remarques fragmentaires et quelques faits. Il importe de conclure et on ne peut le faire que d'après des notations et des impressions.

La haine du Russe est générale. Elle s'est accrue du fait des dernières opérations de guerre, du fait de l'occupation et des bouleversements sociaux dont on rend les Russes entièrement responsables. Elle s'est cependant répandue suivant une loi insolite. Elle est bien plus vivace généralement dans les masses ouvrières et paysannes que chez les hommes à qui leurs connaissances techniques peuvent assurer encore pendant quelques années des fonctions de direction et des possibilités de manœuvre. Les simples croient plus volontiers à une libération possible par une guerre qu'ils désirent. Les hommes

« intelligents » comprennent mieux les dangers de la guerre et, l'accumulation des difficultés qu'ils mesurent leur cachant les possibilités d'un changement, ils sont plus sensibles à un découragement qui leur est d'ailleurs plus confortable que la révolte dans les circonstances actuelles.

Unanime, la haine du Russe, que les conditions sociales présentes diversifient, se fragmente et n'est plus un élément d'efficience pour le patriotisme polonais. Elle restera inactive tant que durera l'état présent. En cas de guerre, il n'est pas douteux qu'elle se réveillerait. Les organisations secrètes, qui tiennent soigneusement à jour leurs fiches de mobilisation, se trouveraient immédiatement sur les arrières soviétiques. Bien des gens, de toutes les classes, parmi ceux qu'on soupçonne le moins aujourd'hui, se joindraient à elles.



La propagande en faveur de l'amitié polono-russe est faite par les partis de la coalition marxiste, sous la direction du parti communiste. Les choses en sont au point qu'il n'est pas possible, dans cet essai d'analyse morale, de dissocier Russes et parti communiste, si toutefois on contemple le parti communiste de l'extérieur. Le parti communiste agit dans le sens que la politique soviétique commande. Dans ses manœuvres, il n'est pas plus aisé de se reconnaître que dans les variations de la politique des partis communistes des pays occidentaux. En tout cas, pour suivre la propagande du P. P. R. (parti communiste), il n'est pas question de procéder suivant un raisonnement logique. La dialectique marxiste elle-même ne me paraît pas plus apte à épouser la courbe des mots d'ordre du parti, non plus qu'à en rendre compte. On ne peut procéder que par remarques fragmentaires et par des analyses partielles.

Cela étant posé, on pourrait supposer que l'étude de la propagande du parti communiste n'a guère qu'un intérêt académique. Or, depuis deux ans se vérifie l'efficacité inéluctable d'une propagande inlassable. A cette différence près, c'est que si la propagande du parti porte des fruits incontestables, ce ne sont pas toujours ceux qu'on en attendait.

Du fait des circonstances qui l'ont amené au pouvoir, le communisme polonais est fort différent du communisme russe

d'une part, du communisme occidental, français par exemple, d'autre part. Apporté par les Russes, dans des circonstances déshonorantes pour le sentiment national, il est impopulaire dès le départ. Desservi avant la guerre par la haine du Russe à qui on l'identifiait, n'ayant pas poussé de racines dans la trop courte histoire de la Pologne libre du XXe siècle, il a été étouffé pendant la guerre. La lutte contre l'Allemand ne s'est pas confondue, dans l'énorme majorité des esprits, avec la poursuite de ses objectifs. Il n'a pas les traditions historiques du communisme français, ni la gloire héritée des luttes syndicales de la seconde moitié du XIXe siècle. Il n'a presque pas de héros. D'autre part et surtout, il a atteint grâce à une aide étrangère des objectifs qu'il n'avait pas fixés lui-même. Nulle force populaire ne l'a porté au pouvoir. Il se trouve, sans une auréole de martyre, amené d'un coup à un rôle de gouvernant qu'il doit jouer avec des procédés tyranniques. Il n'est pas gros encore des aspirations populaires, mais elles doivent souvent au contraire se réaliser contre lui.

L'esprit et les mobiles de ses adhérents sont par conséquent fort différents — en général ils sont utilitaires — de ceux des adhérents du communisme français. Partant, il n'a pas la même mystique. Je n'ai pas, en un an, entendu un membre du P. P. R., même poussé à fond, justifier sa foi politique par le mot de Picasso : « Je suis venu au parti communiste comme on va à la source. » Dans une brochure intitulée *Pourquoi je suis communiste*, le parti communiste français a publié le point de vue de ses membres les plus éminents. L'argument le plus fréquemment exprimé est que c'est seulement dans le parti communiste qu'ils ont trouvé à satisfaire leur besoin d'abnégation et de dévouement à une grande cause. Un argument chrétien.

Les méthodes internes du parti communiste polonais, comme celles de tous les partis communistes du monde, font en effet songer bien souvent à certaines méthodes de l'Eglise, au temps du Saint Office ou de congrégations comme celle des Jésuites. Il importerait de tenter le parallèle.

Le parti communiste polonais essaie de combler le vide laissé par l'absence de mystique en prenant à sa charge toutes les tâches matérielles de la reconstruction, ce qui contribue d'ailleurs à l'éloigner encore plus des points de vue philosophiques.

Les discours théoriques dans les réunions du parti sont d'une affligeante pauvreté. Les membres éminents sont mal préparés par tout leur passé à l'usage de l'éloquence marxiste. Les hommes sans culture qui, dans la plupart des cas, occupent les postes de direction politique, n'ont d'autre ressource que de réciter et de commenter à leur manière les plus récentes circulaires que le parti leur fournit.

Il n'y a pas de tradition communiste nationale, pas de bibliothèques nationales communistes, pas d'archives historiques où puiser une éloquence propre à toucher les cœurs. On peut parier que les adhésions au parti seraient autrement enthousiastes si on avait fait appel aux ancêtres communistes romantiques de l'Ouest. Mais la direction du parti s'est vue forcée de prendre sa documentation à l'Est, dans un arsenal étranger. Et, de plus, chez l'ennemi héréditaire. Le communisme polonais est particulièrement morne et désolé.

Le sentiment religieux catholique contribue dans une large mesure à dessécher la théorie du parti. C'est dans les églises que la population, et combien de membres volontaires du parti parmi elle, va chercher ses enthousiasmes et ses extases mystiques. Cette source n'est pas près d'être déviée.

Le communisme aurait pu au moins réussir dans le domaine des réalisations pratiques, et à la faveur des réformes populaires dont il peut s'attribuer le mérite. Il pouvait au moins se donner en réalisateur de certaines aspirations démocratiques de la masse paysanne et des groupes ouvriers. Mais, outre que nul n'oublie que ces réformes avaient été déjà entamées du temps même du maréchal Pilsudski, la pression sous laquelle elles ont été réalisées, et le malaise sans espoir où elles ont abouti, va à l'encontre des buts qu'auraient pu se proposer non seulement les communistes mais encore des démocrates authentiques.

En gros, les semblants de liberté donnés au peuple, les partages de terres, les nationalisations, les créations de coopératives, aboutissent à un état qu'il est malgré tout plus facile de faire prendre pour la démocratie que l'état ancien. *Or, les conditions sont telles qu'il ne peut en résulter qu'une désillusion profonde dont le parti communiste et sa mystique ne sont pas les seules victimes, mais encore l'idée de démocratie elle-même.* Notre population aurait, dans son long passé, des points de comparaison ; le peuple polonais n'en a pas. Et sans doute

est-ce un élément de l'explication qu'on peut donner à cette résignation apathique où nous voyons avec étonnement tant de Polonais tomber, qui ont lutté en héros pour la liberté de leur pays.

N'ayant pas la mystique des partis communistes non parvenus de l'Occident, le parti communiste polonais n'est pas non plus en mesure de se construire en force dans l'armature de discipline impitoyable qui fait du communisme russe un bloc vigoureux. Il n'avait pas les cadres nécessaires voici un an, il n'est pas sûr de ceux qu'il s'est acquis. La population à qui il a affaire n'est ni suffisamment homogène pour donner prise à une action de force, sauf dans le domaine mystique où elle est encore pour le moment inattaquable, ni suffisamment dissociée encore. Enfin de multiples différences concourant à une même résistance sont visibles et connues, entre la population fruste de l'Union Soviétique et celle de ce pays riche tout de même de sept siècles de civilisation occidentale et chrétienne.

Il ne reste dès lors au parti communiste qu'à se livrer à une tâche de dissociation, à des entreprises limitées de propagande qui ont toutes pour principal résultat d'accentuer les malaises du sentiment national polonais.



Certains de ces malaises ont été déjà cités. Car il n'est guère possible que de procéder par énumération.

Presque unanimement la population polonaise a fini par admettre bon gré mal gré l'annexion des provinces de l'Ouest, quels que soient les dangers qui paraissent aujourd'hui en résulter. Mais, malgré l'acharnée propagande du P. P. R., il n'est pas un Polonais qui ne ressente toujours avec révolte l'occupation par la Russie des provinces de l'Est. Aucun argument n'a porté. Le raisonnement même qui a voulu expliquer par des motifs historiques vieux de sept siècles l'occupation de la Poméranie, n'a produit que le seul effet de faire plus cruellement apparaître combien plus récentes et plus valables sont les raisons historiques qui s'opposaient à l'amputation à l'Est.

Les colons sont venus s'installer en Poméranie, se sont

mis courageusement au travail, dans des conditions extrêmement difficiles : terre et maisons étrangères, manque de matériel agricole, de bétail et de semences, crédits insuffisants. Les autorités locales font une active propagande en faveur de la naissance d'un esprit citadin à Szczecin, d'un esprit provincial dans la région. Mais il apparaît bien à la fin que les colons sont venus ici parce qu'ils avaient besoin de vivre. Dans une terre neuve et qu'on a soi-même conquise, une ou deux générations sont déjà nécessaires à la formation d'un esprit régional. Il est désormais prouvé ici que sur le sol si profondément marqué de germanisme, le délai sera au moins aussi long.

Aussi, peu à peu, puisqu'il n'est plus question d'un libéralisme général qui inciterait peut-être les colons à venir tenter la fortune sur les terres occidentales, on est invinciblement amené à l'adoption progressive des mesures qui sont à la base de l'organisation sociale soviétique. Elles produiront les mêmes effets qu'on commence à discerner : *la dissociation des organismes sociaux naturels, l'isolement des individus, un dangereux sentiment de nomadisme. En tout cas, l'affaiblissement d'un sentiment national sain*, c'est-à-dire fondé sur l'amour du sol, sur l'intégration à un groupe humain vivant, sur des traditions actives. Il semble que, comme c'est le cas en France, le meilleur fondement du patriotisme polonais était l'amour du sol natal, ce qu'on pourrait désigner du nom de régionalisme. Le régionalisme attache le patriotisme, il en freine le dynamisme. *La politique actuelle a incontestablement pour effet de dévier le patriotisme vers une sorte de sens de la tribu, de le rendre plus agressif que constructif.*

Chaque Polonais, en tête-à-tête, avouera qu'il n'attend plus son salut que de l'intervention étrangère. Mais, en groupe, lorsqu'il est livré aux influences de son nouveau milieu social, il fera preuve d'*une étonnante xénophobie.*

Il hait le Russe, il hait l'Allemand par nature. On lui dit aujourd'hui d'aimer le Russe et de haïr certaines formes de la pensée et de la vie des hommes de l'Occident. La propagande porte des fruits plus lourds : les mots d'ordre politique agissent dans le même sens que la déception des espérances que la Pologne avait cru pouvoir mettre dans l'Occident, dans le même sens que la jalousie qu'elle porte à tout ce qui est resté libre.

Il n'est pas sans intérêt d'analyser les sentiments des Polonais à l'égard des Etats-Unis.

La propagande gouvernementale leur répète sur tous les tons les thèmes qu'Idanov avait développés à la conférence de Varsovie. Depuis trois ans, ils ont pris l'habitude de voir les Russes les dépouiller et de trouver au contraire une marque américaine sur tout ce qui leur permettait de vivre et d'entreprendre la reconstruction de leur pays : les denrées distribuées aux travailleurs d'Etat proviennent toujours des secours américains, la majorité des autos, tous les camions ; presque seuls se reconstruisent les ponts et les engins portuaires dont les Américains fournissent les éléments. Si bien que nombreux sont ceux qui ont fini par considérer qu'il en serait toujours ainsi : les pensées et les commentaires qui accompagnent cette action économique fourniraient un des plus beaux exemples d'ingratitude, s'il était question de cet ordre de choses. Les mots d'ordre sur l'impérialisme américain ont déjà pris racine et poussent d'inconscients rejets qui se développeront. La réaction des intellectuels est parallèle. Ils jouent, dans les postes qu'ils occupent provisoirement encore, à se forcer à croire qu'ils ne sont pas après tout tellement assujettis que cela dans l'Etat socialiste. Il est donc de bon ton de s'élever contre le capitalisme des Etats-Unis et l'on finit par y croire.

Au moins si l'on jalouse et déteste l'Occident, a-t-on peut-être gagné, à la nouvelle politique, des sentiments d'amitié à l'égard des autres peuples slaves ?

Les Soviets ont construit un mur pour séparer la Pologne de l'Occident. Dans le même temps, ils exigent d'elle une collaboration et de l'amitié avec les autres peuples enfermés dans la même prison. Les traités que le gouvernement polonais avait naguère signés avec la Roumanie et la Tchécoslovaquie n'étaient que des actes de raison, comme les événements l'ont abondamment démontré. Il n'échappe pas au public que les nouveaux accords avec les peuples « frères » slaves sont le fruit de nécessités politiques, bien plus que de besoins économiques que l'Occident saurait mieux satisfaire, ni que des impulsions sentimentales qu'on ne ressent pas. La pression soviétique est consciente à tous et l'on se plaît à en faire retomber la responsabilité sur les partenaires Slaves « frères ».

Obligé de s'entendre avec ceux qu'il n'aime pas et de délaisser

ceux qu'il aurait pu aimer, le peuple polonais aura donc tendance à s'enfermer dans un nationalisme étroit et rancunier.

On pourrait se demander si l'intense propagande nationaliste menée par le gouvernement et le parti communiste ne devrait pas avoir pour effet, aidée par les contacts que la Pologne est forcée de nouer avec les peuples Slaves, de favoriser une union en temps de guerre contre la Russie de toutes les populations assujetties. Selon les témoignages recueillis, on ne peut que répondre négativement : probablement n'y aurait-il pas au début plus d'union entre ces peuples que d'insurrection générale du peuple polonais.

La propagande nationaliste est servie par un développement général des organisations paramilitaires et du port de l'uniforme. Sans doute, le Polonais a-t-il toujours aimé porter l'uniforme. Mais aujourd'hui la différenciation tend à s'accentuer entre le citoyen ordinaire et celui qui, par son uniforme, se manifeste comme soutien du régime et porteur de ses secrets. L'étroitesse d'esprit de ces organisations est inquiétante. Leur formation rapide et primaire en stabilise l'esprit à un niveau très bas ; leur programme, leurs mots d'ordre orgueilleux leur attirent efficacement la jeunesse. Il ne manque pas de parents qui signalent combien elles éloignent les jeunes gens de leurs parents et de leurs amis. *D'où résulterait à la longue une nouvelle fragmentation de la société polonaise.*

Dans la jeunesse, pénètre profondément tout un groupe de notions qui ne peuvent en fin de compte qu'aggraver l'isolement du peuple polonais, réduire ses possibilités de défense à l'intérieur du système des peuples de l'Est européen et réduire ses chances de trouver une juste place dans un monde réorganisé sur des bases vraiment démocratiques.

Ce qui pourrait parfaitement se comprendre, étant donnée la tradition spirituelle occidentale de la Pologne. Mais s'il est loisible à un Français de penser de la sorte, pour un Polonais, c'est s'enfermer plus irrémédiablement dans la prison qu'on lui bâtit.

Et cet état d'esprit à l'égard de l'Occident, ces manifestations de rancune orgueilleuse, entraînent des conclusions dans certains débats qui préoccupent le Monde entier.

La propagande de guerre est devenue constante et générale dans toutes les organisations rattachées au parti : elles soutiennent

que les Anglo-Américains s'apprêtent, avec la complicité des Français, à attaquer les « républiques populaires ». De cette psychose, on fait la même utilisation qu'en faisait l'Allemagne nasie. C'est une tentative de regroupement des forces nationales aux mains du parti communiste, mais qui n'aboutit guère qu'à isoler plus hermétiquement le peuple polonais de l'Occident. Elle justifie la restriction des relations avec l'Occident, elle va même dans de nombreux cas jusqu'à couper les liens que les Polonais entretiennent avec leurs colonies de l'étranger.

Alors que l'Occident s'efforce de bâtir le monde sur la notion pacifique de l'ordre légal, on revient ici sur les armements comme seul moyen de garantir la paix. On tourne en dérision les tentatives occidentales de fédéralisme. On s'élève même contre les essais d'union douanière.

Si limité qu'en soit le succès, cette propagande n'en fait pas moins évoluer l'esprit national polonais en sens inverse du monde occidental, vers les conceptions les plus primitives de l'ordre national et international.

Il faudrait évidemment encore de nombreuses années de paix sous un tel joug pour aboutir à une unanimité. Mais cette analyse avait pour objet de montrer le sens de l'entreprise et qu'elle avait déjà obtenu des résultats considérables et dangereux pour l'avenir international du pays.

L'esprit d'indépendance et de résistance à toute oppression n'est pas mort. Mais il est déjà manifeste que la nation polonaise se présenterait malade et dissociée devant les décisions que pourraient imposer des bouleversements violents et une réorganisation pacifique universelle.

JACQUES FONTAINE.

LES ORIENTAUX EN GAULE

L'APPORT DES WISIGOTHS

Les rapports de l'Orient avec la Gaule ont été continuels dès la fin du monde antique et pendant presque toute la durée des temps mérovingiens. Les Syriens nous apparaissent alors comme les seuls navigateurs de la Méditerranée. Ils jouent le rôle des Phéniciens aux origines de l'histoire. Presque tout le commerce est entre leurs mains. S'il y a encore du luxe sous les rois mérovingiens, c'est à eux que la Gaule le doit.

Par Syriens on entendait alors tous les Orientaux parlant grec. Des Syriens venaient d'Alexandrie ou d'Ephèse, aussi bien que d'Antioche ou de Tyr. Ils abordaient à Marseille et à Narbonne. Marseille, il est vrai, était devenue une ville romaine, mais le grec y était encore parlé au ve siècle, comme le prouve une inscription aujourd'hui au Musée Borelly. A Narbonne, les Orientaux étaient si nombreux qu'un concile du vi^e^ siècle classe la population en Goths, Romains et Syriens.

De ces deux ports, les Syriens se répandaient sur toutes les routes commerciales de la Gaule qui suivaient les vallées des grands fleuves. On les trouve tout d'abord dans la vallée du Rhône. A Vienne, plusieurs inscriptions funéraires attestent leur présence au ve siècle et au-delà. L'une d'elles est datée suivant le calendrier macédonien qu'avaient adopté les Syriens depuis Alexandre. Cette inscription prouve que ces étrangers conservaient leurs usages et ne se fondaient pas avec le reste de la population.

A Lyon, d'assez nombreuses inscriptions font mention de Syriens. L'un d'eux était damasquineur ; il incrustait de l'or sur les métaux, un autre avait un entrepôt de marchandises à

la fois à Lyon et à Genay dans l'Ain. Ce nom de Genay vient du syrien Ganatha. Le marchand syrien qui n'oubliait pas sa lointaine patrie avait donné, à un de ses entrepôts, le nom de sa ville natale, Ganatha, en Syrie.

De cette vallée du Rhône, les Orientaux passaient dans celle de la Loire. Ils avaient une colonie à Orléans, comme le prouve un passage bien connu de Grégoire de Tours : quand le roi Gontran entra à Orléans en 585, il fut accueilli, nous dit-il, par toute la population qui alla à sa rencontre et qui l'acclama en trois langues, en latin, dans la langue des Syriens et dans celle des Juifs. Au commencement du VIIe siècle cette colonie existait encore à Orléans, car lorsque saint Colomban y vint en 610, il fut accueilli par une Syrienne.

De la Loire, les marchands syriens montaient jusqu'à Paris. Il y avait, au Ve siècle des relations suivies entre Paris et la région d'Antioche. Dans un passage de la vie de sainte Geneviève, il est rapporté que saint Siméon stylite, qui vivait sur sa colonne près d'Antioche, avait demandé à des marchands venus de Paris de saluer de sa part sainte Geneviève. Ces marchands qui comprenaient la langue de saint Siméon ne pouvaient être que des Syriens.

La vallée de la Garonne était une des routes commerciales les plus fréquentées de la Gaule. De Narbonne, des commerçants syriens se rendaient sans peine à Bordeaux. Ils y apparurent de bonne heure comme le prouvent les inscriptions. Quelques-uns étaient extrêmement riches ; Grégoire de Tours nous a raconté l'histoire d'un commerçant syrien de Bordeaux nommé Euphron, dont l'énorme fortune excita la jalousie de l'évêque Berthranus qui essaya de l'en dépouiller. Ces exemples peuvent suffire à prouver qu'au Ve et VIe siècle, il y eut chez nous de véritables colonies syriennes.

Qu'apportaient ces marchands ? D'abord les produits de l'Orient : le vin de Gaza, les épices de l'Arabie et de l'Inde, le papyrus d'Egypte, le coton dont Grégoire de Tours parle avec étonnement. Ils apportaient aussi des œuvres d'art, des ivoires dont quelques-uns sont encore conservés dans les trésors de nos églises, de belles étoffes historiées qui venaient d'Egypte ou de Tyr et enfin des tableaux. C'est en effet à cette époque que commence à apparaître le tableau de piété, l'icône qui décore l'église et sanctifie la maison. Dans une église de Narbonne, un tableau représentait le Christ en croix, les hanches entourées

d'une ceinture. Une pareille image ne pouvait venir que de l'Orient où la crucifixion apparaît dès le VIe siècle. Le sujet était si nouveau en Gaule qu'il choqua les fidèles et qu'on dut, nous assure Grégoire de Tours, le couvrir d'un voile (1). Les marchands syriens ont donc contribué pour leur part à la diffusion de l'art oriental.

Mais il y a eu d'autres influences plus profondes peut-être, ce sont celles des moines orientaux et du clergé venu d'Orient en Gaule.

Le monachisme est né en Orient ; les premiers moines ont apparu en Egypte et en Asie Mineure. L'Occident ne connaissait rien de pareil et ce sont les Orientaux qui nous ont révélé la vie monastique. Saint Athanase, l'évêque d'Alexandrie qui vint à Trèves, fit le premier connaître à la Gaule la vie de saint Antoine et les merveilles du désert. Saint Martin vit saint Athanase et s'entretint avec lui, et tout pénétré de ce qu'il venait d'entendre fonda à Ligugé le premier monastère gaulois, sur le modèle des monastères d'Orient. Il créa ensuite Marmoutiers près de Tours, où les moines vivaient dans des grottes creusées dans le roc comme les moines égyptiens et comme eux étaient vêtus de tuniques en poil de chameau (2). Saint-Victor de Marseille et Lérins ont été fondés par des hommes qui étaient allés étudier la vie monastique en Orient. Jean Cassien, qui fonda Saint-Victor, avait vécu dans le monastère de Bethléem, puis dans la Thébaïde avec les moines d'Egypte. Dans son livre des *Collations* qui fut si célèbre, il parle sans cesse de la vie des Pères du désert. Saint Caprais et saint Honorat, les créateurs de Lérins, avaient fait un séjour en Orient. Leurs monastères étaient comme certains monastères égyptiens, une réunion de laures et de cellules ; on y vivait à la fois de la vie commune et de la vie solitaire. La règle était celle de saint Pacôme.

Y eut-il dans ces monastères de la Gaule, des Orientaux ? Les fondateurs demandèrent-ils à des moines de Syrie de construire leur couvent et leur église ? Sans pouvoir en apporter la preuve on l'a affirmé. Cependant la chapelle trilobée et à coupoles de saint Honorat ressemble étrangement à une église monastique égyptienne.

---

(1) *De Gloria Martyrum*, cap. 22.
(2) Il y avait alors des chameaux en Gaule, les chroniqueurs les mentionnent plusieurs fois. Les évêques s'en servaient pour transporter leurs bagages et ce fut sur un chameau que la reine Brunehaut prisonnière fut attachée.

Sur ces périôdes lointaines les documents nous font défaut. Nous pouvons cependant affirmer qu'un monastère gaulois a été créé par un moine d'Orient qui arrivait des bords de l'Euphrate, c'est le monastère de Saint-Cyrgues à Clermont. Son fondateur saint Abraham était né dans le royaume des Perses sassanides et avait vu tout l'Orient. Il vint vers 470 s'établir aux environs de Clermont au temps où Sidoine Apollinaire en était évêque. Il fit connaître à l'Auvergne la vie monastique de l'Orient et eut bientôt de nombreux disciples. Il est probable que c'est lui qui apporta les reliques de saint Cyrgues ou saint Cyr, cet enfant qui fut martyrisé en Cilicie, au temps de Dioclétien avec sa mère sainte Julitte. Le culte de saint Cyr se répandit alors en même temps que ses reliques dans tout le centre de la France.

Nous ne pouvons qu'entrevoir dans un demi-jour ces rapports entre les moines d'Orient et les moines d'Occident ; la connaissance de ces rapports aurait pourtant une importance capitale pour l'historien de l'art. Les moines orientaux ont dû apporter aux moines de la Gaule des ivoires, des icônes. Les manuscrits de l'époque mérovingienne nous révèlent un contact direct avec l'Egypte. On y trouve les mêmes majuscules, faites d'animaux contournés, les mêmes tons vifs disposés en petits compartiments qui font ressembler ces majuscules à des émaux cloisonnés. On retrouve dans ces manuscrits mérovingiens la croix ansée des bas-reliefs pharaoniques, les quatre poissons réunis par la tête des poteries égyptiennes, les évangélistes à tête d'animaux qui font penser au dieu Horus et à la déesse Hathor (1). Nos enluminures ont donc eu des modèles venus de la Thébaïde ou du Sinaï.

Les évêques de la Gaule ont contribué comme les moines à favoriser les influences de l'Orient. Plusieurs d'entre eux étaient des Grecs d'Asie ou d'Egypte. Cassien, évêque d'Autun, était originaire d'Alexandrie et avant de venir en Gaule avait été évêque de Tortose en Phénicie. Eusèbe, qui fut évêque de Paris en 591, appartenait à la colonie syrienne de la ville et Grégoire de Tours nous apprend qu'il remplaça tous les dignitaires de son église par des Syriens.

Mais les évêques gaulois eux-mêmes étaient souvent entourés d'Orientaux. Grégoire de Tours qui le premier nous a fait

(1) J'ai étudié plus longuement ces rapports entre nos manuscrits mérovingiens et l'Egypte dans l'*Art allemand et l'Art français du Moyen Age*, p. 30 et suiv.

connaître la légende des Sept dormants d'Ephèse, sorte de conte des *Mille et une Nuits*, nous dit qu'un Syrien lui en avait traduit le texte original. Les miracles de la Vierge qu'il raconta viennent aussi de l'Orient et il n'a pu les connaître que par un interprète. On peut en dire autant des chapitres qu'il a consacrés aux saints orientaux : saint Phocas qui guérissait de la morsure des serpents, saint Domitius qui envoyait des songes aux malades couchés dans sa basilique, saint Georges et les quarante-huit martyrs d'Arménie.

L'Orient attirait les évêques gaulois. Licinius, évêque de Tours, y fit un assez long séjour et saint Amator, évêque d'Auxerre, alla à Antioche. Saint Just, évêque de Lyon s'en fut de son diocèse pour aller vivre avec des moines d'Egypte. Tel était pour les âmes contemplatives l'attrait de la vie des solitaires de la Thébaïde. On vit alors naître un nouvel état d'âme qu'on pourrait appeler la nostalgie du désert.



On pourrait objecter que les évêques de la Gaule avaient des rapports plus suivis avec Rome qu'avec l'Orient, qu'ils y allaient souvent et qu'ils y trouvaient un art tout latin et des modèles classiques. Ces modèles, ils les ont parfois imités au IVe siècle et au Ve siècle. Il y avait en Gaule quelques basiliques du type romain. Mais, quand nos évêques allaient à Rome au VIe et VIIe siècle, ils ne trouvaient plus une ville latine, mais une ville grecque.

Depuis le milieu du VIIe siècle, Rome avait été enlevée aux Goths et reconquise par les empereurs d'Orient. Ils ne lui avaient pas rendu, d'ailleurs, son rang de capitale et Rome n'était plus qu'une ville de province dépendant de Ravenne. Le représentant de l'empereur d'Orient, l'exarque, résidait à Ravenne et c'était un simple délégué qui habitait le palais des Césars sur le Palatin ; les fonctionnaires qui l'assistaient étaient des Orientaux.

Un fait extraordinaire rend sensible cette invasion de Rome par les Orientaux. A partir des premières années du VIIe siècle, presque tous les papes furent des Grecs ou des Syriens. L'Eglise romaine devint toute grecque et adopta les fêtes et les saints de l'Orient. C'est alors qu'on célébra pour la première fois la Dormition de la Vierge qui est la mort de la Vierge suivie de

son Assomption. Le culte de la Vierge qui s'était organisé en Syrie prit alors dans la liturgie romaine une place qu'il n'avait jamais eue. Dans le même temps des églises s'élevèrent en l'honneur des saints orientaux, saint Georges, saint Théodore, saint Menas.

De nombreux moines grecs arrivèrent alors à Rome. Ils eurent un monastère à Saint-Sabas sur l'Aventin, un autre à Saint-Anastase près de Saint-Paul-hors-les-Murs, un autre à Saint-Erasme sur le Cœlius ; d'autres monastères reçurent les Arméniens et les Ciliciens. Le nombre des moines orientaux augmenta bien davantage encore, au milieu du VIIe siècle, quand l'invasion arabe les obligea à quitter la Palestine, l'Egypte, la Syrie, la Mésopotamie. Il y eut à Rome des quartiers grecs ; il y en eut autour de l'église Sainte-Marie-in-Cosmedin qui conserve encore aujourd'hui son nom grec. Un quartier de Rome s'appela comme un quartier célèbre de Constantinople, les Blacherne.

A Rome, l'art que favorisèrent les moines et les papes fut naturellement l'art oriental. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les monuments de cette époque pour en être convaincu. Au VIe siècle, Saint-Laurent-hors-les-Murs, reconstruit par le pape Pélage II, eut une tribune comme une église d'Orient. Sainte-Agnès qui est du VIIe siècle en eut, elle aussi ; ce sont les seules églises de Rome qui offrent, comme les églises d'Orient, des bas-côtés surmontés d'un étage.

Les mosaïques et les fresques de ce temps sont particulièrement révélatrices. La mosaïque de Sainte-Agnès, qui est du commencement du VIIe siècle (625-638), nous montre la sainte vêtue en impératrice byzantine. Celle de l'oratoire de Saint-Venance, au baptistère de Latran, qui est à peu près de la même époque, représente la Vierge entourée de saints vêtus les uns comme des prêtres, les autres comme des fonctionnaires de Constantinople.

Enfin les fameuses fresques de Santa-Maria Antica dont la plupart remontent au VIIe siècle sont inspirées en grande partie de modèles syriens (1). On voit que la Rome du VIe et VIIe siècle était devenue une sorte de colonie de l'Orient. Si donc nos évêques allaient chercher des leçons à Rome, c'est encore l'Orient qu'ils y rencontraient.

---

(1) J'ai étudié les mosaïques de la chapelle de Saint-Venance, les fresques de Santa-Maria Antica dans *Rome et ses vieilles églises*, p. 99, 112 et suiv.

Le premier caractère de cet art de Syrie, c'est que les procédés de la sculpture diffèrent tout à fait de ceux qui étaient usités dans le monde gréco-romain (1). Les ornements sont taillés à plat ; c'est une sorte de gravure sans relief, une dentelle appliquée sur la pierre ; l'ensemble a quelque chose d'aigu, d'enlevé à l'emporte-pièce, c'est tout le contraire de la sculpture antique, riche, grasse avec des ombres, des demi-teintes et des reflets qui modèlent les formes. En Orient il n'y a plus de nuances, plus de demi-teintes, il n'y a plus que la lumière et l'ombre, une lumière vive s'enlevant sur un fond noir, profondément refouillé.

Une semblable sculpture est née en Mésopotamie et en Perse, dans des pays où les intérieurs étaient décorés de revêtements de marbre et de mosaïque éclatants. Seule, une pareille sculpture, si fortement accentuée, pouvait résister au voisinage des émaux ; on comprend que des frises et des chapiteaux, modelés à la grecque, auraient donné un effet vague, imprécis.

Tel est le caractère de toute la sculpture, à partir du IVe siècle après Jésus-Christ et même auparavant, puisqu'on la voit apparaître au temple de Baalbek. Dans l'art chrétien le plus ancien exemple connu est la frise sèche et plate qui orne encore, à Jérusalem, l'église du Saint-Sépulcre, dernier souvenir de l'église élevée par Constantin.

Un mystérieux palais découvert dans le désert à M'Chatta, entre la Syrie et la Mésopotamie, est décoré de frises découpées sur le fond d'ombre, avec une patience inouïe. On y reconnaît des rinceaux de vigne stylisés et des animaux affrontés des deux côtés d'un vase (2). Ce palais nous achemine vers le monde iranien où cet art décoratif est né.

Sur les portails des églises syriennes la sculpture a le même caractère comme on peut le voir au linteau de l'église de Dana qui représente des rinceaux de vigne avec des paons affrontés. On y retrouve ces formes aiguës appliquées sur la pierre comme une dentelle (3).

Nous verrons bientôt que beaucoup de nos sculptures méro-

(1) Cette grammaire décorative de l'Orient a été étudiée pour la première fois, et fort bien, par Courajod dans ses *Leçons de l'Ecole du Louvre*, 1891 (t. I, p. 307 et suiv.). Depuis la mort de l'auteur (1896), des monuments nouveaux ont été découverts en Orient et ont confirmé sa doctrine. Courajod fut un précurseur, car ses leçons sont antérieures aux œuvres de Sthrygowski.

(2) Les frises du palais de M'chatta sont aujourd'hui au Musée de Berlin.

(3) On trouvera dans le livre du marquis de Vogüé sur la *Syrie centrale* plusieurs linteaux d'église décorés de la même manière.

vingiennes, et en particulier celles de nos sarcophages du sud-ouest, présentent le même caractère.

Mais la sculpture syrienne a d'autres aspects encore ; en l'étudiant on est frappé de voir que les Orientaux ont complètement renoncé au décor classique. L'ornementation du temple gréco-romain était exquise, mais toujours la même : elle se composait de denticules, d'oves, de perles, de rais de cœur. Tous ces motifs sont rejetés par les Orientaux qui adoptent une grammaire décorative entièrement différente. Les éléments que nous allons étudier sont : 1° l'étoile à six rais, 2° la marguerite, 3° l'hélice, 4° la tresse, 5° la double palmette qui prend parfois l'aspect d'un arbre stylisé, enfin 6° les rinceaux de vigne auxquels se mêlent quelquefois des animaux affrontés.

Voilà les principaux éléments de cette grammaire nouvelle.

Est-elle vraiment nouvelle ? On s'aperçoit quand on y regarde de près, que les Syriens n'ont fait que revenir aux plus vieilles traditions de l'Orient. La plupart de ces formes décoratives se rencontrent déjà dans les monuments de l'Assyrie et de la Perse. Ce qui prouve que la culture hellénique n'avait pas entamé le tempérament syrien. Ces races de l'Orient, sous le vernis hellénique, avaient conservé leur caractère natif. Quand la civilisation grecque recula, le vieux génie asiatique reparut. Il est curieux de voir, après tant de siècles, des peuples revenir à leur vraie nature.

Il faut étudier brièvement ces motifs décoratifs pour pouvoir les reconnaître aisément dans les monuments mérovingiens.

Voici d'abord l'*étoile à six rais*. On la rencontre bien des siècles avant Jésus-Christ sur le seuil d'un palais de Ninive et on la retrouve en Perse, en Lydie, en Phénicie. Les Juifs comme tous les Orientaux l'adoptèrent. Un ossuaire juif, trouvé à Alexandrie, nous en offre un exemple (1). C'est une sorte de châsse de pierre où l'on mettait les os des morts. Ces petits monuments sont décorés de dessins en creux, relevés de rouge et parmi ces dessins on remarque toujours l'étoile à six rais. Ce motif a été adopté par tout l'Orient. Les Arabes y sont restés fidèles jusqu'à nos jours ; on le rencontre encore aujourd'hui sur les portes des maisons d'Alger, de Tunis et du Caire.

Un autre motif tout à fait oriental est *la marguerite*. Elle apparaît dès la plus haute antiquité sur les monuments assy-

(1) Publié par Clermont-Ganneau dans la *Revue archéologique*, 1873, t. XXV.

riens. Dans les palais de Ninive, elle se rencontre sans cesse ; elle formait des bordures, elle devenait un élément décoratif séparant deux génies ailés (1). La Perse l'emprunta à l'Assyrie (2). De là elle passa dans tout l'Orient et se répandit dans le bassin de la Méditerranée ; on la reconnaît sur les lampes de Carthage.

L'hélice qui est une sorte de soleil tournant se montre sur les monuments de la Phénicie où elle était probablement un symbole solaire. Les Juifs l'adoptèrent et, avec eux, les Syriens. Nous voyons reparaître l'hélice à l'époque chrétienne sur le linteau des églises de la région d'Antioche : l'église de Moudjeleia nous en offre un exemple. Parfois cette hélice tournante est faite de feuilles ; elle se présente sous cette forme au linteau de l'église de Deir Seta. L'hélice apparaît sous ces deux aspects dans les monuments de l'Afrique du Nord qui était alors une des provinces artistiques de l'Orient.

La tresse est un motif très antique qui remonte presque aux origines de l'art décoratif, puisqu'on le rencontre sur les cylindres chaldéens. Dans les monuments chrétiens de la Syrie et de l'Asie mineure la tresse apparaît très fréquemment ; mais il arrive assez souvent que chaque boucle de la tresse offre cette particularité d'être décorée d'un motif central. Le Musée de Brousse nous en offre un exemple qui provient d'une basilique chrétienne (3). Ces tresses ornées à leur centre d'une étoile à six rais, d'une hélice ou d'une croix grecque se rencontrent aux linteaux des églises syriennes (4).

La double palmette. Elle a une forme très particulière tout à fait étrangère à l'art classique. Souvent on dirait deux ailes d'oiseau (5). Quelquefois ces palmettes en se superposant donnent l'impression d'un arbre stylisé. Cet arbre est imité des monuments persans où il a un sens symbolique. C'est l'arbre sacré du Zend Avesta, le hom, l'arbre de vie.

En dehors de ces motifs presque tous géométriques, l'art syrien aime *les branches de vigne stylisées* qui sortent ordinairement d'un vase. C'est le seul emprunt que cet art tout abstrait ait fait à la nature végétale. Nous sentons une race qui n'a pas le même amour que les Grecs pour la vie universelle ; on ne trouve

(1) Voir G. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art en Chaldée et en Assyrie*, p. 308.
(2) On la rencontre sur les monuments rapportés par Dieulafoy.
(3) Mendel, *Catalogue du Musée de Brousse*, p. 108.
(4) Au linteau de l'église de Behrio, par exemple.
(5) Sur le chapiteau de Baqousa.

pas chez les Syriens ces belles guirlandes alexandrines faites de fruits, de feuilles et de fleurs. C'est une race qui se plaît aux formes abstraites, géométriques, comme l'Islam. Ils aiment leurs rêves plus que la réalité. Le haut moyen âge vivra pendant plusieurs siècles de cette grammaire un peu aride. Notre art roman ne se dégage pas encore complètement de cette décoration orientale. Mais quand le génie français aura pris une pleine conscience de lui-même, au commencement du XIIIe siècle, il fera son coup d'Etat et se mettra à l'école de la nature ; il créera alors l'admirable flore de nos cathédrales.

Les Syriens n'ont donc su que représenter des rinceaux de vigne (1). Quand par hasard ils veulent imiter les feuilles de lierre, ils les stylisent au point de les faire ressembler à des as de pique. Les animaux apparaissent rarement ; parfois cependant au milieu des rinceaux on voit deux oiseaux affrontés qui sont souvent des paons.

Les Syriens en revenant aux antiques habitudes de leur pays rompaient avec la tradition gréco-romaine. Il est évident que Rome était devenue impuissante à imposer son art au monde. Les peuples obéissaient à leurs instincts de race et un art nouveau se créait.

Cet art décoratif de la Syrie emprunté aux plus vieilles traditions de l'Orient n'est chrétien que par deux ou trois symboles : par l'agneau que l'on rencontre quelquefois, par la croix stylisée et gemmée, peut-être enfin par le paon qui semble avoir été pour l'Orient chrétien un symbole d'immortalité.

Tels sont les éléments de cette grammaire décorative de l'Orient ; il nous reste à chercher à les reconnaître dans nos monuments mérovingiens.



Les sarcophages du Sud-Ouest de la Gaule ne ressemblent ni par la forme ni par le décor à ceux d'Arles. Etudions cette nouvelle famille de sarcophages que l'on rencontre dans toute l'Aquitaine, de Narbonne à Bordeaux.

Un sarcophage qui est au Musée de Narbonne provient de l'ancienne nécropole de cette ville : on l'appelait Embolas et elle devait ressembler à celle des Alyscamps. Ce sarcophage,

(1) Le palais de M' Chatta et le calice d'Antioche nous en offrent des exemples remarquables.

comme tous ceux de cette famille s'évase par le haut et le couvercle est en forme de toit ; on le distingue au premier coup d'œil des sarcophages d'Arles. Mais il en diffère bien davantage encore par la décoration. Les éléments de la grammaire orientale que nous venons d'étudier apparaissent nettement ici. Voici l'étoile à six rais placée, comme il arrive quelquefois, sur une autre étoile à six rais, ce qui double le nombre des rais. Voici la feuille de lierre stylisée et voici les palmettes orientales, ces palmettes superposées font penser à l'arbre de vie de la Perse. Ce sarcophage de Narbonne est donc par son décor purement oriental.

Redescendons la vallée de la Garonne. Il y a au Musée de Toulouse un sarcophage provenant du cimetière qui entourait la basilique de Saint-Sernin. La forme générale s'évasant par le haut est celle que nous connaissons ; mais ici nous avons des personnages, particularité qui se rencontre parfois dans cette école du sud-ouest. Ces personnages sont les Dioscures, Castor et Pollux prenant part à la chasse de Méléagre. Ce sujet tout païen se transmettait d'atelier en atelier. Mais ce qui mérite d'être remarqué ici, c'est le décor en tresse qui encadre les scènes et c'est la vigne stylisée qui se découpe à plat sur le fond. On reconnaît non seulement les motifs, mais encore les procédés des artistes syriens. Rien dans cette ornementation ne rappelle plus l'art classique.

Allons encore plus avant dans la vallée de la Garonne ; arrivons jusqu'à Bordeaux. Un sarcophage s'y conserve qui provient de la fameuse nécropole qui était née et s'était développée autour de Saint-Seurin. L'imitation des modèles syriens y est tout aussi évidente. Nous reconnaissons les rinceaux sortant d'un vase et les oiseaux affrontés des linteaux des églises syriennes. Le monogramme du Christ, dans une couronne accompagnée de deux petites étoiles à six rais, complète cette décoration qu'on ne serait pas étonné de rencontrer à la façade d'une église de l'Orient.

Le sud-ouest pourrait nous offrir un assez grand nombre de sarcophages analogues. Edmond Le Blant a cru ne devoir en publier que quelques exemplaires parce qu'ils sont purement décoratifs ; il faut le regretter car un *Corpus* complet de ces monuments serait fort intéressant (1). Ceux que nous venons de décrire

---

(1) Michon en a étudié un certain nombre dans les *Mélanges Schlumberger*, 1924, t. II, p. 376 et suiv. Mais jusqu'à présent c'est M. Coutil qui nous en a fait connaître le plus grand nombre. Il en a signalé trente-quatre. Voir L. Coutil, *L'Art mérovingien et carolingien*, Bordeaux, 1930.

suffiront à prouver que les sculpteurs de l'Aquitaine avaient adopté le décor oriental.

Que faut-il penser de ce curieux phénomène ? Comment l'expliquer ? On pourrait songer à l'influence exercée par l'importante colonie syrienne de Narbonne. Mais il est une autre explication que je crois la véritable.

***

Au commencement du ve siècle, tout le Sud-Ouest de la Gaule jusqu'à la Loire, fut conquis par les Wisigoths. Ils unirent cette grande région à l'Espagne qui leur appartint presque tout entière et en firent un vaste royaume... On considère d'ordinaire les Wisigoths comme des barbares sans culture, comparables à toutes les autres tribus de la race germanique ; mais sur ce point on se trompe. Les Goths qui se divisaient en Wisigoths et en Ostrogoths étaient les plus civilisés de tous les Barbares. Ils venaient de l'Orient et avaient longtemps séjourné au bord de la mer Noire dans les régions que les Grecs avaient jadis colonisées ; là, ils s'étaient trouvés en contact avec la civilisation orientale. Jordanès, leur historien, nous apprend que les produits de l'Orient et même de la Perse arrivaient jusqu'à eux. Les fouilles qui ont été faites dans la Russie méridionale ont prouvé que Jordanès a dit vrai. L'orfèvrerie des Goths, quand elle n'est plus scythique (1) est une imitation directe des modèles persans. Les poignées de leurs épées sont ornées de grenats enfermés dans de petites cloisons suivant un procédé propre aux orfèvres de la Perse. D'autres objets révèlent une influence des villes d'Asie Mineure et de Syrie. On a trouvé à Vid, dans les Balkans, qu'ils ont traversés en émigrant vers l'ouest, un casque, très simple de forme, dont le bandeau en métal repoussé et doré représente une guirlande de vigne avec ses raisins que des oiseaux becquètent. On reconnaît aussitôt une minuscule imitation des lintaux des églises syriennes. Les Wisigoths conservaient donc fidèlement dans leurs migrations les traditions de l'art asiatique. On a trouvé en Allemagne des casques du même genre qui ont appartenu à d'autres peuples

---

(1) Les Goths furent, en effet, initiés également à l'art scythique, et leurs bijoux, leurs agrafes, leurs boucles de ceinturon portent la marque de l'art des steppes ; mais nous devons laisser de côté ici cet autre aspect de leur art décoratif. Nous l'avons étudié dans *L'Art allemand et l'art français du Moyen Age,* dans le chapitre consacré à l'art des peuples germaniques.

germaniques. Ces orfèvres barbares imitaient les bandeaux des casques wisigothiques mais leurs vignes, leurs raisins et leurs oiseaux semblent dessinés par des enfants. Il est évident que seuls les Goths qui séjournaient au bord de la mer Noire avaient été initiés à l'art oriental (1).

Cette civilisation orientale, ils la virent bientôt de plus près encore, lorsque l'invasion des Huns les obligea, en 376, à abandonner les bords de la mer Noire et à s'établir en Mésie et en Thrace. Ils y furent accueillis comme des soldats au service de l'empire d'Orient et ils reçurent le christianisme sous sa forme arienne. Leurs relations avec Constantinople devinrent alors très fréquentes, et c'est à Constantinople que mourut Athanaric, le premier de leurs rois dont on sache le nom. Leur intelligence, leur facilité à s'instruire étonnèrent les Grecs. Jordanès écrit à leur sujet : « Ils ne manquèrent pas d'hommes qui les formèrent au savoir, aussi les Goths furent-ils les plus instruits des Barbares et ils égalèrent presque les Grecs, comme le rapporte Dion, qui écrivit en grec leur histoire. »

Il suffira de rappeler que les Goths, d'abord soldats de l'empire, devinrent les ennemis de l'empire, qu'ils entrèrent en Italie et qu'Alaric s'empara de Rome en 410, qu'en 412, sous la conduite d'Ataulf, ils firent la conquête d'une grande partie de l'Espagne. Ataulf était tout autre chose qu'un Barbare. « Il s'était promis, dit Paul Orose, de travailler à rétablir la civilisation. » Son mariage, à Narbonne, en 414, avec Galla Placidia, est un des épisodes les plus extraordinaires de l'ancien monde. Galla Placidia avait été faite prisonnière par Alaric au sac de Rome. Le jour de son mariage, Ataulf offrit à cette fille des empereurs de grands bassins remplis de pierres précieuses provenant du pillage des palais romains. C'est Galla Placidia, devenue veuve de très bonne heure, qui fit élever à Ravenne l'admirable petit monument orné de mosaïques qui devint son tombeau.

Wallia, successeur d'Ataulf, conquit presque toute l'Espagne et, en 419, s'empara de l'Aquitaine. Les successeurs d'Ataulf et de Wallia, Théodoric II, Euric, aspiraient, eux aussi, à faire revivre la civilisation antique. Sidoine Apollinaire, qui les vit de près, parle de l'élégance grecque de leur cour de Toulouse et de Bordeaux.

---

(1) Voir l'article du Baron de Baye dans les *Mémoires des Antiquaires de France*, 1910.

Ces rois wisigoths ne furent pas des ennemis de l'art, tout au contraire. Il se forma dans leurs grandes villes, Narbonne, Toulouse, Bordeaux, des artistes très habiles, si habiles qu'on les appelait au loin. Un texte célèbre nous apprend qu'un abbé de Rouen voulant faire bâtir une belle église en pierres, de grand appareil, fit venir des ouvriers goths du Midi ; elle fut élevée *manu gothica.*

Ces artistes goths vivaient dans un pays ouvert aux influences de l'Orient et où les Syriens étaient nombreux ; l'arianisme qu'ils professaient les éloignait de Rome, de sorte qu'ils se trouvaient tout naturellement amenés à pratiquer un art d'essence orientale.

Cet art est celui des sarcophages du sud-ouest qui sont l'œuvre des ateliers de Narbonne, de Toulouse et de Bordeaux. Les plus anciens remontent au Vᵉ siècle et non, comme quelques érudits l'ont cru, au VIᵉ (1). Lorsque Clovis, après la bataille de Vouillé, s'empara en 507 de toute la Gaule du Sud-Ouest, les ateliers de sculpture wisigothique ne disparurent pas ; ils avaient leurs traditions qui persistèrent pendant plus d'un siècle encore. D'ailleurs, les Francs ne purent occuper Narbonne et la Septimanie qui restèrent aux rois Wisigoths sous le nom de Gothie. L'art d'Aquitaine s'y maintint et l'on rencontre dans le cloître d'Elne des sarcophages ornés de branches de vigne qui sont semblables à ceux de Toulouse et de Bordeaux.

Ce qui prouve bien qu'il y avait une sorte d'affinité entre les Goths et l'art de l'Orient, c'est que l'autre famille des Goths, les Ostrogoths le pratiquèrent. On sait que les Ostrogoths entrèrent à leur tour en Italie et y fondèrent un royaume dont la capitale fut Ravenne. Théodoric, leur roi, était un homme de haute intelligence, plein d'admiration pour la civilisation antique. Il prit sous sa protection les monuments de l'Italie et ordonna par une loi de les restaurer. Lui-même fit élever à Ravenne des palais et des églises ariennes. Une de ces églises subsiste encore : c'est Saint-Apollinaire-le-Neuf qui, du temps de Théodoric, s'appelait Saint-Martin-au-Ciel-d'Or. C'est une basilique où l'influence de l'Orient est manifeste, car on y voit au-dessus du chapiteau cet abaque qui est une particularité orientale. Quant aux curieuses mosaïques consacrées aux miracles et à la Passion de Jésus-Christ,

---

(1) Je suis sur ce point de l'avis d'Edmond Leblant, d'André Pératé (*Histoire de l'art d'André Michel*, t. I) et de Julius Baum, *La Sculpture figurale en Europe à l'époque mérovingienne*, 1937. Ce dernier dit très justement (p. 51) que « ces sarcophages apparaissent au Vᵉ siècle avec la pénétration des Wisigoths en Gaule ».

elles offrent de nombreuses ressemblances avec les manuscrits historiés de l'Asie Mineure. L'art du temps de Théodoric est donc un art tout oriental. Les Ostrogoths qui avaient séjourné au bord de la mer Noire et qui avaient été en contact avec Constantinople adoptèrent tout naturellement, comme les Wisigoths, l'art de l'Orient.

Il subsiste à Ravenne un assez grand nombre de sarcophages sculptés. Ils s'échelonnent du ve au VIIe siècle, et il est très difficile de les dater. Quoiqu'ils soient très souvent ornés de personnages, ils ne rappellent en rien les sarcophages de Rome. Ces personnages sont d'ordinaire au nombre de trois, et l'on reconnaît Jésus-Christ entre deux apôtres ; parfois ce sont des symboles et l'agneau sur la montagne domine deux autres agneaux. Toutes ces figures sont espacées, largement aérées, sans rapport avec les groupes serrés des sarcophages romains ou arlésiens.

Il se trouve parfois que ces sarcophages de Ravenne offrent la plus grande ressemblance avec les sarcophages du Sud-Ouest de la Gaule. L'un d'eux est caractérisé par le monogramme du Christ flanqué de petites marguerites, par les oiseaux affrontés, par la vigne stylisée et par les petits pilastres que l'on remarque sur un sarcophage de Bordeaux. C'est la même sculpture sans relief, le même travail à plat, les mêmes feuillages aigus. La forme des couvercles est également très significative. Les sarcophages de Rome et d'Arles ont un couvercle plat ; ceux de Ravenne sont recouverts d'une toiture qui est une voûte demi-circulaire, ceux du sud-ouest d'une toiture à pans. Les unes et les autres font penser à une demeure et à l'origine c'était probablement une demeure pour le mort qu'on avait voulu représenter, souvenir lointain des plus anciens sarcophages de l'Asie grecque.

Il n'y a aucune raison de croire que les sculpteurs du sud-ouest soient allés demander des modèles à Ravenne. L'explication est plus simple : les uns et les autres s'inspiraient des modèles orientaux.



Partout où les Goths étendirent leur domination, ils pratiquèrent cet art d'essence orientale. Les Wisigoths de l'Espagne n'eurent pas un art différent de celui des Wisigoths de la Gaule. Les musées de l'Espagne contiennent beaucoup de fragments

de cette époque qui n'ont pas encore été réunis en un *Corpus*. Ils se rencontrent dans les grandes villes de l'époque romaine qui devinrent les grandes villes des Wisigoths. On les trouve à Mérida, l'ancienne Emerita Augusta, à Cordoue, à Tolède. Nous nous contenterons de signaler un bas-relief qu'on peut voir à Cordoue. Il provient d'une église wisigothique démolie par les Arabes, car les Califes de Cordoue ne laissèrent aux chrétiens que quatre églises et détruisirent toutes les autres ; ils permirent, en outre, aux moines de conserver quatre monastères dans les montagnes voisines. Les architectes arabes utilisèrent les parties décoratives des édifices détruits et l'on remarque dans la mosquée de Cordoue beaucoup de chapiteaux wisigothiques.

Le fragment wisigothique conservé à Cordoue, dont nous parlons, est très typique. On y reconnaît sans peine la marguerite orientale alors répandue dans tout le bassin de la Méditerranée.

L'Espagne garde beaucoup de fragments de ce genre qui prouvent que les Wisigoths n'eurent pas d'autre art que l'art oriental.

Nous voyons donc au ve siècle dans le Sud-Ouest s'acclimater un art d'essence orientale. Nous allons voir maintenant cet art faisant au vi^e et au viie siècle la conquête de toute la Gaule.

Il est probable que les artistes wisigoths du Midi qu'on appelait parfois dans le Nord, comme nous l'avons vu, contribuèrent à le répandre. D'ailleurs, les ateliers de sculpture du sud-ouest étaient parfaitement connus du reste de la Gaule, et, quand on voulait un beau sarcophage, on le faisait venir de Bordeaux, de Toulouse ou de Narbonne.

Il y a aujourd'hui au Musée du Louvre un sarcophage qui se trouvait autrefois à Soissons, dans l'église Notre-Dame. Un évêque des temps mérovingiens, Saint Drausin, y avait été enseveli. C'était un tombeau célèbre dans la France du nord et dont nous parlent parfois nos vieilles épopées. Les chevaliers, qui devaient combattre en champ clos, allaient passer la nuit auprès du tombeau de saint Drausin. Saint Thomas de Cantorbéry, avant de revenir en Angleterre, où il savait qu'il allait avoir à se défendre contre le roi Henri II, fit comme un chevalier la veillée des armes auprès du fameux sarcophage. Les pèlerins y venaient en grand nombre et ils avaient l'habitude d'emporter quelques parcelles du couvercle qu'ils diluaient dans de l'eau et faisaient boire aux malades. Cette pratique se renouvelant pendant des

siècles avait fait presque disparaître ce couvercle ; celui que l'on voit aujourd'hui sur le sarcophage ne lui appartient pas ; il vient de Saint-Germain-des-Prés, et a remplacé l'ancien.

Il est facile de reconnaître que le sarcophage de saint Drausin est une œuvre de l'art du Sud-Ouest. Nous y retrouvons le monogramme du Christ et la vigne stylisée qui caractérisent l'école. La forme évasée de la cuve est également une marque d'origine. Ainsi on avait fait venir ce tombeau du Midi à Soissons qui était alors la capitale des Francs.

On faisait de même à Paris ; c'est ce que prouve le couvercle enlevé à Saint-Germain-des-Prés dont nous venons de parler. Il est lui aussi wisigothique, car il nous montre, à côté d'imbrications, des rinceaux de style oriental. Il y a des couvercles semblables à Toulouse et c'est de là sans doute que venait le sarcophage de Paris.

Les sarcophages, que l'on faisait à Paris, étaient des œuvres rustiques, mais qui se rattachaient par quelques ornements à l'art du Sud-Ouest. On en a trouvé un assez grand nombre près de l'église Saint-Marcel et autour du sanctuaire de Montmartre, on peut les voir aujourd'hui au Musée Carnavalet. Ce sont généralement des sarcophages de plâtre, ornés de quelques grossiers dessins, mais ces dessins sont révélateurs. Ils représentent des oiseaux affrontés des deux côtés d'une croix, des marguerites, des étoiles à six rais, des grappes de raisins, enfin tous les éléments de la grammaire orientale, mais devenus presque hiéroglyphiques sous la main d'ouvriers barbares.

On a trouvé des sarcophages analogues dans d'autres villes de la France du Nord. On en a découvert un qui est fort intéressant, à Rouen, près de l'antique église de Saint-Gervais. Le monastère de Saint-Gervais, où est mort Guillaume le Conquérant, a une crypte qui est le plus ancien monument chrétien de Rouen. C'est dans le voisinage que se trouvait le sarcophage de pierre qui remonte aux temps mérovingiens. La décoration en est très simple, mais très typique. Le couvercle, en forme de toit, est orné d'une suite de grandes étoiles à six rais. Le sculpteur assez inexpérimenté de Rouen a pris au décor oriental son élément le plus simple.

On rencontre plus d'une fois, dans la France centrale et dans la France du Nord, des sarcophages ornés de motifs syriens. Poitiers et ses environs nous en offriraient plus d'un exemple, mais

le décor oriental y est fort simplifié et traité par des mains de plus en plus inhabiles.

Il est un phénomène beaucoup plus intéressant. On voit la Provence et la vallée du Rhône, qui restèrent si longtemps attachées aux formes romaines, se laisser gagner à la grammaire orientale. Les sarcophages d'Arles, malgré quelques traits singuliers offrirent au IVe et au Ve siècle la plus grande ressemblance avec ceux de Rome. Il est donc fort curieux de voir au VIe siècle cet ancien atelier disparaître et faire place à un autre, qui est franchement oriental. Pour la première fois nous trouvons à Arles les motifs que nous avons si souvent rencontrés dans le Sud-Ouest. Il y a aux Alyscamps des sarcophages fort différents des anciens et qu'on pourrait croire originaires de Toulouse.

On voit au Musée d'Arles un fragment d'apparence insignifiante mais, en réalité, très persuasif. Tous les éléments en sont orientaux : les palmiers stylisés, les colonnes affrontées, enfin la croix gemmée, souvenir de celle que Constantin avait élevée sur le Golgotha. Ainsi Arles qui semblait si romaine, qu'on appelait la Rome des Gaules, fut conquise à son tour par l'art oriental.

Il en fut de même de toute la vallée du Rhône. Cette région, où abondaient aux IVe et Ve siècle les sarcophages arlésiens, nous offre maintenant des œuvres d'un caractère tout différent.

On conserve, à Vénasque, le couvercle d'un sarcophage qui était celui de l'évêque Boetius, mort en 604. C'est probablement Boetius qui abandonna Carpentras pour fonder l'évêché de Venasque, au sommet d'un rocher, sur le flanc des monts de Vaucluse, position plus facile à défendre que celle de Carpentras. Il est difficile de voir une œuvre plus conforme à l'esthétique orientale que ce couvercle du sarcophage de Boetius. C'est une suite d'étoiles à six rais accompagnant une grande croix du type de Jérusalem. Les pierres précieuses qui ornaient cette croix du Golgotha étaient remplacées ici par des pierres de couleur qui ont disparu de leurs alvéoles ; à la croix l'alpha et l'oméga sont suspendus. Voilà ce qu'on faisait maintenant en Provence.

Si nous remontons le Rhône, nous rencontrons à Vienne un exemple caractéristique de cet art nouveau. Jusqu'à la fin du Ve siècle, les sarcophages de Vienne, venaient d'Arles, comme le prouvent quelques fragments qui subsistent. Mais, dès le VIe siècle, il n'en est plus de même. Il y a à la cathédrale un tombeau qu'on appelle « tombeau de Saint-Léonin ». Ici, la sculpture à plat a été

remplacée par une simple gravure, mais nous reconnaissons le motif que nous avons vu représenté sur un linteau de Syrie et sur un des sarcophages de Ravenne : ce sont deux paons affrontés de deux côtés d'un vase d'où sort un rinceau de vigne.

Un sarcophage fort analogue se rencontre dans le centre de la France. Il était à Charenton-sur-Cher et il est aujourd'hui au Musée de Bourges. Il est du même temps que celui de Vienne et il est du même type. Le décor est gravé au trait. Il représente un vase d'où sort un jet d'eau : deux griffons, d'un style oriental qui remonte jusqu'à l'Assyrie, l'encadrent. L'autre côté du tombeau est beaucoup moins heureux. On y voit Daniel entre deux lions : Daniel sans proportions semble dessiné par un enfant alors que les deux lions gardent encore quelque chose du caractère farouche du modèle.

Ainsi à partir du ve siècle, dans le Sud-Ouest, et à partir du vi^e^ dans le reste de la Gaule, l'art décoratif de l'Orient règne sans rival.

EMILE MALE.

PRINTEMPS

PREMIÈRE PARTIE

Ce n'est pas la première fois que Claire a remarqué cet homme sur la plage, mais elle ne l'a jamais vu de près. Il arrive au bord de l'eau lorsque la mer est basse, examine ses lignes avec soin et recueille les poissons qui se sont laissé prendre. Ensuite il s'en va d'un pas alerte, le panier au bras, et disparaît dans les dunes.

Rhabillée après le bain et allongée sur le sable chaud, elle l'observe d'autant plus aisément que la plage, à perte de vue, est déserte, car les baigneurs sont rares sur la côte flamande au mois de mai. N'empêche que les hôtels de Knokke, dans le lointain à gauche, les attendent déjà avec leurs façades repeintes et leurs drapeaux déployés. A droite s'étend l'estuaire ensablé du Swyn, solitude dorée où règnent les oiseaux de mer, sables plats qui eux aussi attendent, mais ils n'attendent que la marée qui tantôt les engloutira tandis qu'à l'horizon les îles zélandaises voguent dans une brume que le soleil achève de dissiper.

Il est plus de midi, le temps est beau quoiqu'une brise se soit levée ; pourquoi ne pas rester ici, se dit Claire, et se passer de déjeuner ? Cela lui donnera l'occasion de réfléchir en paix à son problème, le problème qu'elle croit unique, mais qui tourmente toutes les jeunes filles : celui de son avenir. A tout moment maintenant elle devra se décider et vraiment elle n'aime pas Valzancara ; en fait elle le déteste, malgré tous les avantages qu'il possède et que tante Justine ne cesse d'énumérer. Sans lui rappeler évidemment ce qu'elle perdrait ! En premier lieu, l'espoir de s'unir un jour à quelqu'un de son propre choix ; en second lieu, de développer librement et sérieusement son penchant pour le dessin

qu'elle n'est pas assez sotte pour appeler « son art ». Elle ne veut pas s'éterniser dans une petite ville maussade, mais souhaite voir le monde et aborder une carrière. Entre temps, pourquoi ne pas continuer cette vie qu'elle partage entre l'étude et ces longues flâneries dans les dunes, ces baignades solitaires et ces heures au soleil, pleines de projets esquissés, de plans qu'on élabore ? Tel est ce problème. Sa décision est déjà prise en secret mais il faudra l'annoncer demain peut-être ; dans quelques jours sûrement...

Ici les distractions interrompent le fil de sa pensée. Si ce n'est pas son chien, un fox-terrier à poil rêche, compagnon de toutes ses randonnées, qui lui apporte fièrement un gros morceau de bois pourri, c'est cet homme là-bas, à la lisière de l'eau. Aujourd'hui il paraît très affairé, il s'attarde, sans doute pour effectuer quelque réparation. Enfin, le voilà prêt à partir ; il rassemble son attirail. Mais que fait-il ? Au lieu de s'en aller vers la droite, comme de coutume, il vient dans sa direction ! Sans l'avoir vue, assurément, car la distance est grande et, couchée comme elle est, les oyats la cachent.

A mesure qu'il s'approche, Claire essaye en vain de « placer » cet homme ; ce n'est ni un ouvrier ni un pêcheur, il n'en a pas la silhouette, ni la démarche. Ce n'est pas un touriste non plus, il a trop l'air d'un habitué. Il est de haute taille et maintenant elle commence à distinguer des détails. Tout en lui dit jeunesse : dix-huit ans ? Non, il est plus âgé qu'elle ; vingt-trois à vingt-cinq ans et quoique le maillot généreusement découpé aux épaules et à la poitrine, laisse voir le jeu des muscles sous la peau richement bronzée, son apparence n'a rien de l'athlète moderne. A voir ses pieds nus, le pantalon de grosse toile à voile rousse qu'une courroie négligemment bouclée retient sur ses hanches, on dirait un de ces flibustiers légendaires sorti vivant d'un roman d'aventures. Il ne lui manque que les boucles d'oreilles et un foulard rouge noué sur la tête !

L'homme ralentit le pas en s'engageant sur le sable sec et le regard sombre, la barbe noire tendent encore à souligner son air farouche au point que la jeune fille, prise soudain d'une panique irréfléchie, songe au dernier moment à s'en aller, à éviter une rencontre. D'une main elle retient son chien, qui, lui aussi, a surveillé l'approche de l'inconnu et fait des efforts pour s'élancer vers lui. Maintenant il l'a vue, elle se ravise ; d'ailleurs il y a

quelque chose, dans les traits de cet homme se déplaçant avec une aisance si tranquille, qui donne confiance et aiguise la curiosité jusqu'à la rendre irrésistible.

Il va passer près d'elle, il tourne la tête, franchement. Leurs regards se croisent : Claire fait appel à tout ce qu'elle possède de volonté pour ne pas paraître confuse et, pour se donner une contenance, elle rejette en arrière sa longue chevelure blonde qu'elle a laissée dénouée. Lui, arrivé à hauteur, sourit sans embarras et s'arrête.

Le chien, toujours retenu au collier, montre les crocs et esquisse un aboiement étranglé, mais l'inconnu, amusé de cette férocité, lui prend amicalement le museau d'une main experte et le calme :

— Comment l'appelez-vous ? dit-il enfin.

— Knud, balbutie-t-elle et jamais ce nom ne lui a paru si sot.

— En villégiature ?

— Non, J'habite ici. C'est-à-dire Sandmunster. De la tête elle fait un geste vague vers l'intérieur des terres.

— Une de nos villes d'art, comme on dit, sourit-il. Coins pittoresques mais pavés et idées d'autrefois ! C'est un endroit insalubre pour ceux qui ne se conforment pas au décorum, comme moi. Il m'arrive d'y aller habillé comme ceci !

— Pas en hiver, j'espère, répond-elle en riant, rassurée. Vous habitez aussi ces parages, évidemment ?

— Près d'ici. Une petite maison blanche derrière ces dunes.

— Il y en a si peu ; ce doit être « Zonnebloemen ». J'ai admiré vos tournesols l'été passé.

— C'est bien cela. Mais vous venez par là rarement, sinon je vous aurais remarquée, car on y voit en moyenne dix passants par jour et il y a deux ans que j'y suis. Une cousine aussi éloignée qu'inconnue a eu l'extraordinaire idée de me léguer cette maisonnette et comme à ce moment je ne savais où m'installer...

— Vous êtes bien tombé, à moins que la solitude ne vous pèse.

Il rit :

— Elle me plaît et j'ai résolu le problème de l'homme vivant seul en refusant de le considérer comme un problème !

— Misanthropie ?

— Non. Dites « amour du changement ». J'avais fait partie d'une expédition de pêche en eau profonde dans le Pacifique et je me trouvais à l'étroit sur une méchante goélette.

— Alors, vous êtes marin ?

— Non. C'était une de ces expéditions scientifiques et c'est moi qui photographiais les monstres inconnus qu'on attrapait !

Le chien, pacifié et tout prêt maintenant à faire des grâces à l'inconnu, l'importune.

— Assez, Knud ! dit Claire en adoptant une position mi-assise, mi-couchée tandis que l'homme, répondant à cette invitation muette, dépose son attirail et prend place en face d'elle, tout en poursuivant :

— Rentré à Southampton, la nouvelle du petit héritage m'attendait poste restante. A mon passage à Londres, un ami m'a fait cadeau d'un couple de *setters* irlandais. J'arrive ici, je m'installe dans la bicoque, et, quoi de plus naturel, je m'établis éleveur de chiens. L'entreprise semble réussir car j'ai déjà vendu deux excellentes nichées. J'achète aussi et je revends. Je fais même quelques bénéfices auxquels j'ajoute en élevant des poules et des canards, en cultivant mon jardin et en regardant mûrir mes pommes.

Il continue de la sorte, avec une simplicité presque naïve et une volubilité de solitaire, mais il met dans les détails, dont il l'accable, un intérêt si vif que Claire l'écoute en silence, médusée. Voilà quelqu'un qui n'est pas comme tout le monde, pas comme les jeunes gens ennuyeux de Sandmunster ! Elle l'encourage de la tête, avide d'en entendre davantage, et graduellement est devenue inconsciente du temps qui s'écoule, lorsque soudain elle remarque que la mer a beaucoup monté et que les vagues, plus turbulentes que tout à l'heure, commencent à se franger d'écume.

— Ne trouvez-vous pas que le vent a beaucoup fraîchi ? dit-elle enfin, profitant d'un silence, et comme pour introduire un prétexte afin de terminer l'entretien.

— En effet, répond-il, et regardez derrière vous. Nous aurons de l'orage.

Elle se retourne. De l'autre côté de l'estuaire, au-dessus des dunes qui encadrent le petit port de Kadzand, le ciel est barré d'un énorme nuage, bleu sale et menaçant.

— Probablement, mais ce ne sera pas long. Le temps change vite ici, répond-elle en prenant son sac de plage et en faisant mine de s'apprêter à partir, tout en continuant à regarder au loin. Puis elle ajoute :

— Sous ce jour-ci, on ne dirait pas que Kadzand est si loin.

C'est là qu'invariablement s'arrêtent les promeneurs qui viennent de Knokke. Jamais ils ne se hasardent plus loin.

— Et vous ?

— Moi ? Un jour je suis allée à pied jusqu'à Breskens. Il y a par là de délicieux hameaux perdus. Ils sont à peindre.

— Vous faites de la peinture ?

A ces mots, elle se décide à rester encore un instant et répond :

— Un peu. Mais je dessine surtout. C'est-à-dire, j'étudie le dessin.

— A vous entendre, c'est plus qu'un passe-temps de demoiselle.

— Oh ! oui. J'ai mes idées. Je voudrais devenir professionnelle.

— Je me suis laissé dire que c'est une carrière excessivement précaire. Si on doit s'y fier pour gagner sa vie...

— Entendons-nous. Moi j'envisage une branche fort intéressante. Je parle de l'art commercial. Illustrations pour revues, annonces, affiches. Cela peut devenir une belle carrière pour une femme.

— Ce n'est pas ma conception de l'Art !

— Avec majuscule ? Soit. Mais ce que je vois dans mon art commercial, c'est une carrière qui me plairait plus que celle de dactylo ou de secrétaire. Qui dit carrière, dit indépendance. C'est à cette fin que je travaille. Lorsque j'étais au pensionnat en Angleterre, une maîtresse m'a beaucoup encouragée. Nous allions ensemble au jardin zoologique à Londres pour y prendre les animaux sur le vif. Je les réussis très bien, mais ma maîtresse me reprochait de les caricaturer. On a de la peine à savoir dans quel genre on réussirait le mieux.

— Peut-être dans celui qu'on préfère.

— Pour moi alors ce seraient les études d'animaux ; j'en ai fait de mon chien dans diverses attitudes.

— Mais vous faites autre chose aussi ?

— Oui. Du paysage. J'ai une centaine d'études de coins intéressants de Sandmunster, au crayon. A ce propos, un jour que je prenais un croquis de l'église Sainte-Clotilde, un touriste qui passait a regardé mon travail et, par un heureux hasard, c'était le directeur d'un studio commercial de Londres. Il m'a assuré que j'avais des dispositions pour l'affiche. L'affiche genre monuments historiques qu'on voit dans les gares. Il m'a déclaré que sa firme était toujours à la recherche de talents nouveaux. Il était

suffisamment intéressé pour me donner sa carte et je l'ai gardée. On ne sait jamais. Il s'appelle Richard Fretch et il m'a conseillé de lui envoyer quelques études...

— Le résultat ?

— J'en ai parlé chez moi, mais...

— ...votre famille ne veut pas discuter le projet ?

— Oh ! elle l'a discuté à l'infini. C'est tout. On ne prend rien de ce que je fais au sérieux. On m'a cependant permis d'étudier et on m'a même octroyé un professeur ! Il me donne de bonnes directives techniques. Mais lui, comme ma famille, ne considère cela que comme un passe-temps. Il serait choqué si je lui parlais d'art commercial.

Elle regarde le ciel, puis :

— Ce nuage grossit à vue d'œil ! J'en ai pour une trentaine de minutes jusqu'à Sandmunster, il faut que je me mette en route...

— Moi aussi. Mes chiens m'attendent. J'étais venu examiner mes lignes...

— Vous faites de la pêche aussi, à ce que je vois ?

— Oh ! rien de sérieux. Quelques lignes dormantes que je pose de temps en temps. Pourquoi acheter du poisson quand il y en a plein la mer ? Voyez !

Il lui tend son panier où quelques plies s'agitent faiblement.

Les nuages occupent maintenant la moitié du ciel et ils se hâtent d'escalader la dune.

— Vous prenez par le plus court, sans doute ? demande-t-il. Le sentier passe à quelque deux cents mètres de chez moi. Permettez que je vous fasse un peu de conduite ?

— Mais naturellement.

A cet instant, un premier coup sourd de tonnerre se fait entendre dans le fond du paysage et, quoique le soleil brille encore, une anxiété a terni la face souriante des choses.

LA MAISON DES TOURNESOLS

Un vent de tempête se lève, brutal, et quand la pluie commence à tomber, c'est une cascade soudaine qui les engloutit. Ils sont trempés en une minute. A tout instant la dentelle fulgurante d'un éclair s'imprime en contours fantastiques sur la nuée et cent chars de bronze, menés au galop, roulent sur la piste sonore du ciel.

Sans parler ils hâtent le pas, pliés en deux contre ce vent et

cette pluie horizontale, tandis que Knud trotte philosophiquement à leurs trousses.

— Impossible d'être plus mouillés que nous sommes, jette bientôt Claire essoufflée, autant ralentir.

— C'est vrai. Tenez, voilà déjà le toit de ma bicoque, derrière ces sapins. Venez vous abriter un instant...

Claire fait un signe de tête indéterminé. Si elle avait pu prévoir une situation pareille, elle aurait trouvé un prétexte pour refuser, mais la réalité a toujours des à-côtés qui la rendent différente des prévisions. Il serait absurde de refuser. Aussi suit-elle docilement son compagnon qui, quittant le sentier, prend un raccourci parmi les hautes herbes détrempées et les arbustes aux feuilles ruisselantes.

La maisonnette fait face à l'ouest et les fenêtres, comme celles de beaucoup de constructions anciennes de cette région, ont été pratiquées du côté abrité du vent dominant. Il n'y a pas d'étage et la façade n'est qu'un mur blanchi à la chaux, surmonté d'un grand toit de tuiles rouges et percé d'une porte.

Ils couvrent les derniers mètres en courant et s'abritent, puis l'homme se tourne vers Claire et avec un signe de tête embarrassé:

— Un oubli, Mademoiselle, dit-il. Je me présente : Marc Debeer.

— Claire Blankaert.

Un silence pendant que la jeune fille regarde autour d'elle. La pièce est meublée avec une sobriété presque rudimentaire, mais l'absence de superflu prête à la lourde table de chêne, au bahut où s'alignent une demi douzaine de faïences, à la grande horloge, aux chaises dont l'une est fraîchement rempaillée, une distinction harmonieuse. Rien n'a été fait pour l'ornementation ; les murs blancs sont nus, les rideaux d'une simplicité élémentaire, ni tapis ni natte sur le dallage rouge sombre. Mais, dans cet ameublement si rustique, il y a une exception, contraste d'autant plus frappant. C'est un vaste coffre comme on n'en voit pas dans le pays. Il est rouge, et, sur toutes ses faces visibles, des animaux étranges et des plantes fantastiques sont peints en couleurs d'une crudité exotique. Les deux fenêtres donnent sur une cour voilée de pluie, au delà de laquelle se devine un verger.

Claire a posé son sac sur la table et Marc s'est dirigé vers la haute cheminée ouverte pour jeter une brassée de branchages sur les bûches encore rougeoyantes qui allaient s'éteindre.

— Dans un instant, fait-il, il y aura une belle flambée. Séchez-vous, je vous en prie. Je dois aller rassurer mes chiens ; j'en ai pour dix minutes au moins, un orage les agite toujours !

Il lui tend une serviette puis se retire par la porte du fond et Claire s'approche de l'âtre où les brindilles sèches commencent déjà à s'enflammer.

Lorsqu'au bout d'un quart d'heure il revient, toujours ruisselant, elle a réussi à sécher sommairement sa mince robe d'été et il la trouve accroupie près du feu, flattant son chien, ébouriffé et soupçonneux. Elle a mis de l'ordre dans sa coiffure aussi. Deux tresses blondes encadrent maintenant son visage et lui prêteraient la candeur de l'enfance, si ses yeux, d'un bleu de porcelaine de Delft, profonds dans leurs orbites et au regard un peu soucieux, ne corrigeaient cette impression ; s'alliant à la noblesse du front, ils lui donnent l'air d'une personne qui réfléchit beaucoup. La lueur des flammes dans cette pièce assombrie rehausse encore son teint frais. Le menton net, le profil admirable.

A l'entrée de son hôte, elle s'est dressée d'un mouvement aisé et il la trouve de taille encore plus petite qu'il ne se l'était imaginé tantôt. Elle sourit sans paroles et lui, pour refouler une timidité qui semble l'envahir, dit d'une voix plus élevée qu'il ne faudrait :

— En attendant que la pluie cesse, je m'en vais faire réchauffer du café...

— Vous ne vous séchez pas ? répond-elle, mais sur un ton, doux par contraste au sien, laissant échapper une sollicitude qui n'est pas voulue.

Déjà il s'est dirigé vers la porte :

— J'en ai vu bien d'autres ! réplique-t-il d'un air de crânerie qui la fait sourire.

N'empêche que, lorsqu'il revient avec deux tasses fumantes, il a changé de vêtements — pull-over bleu et pantalon pareil à celui de tout à l'heure — mais il a oublié de se donner un coup de peigne et il est toujours pieds nus.

Du geste il l'invite à s'asseoir et elle, s'efforçant de prendre une pose naturelle, abandonne l'attitude réservée que les usages commanderaient en pareille circonstance. Comme si les générations de bourgeoisie prudente dont elle descend et dont les principes lui ont été si soigneusement inculqués, ne comptaient pour rien.

Claire au fond d'elle-même ne trouve rien d'anormal à être installée ici, dégustant ce breuvage brûlant, en face d'un inconnu dont le mode de vie, si différent de celui de son entourage habituel, correspond exactement à celui du monde secret où elle aime à se réfugier. Cette pensée, elle voudrait la traduire en paroles, mais Marc, la devançant, reprend tranquillement la conversation interrompue sur la plage.

— Vous faites souvent de longues promenades ?

— Oui. Hiver et été. Le pays a son attrait quelle que soit la saison. L'été c'est la lumière ; on dirait une chanson gaie...

— L'hiver la chanson devient triste ?

— Triste et brutale, avec des phrases haletantes coupées de coups de vent soudains. Toutes ces formes échevelées comme ces volontés qui vous entourent et vous tiraillent... Tous ces bruits ternes et gris — elle s'arrête, puis termine d'un ton morne — gris comme l'avenir !

Elle se tait et s'étonne de ce qu'elle ait, sans le vouloir, livré à cet inconnu ce qui la préoccupe. Mais pourquoi pas ? Il est si facile de s'entretenir avec lui ; il n'a rien du curieux malgré ses questions directes, et semble même indifférent, détaché.

Lui a cru voir dans ces derniers mots l'attente naïve d'une invitation à s'expliquer, aussi rétablit-il l'équilibre d'une façon inattendue en prenant un air de faux sérieux.

— L'avenir pour vous, Mademoiselle, est uniformément rose ; il suffit d'un peu de volonté !

— Merci, monsieur le Sage, répond-elle en éclatant de rire, puis elle entre dans le jeu :

— Développez votre thèse, je vous en prie.

Contrairement à son attente, il ne se soustrait pas à cette requête en se réfugiant sur le terrain des platitudes faciles ; il continue d'un ton gai :

— Il était un jour une jeune fille appelée Claire. C'était une princesse et elle était prisonnière dans une tour. Cette tour était gardée par un formidable dragon qui s'appelait « La Famille ». « Oh ! Si j'osais employer mes ailes ! » soupirait la princesse.

— Elle avait des ailes ?

— Oui. Une princesse ailée. Un jour elle se confia à un inconnu qu'elle prit pour un Sage...

— Déguisé en flibustier !

— N'interrompez pas ! « Aidez-moi », dit-elle. Alors le Sage

lui répondit : « Puisque tu as des ailes, princesse, envole-toi ! » Voilà tout le secret, Cigarette ?

— Je veux bien. C'est fini ?

— Oui.

Après avoir allumé, elle commente :

— C'est facile à dire, mais quand on dépend des autres, comme moi...

— Précisément. L'indépendance est une chose qui s'achète, et elle coûte cher. Dans votre cas, vous pouvez l'obtenir au prix de votre sécurité et aussi de ce qu'on appelle votre « avenir ». Je veux dire votre avenir conventionnel, tel que les autres le conçoivent pour vous et qui est, je crois, tout différent de l'idée que vous vous en faites vous-même. Moi j'ai sacrifié mon avenir pour cette vie-ci, et j'en suis heureux. J'ai passé mon enfance et ma jeunesse en Chine ; mon père est commerçant à Hankéou, mais son idéal était d'être médecin de campagne en Flandre. Malgré ses efforts, il ne réussit même pas à passer l'examen de première année. Il s'expatria et il a fait de bonnes affaires en Chine. Il n'abandonna point son rêve cependant, mais c'était moi maintenant qui devais devenir médecin de campagne. Malgré mes instances, il m'envoya en Europe, à l'Université que je quittai après quelques jours. Je partis au hasard. Depuis lors j'ai couru le monde. J'ai eu de très mauvais moments, mais je ne me suis jamais ennuyé une seconde. J'ai même profité d'une période d'opulence — courte — pour retourner à Hankéou et mon père m'a pardonné. J'ai été tour à tour journaliste, débardeur, photographe ; j'ai travaillé aux champs au Canada et maintenant j'élève des chiens. Je suis prêt à faire n'importe quoi, mais je refuse de me laisse embrigader.

— Vous avez de la chance.

— Je fais ce qui me plaît.

— C'est plus facile pour un homme. Impossible pour moi, par exemple.

— Vous ? D'après ce que je devine, vous désirez aller à Londres et pratiquer votre art commercial. Faites et voyez.

— Mais je ne suis pas majeure.

— Qu'importe ! Vous imaginez-vous qu'on vous ramènera à Sandmunster entre deux policiers ?

— Peut-être que non. Mais quelle tempête dans la famille !

— J'en doute. Rien n'est plus facile que de se soumettre au

fait accompli. Pour vous forcer à revenir on devrait admettre qu'on n'a aucun contrôle sur vous. Les gens, en général, préfèrent modifier leurs idées plutôt que de se rendre ridicules. Je suis sûr que vos plus proches se donneraient beaucoup de peine pour expliquer votre départ à la ronde et qu'ils répandraient même le bruit qu'ils y ont consenti.

— Mais il faut de quoi vivre.

— Très peu. Si vous êtes préparée à vous passer de presque tout. Malgré cela, si vous n'avez que très peu d'argent, ce sera terrible... au début, ajoute-t-il tranquillement.

— Mais...

— Vous ne mourrez pas de faim. Je ne vous dis que des lieux communs que personne ne met en pratique. Vos parents...

— Je les ai perdus. Mon père est mort quand j'avais huit ans, ma mère peu après. J'ai été élevée par une tante...

— Pardon... Un silence, puis : Une tante qui ne vous comprend pas, sourit-il. Votre art commercial ne lui dit rien, évidemment. Elle a d'autres projets. Elle désire vous faire épouser par le meilleur parti de Sandmunster.

Claire le regarde bouche bée. Sait-il ? Impossible ! Comment peut-il avoir deviné ? Elle ne se rend pas compte que cette observation est la plus plausible des généralités et elle l'aurait acceptée comme telle, si ces propos ne correspondaient pas exactement à la réalité, une réalité qui lui donne cet air soucieux.

Marc n'a pas remarqué l'ébahissement de son interlocutrice car il continue à philosopher :

— Eh bien ! tout ne tient qu'à vous. Nous sommes tous les artisans de notre propre destinée. Encore un lieu commun. Si vous sentez que vous devez partir, vous partirez. Je vous parle, princesse, avec un accompagnement de coups de tonnerre et cela donne à mes platitudes un faux air prophétique. Ne les prenez pas trop au sérieux. Nous avons tous un devoir suprême, c'est de vivre. Vous pouvez le faire en dessinant des affiches qu'on acclamera ou en mourant de faim dans une mansarde entourée de chef-d'œuvres ignorés. Vous pouvez le faire tout aussi bien en compagnie d'un mari et en élevant huit marmots. Je profite, Mademoiselle, de votre inlassable patience pour me donner l'illusion que je ne dis pas de bêtises...

Il remarque que la pluie a cessé et se tait ; il va continuer mais Claire a suivi son regard et se lève.

Marc n'essaie pas de la retenir et ils se quittent sur le seuil à l'instant où le soleil perce la nuée.

En le remerciant, une gaucherie lui est venue et elle se la reproche tandis qu'elle traverse l'étroit jardinet où les tournesols, à mi-croissance, promettent déjà la floraison exubérante qu'elle avait remarquée en passant par là un jour de l'été dernier.



Claire n'a fait que cinquante pas ; déjà elle se sent seule, abominablement seule, et le présent, si délicieusement réel, si récent, est devenu un incroyable passé. Si elle se retournait elle verrait peut-être encore une silhouette sur le seuil, mais rien au monde ne pourrait la tenter de tourner la tête.

Elle prend le sentier à travers champs et tandis que la distance entre elle et Marc augmente, elle continue en pensées leur conversation, mais, maintenant c'est elle qui parle et c'est lui qui écoute. Jamais elle n'a été si fertile en idées ; elles se bousculent dans sa tête. Jamais son esprit n'a pétillé avec tant d'effervescence et à chacun des propos du jeune homme, elle trouve sans peine une brillante répartie. Elle lui dit tout ce qu'elle aurait dû dire et il est de nouveau devant elle, l'écoutant avec attention, approuvant du geste...

Mais soudain son image s'efface. Elle ne parvient pas à se rappeler ses traits, ni le son de sa voix et à sa place un doute surgit, une crainte l'assaille, une peur la glace. Que pense-t-il d'elle ? Peut-être se dit-il à cet instant même : « Une petite fille qui n'a pas un mot à dire ; une gamine à son premier tête-à-tête avec un jeune homme ! » Tourmentée par l'incroyable pensée qu'il n'a manifesté aucun désir de la revoir, oublieuse de sa décision de tantôt, elle se retourne, mais une sapinière déjà lui cache la maisonnette.

Or cela, loin de l'attrister, l'inonde d'une joie indicible, car maintenant l'épisode est terminé et commence son existence d'entité indissoluble qui ne dépend plus ni du temps ni de l'espace et elle peut lâcher librement son imagination dans les plaines heureuses du passé et se répéter l'histoire, déjà incorrecte, de cette si récente rencontre. Alors, une alchimie merveilleuse se produit dans son cerveau et le souvenir de cet après-midi s'installe dans son esprit pour y commencer, au gré d'une humeur,

d'une association de pensées, son lent procédé de cristallisation dans les archives vivantes de la mémoire. Petit à petit, il s'y superposera le souvenir du souvenir et celui-ci contiendra quelque chose de l'aspect de ce sentier et de la terre molle qu'elle foule sous ses pas, les premiers après la pluie. Quelque chose de ces champs boueux qu'elle contourne, de ces prairies trempées qu'elle traverse ; quelque chose de ces ruisseaux éphémères, pas plus larges que la main, qui se hâtent avec un susurrement affairé.

Soudain, à ses pieds, un pluvier s'élève de son vol incertain, et son cri dit une angoisse sauvage. Elle se penche à l'endroit que l'oiseau vient de quitter et là, à côté du sentier, tout seul, au fond d'une déclivité dans l'argile brune, elle aperçoit le nid. Trois œufs y reposent, trois formes régulières et identiques dans leur merveilleuse perfection. Ils sont si bien en vue et cependant, par leur forme, qui est celle des cailloux arrondis qui les entourent, par leur couleur qui est celle de la terre tachée d'ombre, si admirablement camouflés. Ils sont si seuls, si humbles et si beaux. Si nus, si pauvres et si précieux. Ils paraissent si légers, si fragiles et malgré cela si confiants tous les trois, l'un tout près de l'autre, mais sans se toucher comme si déjà ils se réclamaient de leur propre individualité. Si exposés qu'ils soient, ils sont si sûrs d'eux-mêmes et de la vie qu'ils cachent dans leurs frêles coquilles, faibles chaînons mortels d'une chaîne immortelle. Demain ce seront de petits êtres au duvet rare et encore humide qui, sitôt nés, quittent le nid pour trotter gauchement sur leurs pattes trop longues ; après demain, la trajectoire cassée de leur vol décevant hantera ces terres tristes et basses où parfois les marées s'aventurent en rampant, tandis que, lorsque les nuages noirs errent sous le ciel gris des longs hivers, la plainte solitaire de leur cri s'accompagnera de la chanson du vent dans les roseaux.

Accroupie pour mieux voir, Claire combat une envie presque irrésistible de les palper, de les tenir dans ses mains, de caresser leur tiédeur vivante qui se devine et, tandis qu'elle s'éloigne à regret, incertaine, attendrie, une perception toute neuve lui est venue et c'est comme si le voile qu'elle a porté devant les yeux depuis son enfance s'est tout à coup déchiré. La ville, maintenant si proche, a pris un aspect qu'elle ne lui a jamais vu. La tour de Sainte-Clotilde est plus haute et a revêtu une teinte rose sous les rayons du soleil à son déclin, le toit de l'hôtel de ville avec son beffroi à tourelles est devenu un château de conte de fées et les

pignons des façades se découpent avec une netteté de décor de théâtre sur la profondeur du ciel qui a la limpidité d'un gigantesque bocal de verre renversé. En même temps une sensation étrange s'empare d'elle ; elle se sent grandie, diffuse, comme si elle faisait intimement partie de toutes les choses qui l'entourent et, pour la première fois de son existence, elle se rend compte avec une trépidante intensité qu'elle est et qu'elle vit !

En vain essaye-t-elle de capter cet éclair, de conserver cette illumination de son esprit, elle n'y parvient pas, tout devient de nouveau confus et lorsqu'elle entre en ville, l'enchantement de cet après-midi tombe d'une pièce. Des écoliers passent en flânant, un garçon boucher enfourche sa bicyclette, la ville féerique aperçue tantôt n'est plus que Sandmunster et la princesse redevient Claire Blankaert qui habite chez sa tante Justine.

MONSIEUR DE VALZANCARA

Les remparts de Sandmunster, imposantes levées de terre défendues par un large fossé où dorment des nénuphars, sont percés de quatre portes. Claire est rentrée en ville par la porte de Zélande et emprunte la rue de l'Infante, nom qui rappelle l'occupation espagnole et le temps où Sandmunster était l'un des postes frontière des Pays-Bas, forteresse aussi importante que Sluys.

Jadis riches et replètes, fortes et fières, ces deux cités se toisaient du haut de leurs solides tours par-dessus les eaux brunes du Swyn, large bras de mer où étaient ancrés des fonds-plats hollandais, à coque ventrue, et d'élégantes caravelles. Le Swyn, ensablé depuis des siècles, a disparu et les anciennes rivales, petites vieilles pensionnées maintenant, se sourient du haut de ces mêmes tours par-dessus les « polders » où somnolent des vaches pesantes et paisibles.

Il y a peu de mouvement dans la rue de l'Infante, il n'y en a pas à la place de la Grille qui est tranquille comme une cour de béguinage. L'herbe y pousse entre les pavés et la maison dont Claire gravit bientôt le perron est énorme, digne et réservée comme ses voisines.

La vieille Euphrasie, unique servante, répond au coup de sonnette de la jeune fille et celle-ci sent, avec la perception aiguë qu'on possède en présence d'êtres familiers, que quelque chose

d'inusité s'est passé pendant son absence. Cette impression lui est d'ailleurs confirmée lorsqu'elle pénètre dans la salle à manger où sa tante semble l'avoir attendue depuis des heures. Tante Justine est assise le dos à la fenêtre, un vague tricot sur les genoux. Elle aime à garder à portée de la main les divers objets dont elle ne peut se passer : des livres jamais achevés, des journaux vieux de huit jours, une boîte à ouvrage ouverte où elle range mille choses inutiles avec le soin méticuleux propre aux vieilles filles. Mise avec raideur, rondelette, depuis qu'elle a passé la cinquantaine, elle proclame à tous ceux qu'elle rencontre « que nous avons très vite les cheveux blancs dans la famille », distinction dont elle s'honore comme d'un titre de noblesse. Ses mains sont perpétuellement en mouvement, révélant une nature indécise, mais il y a de la bonté dans le regard et même de la douceur.

Normalement elle aurait parlé de l'orage, aurait voulu savoir si Claire avait trouvé à s'abriter, aurait exigé qu'elle allât se changer aussitôt. Au lieu de cela, elle aborde immédiatement le sujet qui lui brûle les lèvres :

— Le doyen est venu !

— Ah ? Au sujet du cortège historique sans doute ? répond Claire, devinant bien qu'il ne s'agissait pas seulement de cela.

— Oui, c'est-à-dire pas entièrement. Il a parlé de M. de Valzancara.

— Encore !

— Tu pourrais être un peu plus gentille pour lui, Claire !

— Le doyen a dit cela ?

— Non. Il l'a fait sous-entendre.

Claire sourit, puis prend la défensive :

— Je me prête à ce qui a été convenu, sans plus ! Vous m'avez presque forcée à figurer dans ce cortège. Soit. Mais ce n'est qu'après que j'avais consenti à tenir le rôle de Marie de Bourgogne que vous et le doyen m'avez annoncé que M. de Valzancara remplirait celui de Maximilien d'Autriche. Nous devons figurer ensemble et à cheval ; soit. Il s'en suit que je dois prendre quelques leçons pour mettre au point mon équitation ; soit. Le lieutenant de Valzancara se charge de me les donner ; soit encore. Cela ne lui octroie pas d'emblée le droit de me faire des avances !

— Oh ! Oh ! Des avances très convenables, Claire !

— Sans doute. Et en vue du mariage, vous me le dites assez !

— Alors ? Ne dirait-on pas ? Mademoiselle fait la fine bouche ! M. de Valzancara...

— ...est le plus beau parti de Sandmunster ! Toutes les jeunes filles d'ici m'envient...

— Eh bien ! Que te faut-il donc ? Les Valzancara sont de vieille noblesse ; la famille remonte au temps des Espagnols et il y a des centaines d'années de cela. Tu le sais et tu n'ignores pas où se trouve leur château. Et puis...

— ...ils ont de la fortune, un beau bien au soleil ! Oh ! tante, combien de fois m'avez-vous dit tout cela ?

— Pas assez souvent à voir les mines que tu fais. Alors ?

— Il ne me plaît pas. D'ailleurs sa réputation...

— Exagérée probablement.

— C'est un noceur !

— Oh ! mais il faut, comme on dit, que jeunesse se passe.

— Je n'y vois aucun inconvénient. Mais si vous vous imaginez que ce sera moi la blanche colombe auprès de laquelle il viendra faire pénitence, vous vous trompez ! Je ne marche pas !

— Quelles expressions ! En tous cas, je te préviens, tu me feras le plaisir d'être plus courtoise à ta prochaine leçon. Pour que M. de Valzancara s'en ouvre à M. le doyen et que celui-ci juge utile de m'en souffler un mot, il doit y avoir eu quelque chose...

— J'ai été tout simplement réservée.

— Eh bien ! ce n'est pas nécessaire. Au fond, Claire, je te connais mieux que tu ne te connais toi-même. Cette froideur n'est qu'un jeu de ta part pour l'enflammer davantage !

— Tante !

Claire quitte la pièce en faisant claquer la porte et Justine l'entend monter à sa chambre. Elle n'en redescend qu'à l'heure du dîner. Celui-ci se passe presque sans paroles et un peu plus tard la jeune fille, au lit, couchée sur le dos, regarde le plafond. Le bruit de la mer lui chante encore aux oreilles, elle a les paupières lourdes, le corps délicieusement détendu... Ils sont restés ensemble deux heures, Marc lui a parlé presque tout le temps et elle l'a écouté. S'intéressait-il vraiment à elle, à ses projets, ou lui a-t-elle servi uniquement d'oreille complaisante pour y verser le trop-plein de ses idées ? Et que pense-t-il d'elle ? Fort peu de chose sans doute, car dans ce cas il aurait au moins fait entendre qu'il espérait la revoir...

Si quelqu'un, au cours des semaines suivantes, avait insinué auprès de Claire que ses visites à la plage depuis ce jour d'orage étaient devenues plus fréquentes, elle aurait probablement été abasourdie, car elle ne s'en rendait pas compte. Néanmoins, il lui aurait été bien difficile d'expliquer pourquoi elle consultait avec tant d'intérêt le bulletin météorologique publié par le journal local qui renseignait avec une précision si méticuleuse sur l'heure exacte de la « marée basse à Zeebrugge », le port le plus proche ! Ce moment, malheureusement, ne correspondait pas toujours au temps de la journée normalement réservé à la promenade et c'est pourquoi la jeune fille se réjouissait chaque fois que tante Justine se rendait à Bruges, « pour parler affaires avec ton oncle Auguste ». Auguste est le frère aîné de Justine et le tuteur de Claire. C'est lui le chef de la famille, qu'il régit avec une volonté d'autocrate, mais il fait exception en faveur de sa pupille. Banquier, et passablement riche, il ne lésine pas trop sur le chapitre argent de poche et passe à Claire des fantaisies qu'il refuserait, sur un ton sans réplique, à ses autres neveux et nièces. Sans enfants, veuf déjà à la mort de sa sœur Henriette, la mère de Claire, il ne voulait pas s'embarrasser de l'éducation d'une fillette et c'est pour cela qu'elle fut confiée à Justine.

Les visites de cette dernière à Bruges durent toute une journée au cours de laquelle Euphrasie étant seule en général à garder la maison, Claire s'élance vers la plage ; elle n'est pas toujours seule. Si sa première rencontre avec Marc a été fortuite, la seconde ne l'a pas été. Elle s'était installée à sa place habituelle, mais bien en vue cette fois-ci, et, si l'homme à la barbe noire n'avait pas exprimé l'espoir de la revoir, il n'évita pas en revanche une seconde rencontre. Au contraire, il vint à elle tout naturellement et l'aborda comme une vieille amie. Les rencontres suivantes furent aussi loin d'être fortuites et il ne fallut pas de pluie battante, ni d'orage, pour offrir à la jeune fille l'occasion de revoir « Zonnebloemen », d'observer les progrès des tournesols dans le jardinet et de visiter les dépendances : un chenil n'est-il pas plein d'intérêt pour quelqu'un qui adore les chiens ?

Ils ont passé des heures ensemble à la plage, ils ont nagé côte à côte et il a critiqué son « crawl ». Elle, pour sa part, a pris grand plaisir à l'aider à examiner ses lignes, à recueillir le poisson et quelle joie alors de rentrer « à la bicoque », de faire frire ces plies toutes fraîches et de s'offrir un repas monstre. Marc lui a raconté,

dans le détail, beaucoup de ses aventures et lui a fait admirer le magnifique coffre qu'il a rapporté du Mexique. Ce coffre est le seul objet auquel il soit attaché. Le meuble, d'origine indienne, domine la salle, mais son propriétaire en général le recouvre d'un plaid, alléguant qu'autrement cela « fait musée ».

Malgré l'enchantement de ces journées, malgré les longues causeries avec son nouvel ami, Claire reste pensive, mécontente et, rentrée chez elle, elle passe de longs moments enfermée dans sa chambre à s'examiner dans la glace.

— Il me traite comme une gamine, dit-elle à son image et alors elle secoue sa chevelure et essaie l'un après l'autre différents modes de coiffure qui, espère-t-elle, lui donneront une physionomie moins jeunette, mais que sa tante, qui persiste dans ses idées et ses projets, attribue à quelque manœuvre destinée à M. de Valzancara.

CE JOUR MÉMORABLE

Les crises sont souvent précédées d'une période monotone et c'est ainsi que les semaines deviennent des mois et que le quinze août, date du cortège historique, est tout proche sans qu'un événement saillant se soit encore produit. Les assiduités du lieutenant de Valzancara sont devenues plus pressantes, malgré l'accueil glacial que Claire persiste à lui réserver ; d'autre part Marc continue à la traiter en petite camarade qu'il est heureux de revoir mais dont évidemment, se répète-t-elle avec dépit, il pourrait très bien se passer.

Quant à Justine, ne sachant rien de ce petit drame qui se joue derrière le front soucieux de sa nièce, elle s'explique ce qu'elle appelle des bouderies du fait que « Valzancara ne se déclare pas ».

Elle finit même par s'en alarmer. Elle s'en ouvre à sa fidèle amie et conseillère, Mme Collard, mais celle-ci, ayant elle-même deux filles sur les bras, n'est sympathique que des lèvres. Finalement Justine, n'y tenant plus, va trouver M. le doyen, très lié avec les Valzancara. Il la rassure :

— Il faut, ma chère demoiselle, donner à nos jeunes gens le temps de s'étudier, de se comprendre, de se connaître. Néanmoins...

Il n'a pas achevé, mais tout le poids de ce « néanmoins » ne tarde pas à se faire sentir car, le samedi de la première semaine du mois d'août, à neuf heures trente du matin, Cupidon, déguisé

en garçon livreur, s'est présenté à la porte de la maison de la place de la Grille et a remis à Euphrasie le plus grand bouquet de roses blanches que la servante ait vu de sa vie. C'est le premier événement de ce jour mémorable au cours duquel ils se succéderont avec une rapidité déconcertante. Claire était partie pour Bruges où l'appelait son cours de dessin et elle en est revenue par le tramway de midi.

A peine a-t-elle franchi le seuil que Justine fonce sur elle, l'embrasse sur les deux joues et s'écrie :

— Ma chère enfant, viens voir...

Elle l'entraîne vers la salle à manger où le monstrueux bouquet trône au milieu de la table dans le plus grand vase que le ménage possède. Elle lui tend une carte : « Lieutenant Jacques de Valzancara à Mademoiselle Claire Blankaert — Hommage respectueux. »

— Mes félicitations, ajoute-t-elle, c'est fait ! M. le doyen est venu ce matin; c'est gentil de sa part de se faire l'intermédiaire. Naturellement je m'y attendais. Toi aussi d'ailleurs. Qu'en dis-tu ? Ce n'est plus le moment de dissimuler, tu peux y aller ouvertement ! Ce que je suis heureuse pour toi, avec toi ! Il faudra que je fasse retapisser le grand salon et repeindre le vestibule... mais nous avons le temps !

— Tout cela pour M. de Valzancara ?

— La façon dont tu dis cela ! Fine jusqu'à la fin ; tu ferais une excellente actrice. Oui, tout cela pour... pour ton Jacques... et pour toi ! Mais, tu aimes les précisions, alors, viens au jardin et je te raconterai tout par le menu. Il faut pardonner à ta vieille tante. Eh bien ! voici : les roses sont arrivées d'abord, puis le doyen. Je venais à peine d'arranger le bouquet et j'étais occupée au jardin ; il n'était que dix heures et qui aurait pu prévoir une visite à cette heure là, quoique, dès que les fleurs commencent à arriver, on peut s'attendre à toutes les démarches ! Je dis donc qu'il est venu très tôt. Oui, oui, le doyen. Mais il s'est excusé en expliquant qu'il avait un enterrement, etc., etc.

— Oui, oui, tante...

— Minute. Laisse-moi raconter à ma façon. Donc, je l'ai fait attendre. J'étais occupée et je n'aime pas recevoir sans être en toilette ; bref, je l'ai fait attendre. Enfin, je suis allée au petit salon et le doyen, après quelques préliminaires... Pourquoi ris-tu ? C'est très sérieux ! Je dis donc, après quelques préliminaires, il m'a déclaré qu'il avait été mandé — ne ris pas, c'est son mot —

par la famille du lieutenant Jacques de Valzancara pour savoir si, le cas échéant, enfin si... Tu me comprends.

— Si quoi, tante ?

— Ah ! tu fais semblant de ne pas comprendre ? Il est venu tâter le terrain, quoi ! En d'autres termes, puisque tu aimes tant les précisions, il est venu demander, je veux dire il voulait savoir quelles chances de succès M. de Valzancara aurait s'il venait demander ta main. J'étais si émue ! Vraiment, c'est touchant ces moments-là. Oh ! Clairette, que je suis heureuse pour toi ! Je n'ai encore rien dit, à qui que ce soit, d'ailleurs, personne n'est venu. Je serais allée chez Mme Collard, mais il fallait que j'en finisse avec mes chrysanthèmes. Donc, il viendra probablement demain.

— Qui ?

— Claire, voyons, assez de plaisanteries, tu te moques de moi. Valzancara, naturellement !

— Mais, tante, vous n'allez pas me dire que vous avez consenti à ce qu'il vienne ? Vous ne m'aviez même pas consultée. C'est moi la personne en cause, vous entendez ? Moi !

— Tu n'étais pas là. D'ailleurs, Claire, tout cela n'est que pure formalité et je te dispense de jouer ta petite comédie. C'est très bien d'être difficile, de ne pas se jeter à la tête des prétendants, et en cela je dois admettre que tu t'es conduite avec une correction parfaite. Mais maintenant, ce n'est plus nécessaire, tu le tiens !

— Tante, je ne joue pas la comédie. Je ne veux pas épouser M. de Valzancara !

— Tu es folle !

— Je dis « non » parce que je pense « non ». Je vous ai prévenue dès le début. Il suffit de vous souvenir de ce que je vous ai dit, et à plusieurs reprises. D'autre part, je n'ai jamais encouragé les avances de ce Monsieur ! Je ne l'aime pas !

— Oh ! Oh !...

Justine s'arrête, comme si Claire venait de dire quelque chose d'indélicat.

— Je le déteste, et c'est vous qui l'avez attiré, encouragé, vous et votre doyen !

— Claire, sois respectueuse...

— Oui, vous deux. Vous avez arrangé ces rencontres sous prétexte du cortège. J'ai souvent dit qu'une leçon ou deux m'aurait suffi. J'ai pris assez de leçons au pensionnat ! Ce n'était qu'un

prétexte pour nous laisser ensemble. Cela crève les yeux ! Je m'y suis prêtée parce que vous aviez en premier lieu promis mon concours... sans me consulter d'ailleurs.

— Claire, puis-je te rappeler que je ne suis pas forcée de te consulter, que tu me dois l'obéissance ? Après tout, tu n'es qu'une petite fille qui ne sait pas ce qu'elle veut.

— Elle ne veut pas de M. de Valzancara et cela je vous assure qu'elle le sait. Vous n'avez pas le droit de répondre à ma place.

— Mais Clairette, ne comprends-tu pas que c'est pour ton bonheur que je travaille ?

— Mon bonheur ? J'en suis seule juge.

— Je ne sais pas où tu es allée chercher ce genre d'expressions ; elles sonnent mal dans ma maison.

— Je la quitterai, votre maison !

— Où irais-tu, petite sotte ? On dit cela !

— Et on le fait ! Vous avez agi injustement envers moi. Mais passons. Ce qui est plus grave, c'est que vous avez agi injustement envers M. de Valzancara. Songez à l'humiliation qui l'attend quand je lui dirai « non » ! Il ne vous reste plus qu'à faire dire à M. le doyen qu'il n'est pas opportun que M. de Valzancara se présente.

— Impossible. Trop tard. Il m'a dit qu'il téléphonerait.

— Tant pis, à vous de défaire ce que vous avez fait. Cela vous regarde.

Justine examine sa nièce, un pli au front, puis elle fait un dernier effort :

— Claire, écoute, ne trouves-tu pas qu'il est un peu tard pour changer d'avis ?

— Changer d'avis ! Tante, vous parlez comme si vous n'aviez pas entendu un mot de tout ce que je viens de vous dire...

— Et puis, il y a autre chose : tout le monde vous a vus ensemble, tout le monde s'attend... Tu seras compromise à tout jamais !

— Vraiment, tante ! Vous lisez trop de romans du siècle dernier. Compromise ? Je m'en moque un peu !

— Mais que diront les gens ?

— Cela m'est égal. On dirait vraiment, tante, que vous voulez vous débarrasser de moi, mais je puis vous satisfaire sans que vous soyez forcée de me marier à ce hobereau taré !

— Claire, tu es grossière ; d'ailleurs, que ferais-tu ? Où irais-tu ?

— Personne ne réglera ma vie. Vous m'excédez tous !

— Tous ! Tu oses ?

— Oui, tous ! La famille, Valzancara, le doyen, les Collard. Vos idées, vos comédies, vos commérages, vos faussetés. Je ne m'attendais pas à ce qu'on me... me... me...

Tremblante et les yeux inondés de larmes, elle s'élance vers la maison et on entend une porte qui se ferme violemment à l'étage.

Justine hausse les épaules, mais lorsqu'elle se met seule à table, elle est vaguement inquiète. Jamais il n'y a eu chez elle une scène comme celle-là ! Euphrasie entre d'un air renfrogné et demande si elle peut servir ; sa maîtresse fait « oui » de la tête. Claire ne descend pas et pendant son repas solitaire, Justine se répète cent fois : « Cela passera. » Lorsqu'elle a terminé, elle se rend dare dare chez Mme Collard, en quête de conseils.

L'entrevue dure plus d'une heure et, à son retour, tante Justine interroge Euphrasie :

— Mademoiselle est descendue ?

— Mademoiselle Claire est partie, Mademoiselle.

— Partie ?

— Oui, Mademoiselle, dans un taxi...

— Dans un taxi ?

— Oui, Mademoiselle, avec sa valise.

— Sa valise ?

— Oui, Mademoiselle, et sa malle, et ses livres et ses cartons.

— Mais, Euphrasie !

— Et son chien, Mademoiselle.

— Mais partie où ?

— Je ne sais pas, Mademoiselle.

— Mais Euphrasie, vous êtes folle. Vous ne l'avez pas empêchée ?

— Je n'avais pas d'ordres, Mademoiselle !

— Ne vous a-t-elle pas dit où elle allait ?

— Non, Mademoiselle.

Puis, de l'air de quelqu'un qui se souvient tout à coup, elle sort une lettre cachetée de la poche de son tablier :

— Elle m'a chargée de vous remettre ceci, Mademoiselle.

VOGUE LA GALÈRE !

Quand j'étais enfant, pense Claire, et que je retournais seule en Angleterre à la fin des vacances, on me confiait toujours ignominieusement aux soins d'une stewardess à qui tante Justine glissait d'avance un pourboire, mais maintenant !

Elle est accoudée au bastingage du paquebot qui, dans quelques minutes, va quitter Ostende. Maintenant elle voyage seule, en grande personne, en passagère expérimentée et indépendante qui dévisage avec une tranquille assurance ceux qui s'embarquent et souffle la fumée de sa cigarette dans la figure d'un Sandmunster imaginaire. Jamais elle n'aurait pu croire qu'il lui aurait été si aisé de partir et elle s'en attribue tout le mérite, oublieuse déjà de l'absence au moment voulu de sa tante et de la neutralité complaisante d'Euphrasie. Elle oublie même les préparatifs secrets auxquels elle s'est livrée depuis que, poussée par les discours de Marc, elle guette une occasion comme celle-ci pour se soustraire d'un coup à tout ce que Sandmunster représente. Elle était allée jusqu'à décider d'avance quel serait le texte du billet « laconique » (pour rester dans la tradition) qu'elle adresserait à sa tante : « Je pars pour Londres. Chez Marion. Claire. » Le « Chez Marion » a été ajouté au dernier moment pour que sa pauvre tante ne s'affole pas, Marion étant une amie anglaise que sa tante a rencontrée un jour.

La seule complication était Knud, car elle sait que l'entrée des chiens en Angleterre est interdite. Mais, pourquoi ne pas prier le chauffeur de son taxi de faire un crochet par « Zonnebloemen » en allant à Ostende ? Marc était chez lui, mais, quand elle lui annonça fièrement son départ — en omettant des précisions quant à sa cause immédiate — il n'a pas salué cette décision avec des cris d'enthousiasme, lui l'apôtre de l'émancipation. Au lieu de cela il a regardé la jeune fille avec, dans les yeux, une tristesse qu'il a d'ailleurs vite dissimulée. Il a accueilli Knud avec empressement et il a promis de le garder aussi longtemps qu'elle le voudrait. De peur de manquer son paquebot, Claire n'est restée que quelques minutes. S'est-elle trompée quand, en prenant congé de Marc, elle a observé que ses traits se sont crispés et qu'une expression passait dans ses yeux qu'elle aurait pu comparer à celle qui se lisait dans le regard de son pauvre chien qui devinait une séparation imminente ? Marc s'est repris immédiatement d'ailleurs, il a arboré sa belle indifférence et, de dépit, elle a con-

centré sur Knud tous ses adieux en comblant son vieil ami de tendresses exagérées.

Marc l'a accompagnée jusqu'à la voiture ; il lui a souhaité « bonne chance », puis, tout à coup, avec une sorte de brutalité, il a ajouté :

— Maintenant, tu n'a plus qu'à apprendre à vivre !

Paroles dont l'écho l'a accompagnée jusqu'à Ostende, mots énigmatiques dont elle a cherché à comprendre le sens et qui la préoccupaient si fort que ce n'est que maintenant, en se les répétant, qu'elle se rend compte qu'il l'a tutoyée pour la première fois !

Elle se réserve le plaisir de savourer plus tard cette délicieuse surprise, car il faut maintenant qu'elle joue un rôle : celui de la voyageuse tranquillement blasée et qui consiste à mépriser tous ceux qui ne le sont pas. Ceux qui se précipitent vers l'embarcadère lorsque jaillit le premier coup de sirène, alors qu'il reste encore sur le quai une pile de caisses et trois voitures à charger. Ceux qui demandent de quel côté on sera au soleil et surtout ceux qui ne parlent pas un mot d'anglais. Ils sont tous là ; ceux qui savent et restent calmes, ceux qui ignorent et perdent la tête ; humanité toujours changeante et toujours la même, fournée de vies que le hasard a jetées ensemble : globe-trotters, voyageurs, touristes, excursionnistes. C'est à leurs bagages qu'on les reconnaît : valises et sacs de peau bien cousus, solides mais fatigués qui portent leurs étiquettes comme des armoiries : *Cabin* de la P. et O., *Wanted on Voyage* de l'Union Castle, hôtels de l'Engadine, palaces de la Côte-d'Azur, *Alberghi* d'Italie — les porteurs les déposent avec respect mais leurs propriétaires les délaissent abandonnés dans un coin. Papiers peints, flambant neufs qui imitent bravement le cuir, cartons miteux mis en service au dernier moment que de furtives ficelles consolident et dont les étiquettes avouent timidement des adresses de banlieue — les porteurs ont rarement l'occasion de les toucher. Leurs propriétaires ne les quittent pas des yeux, si ce n'est pour s'assurer si eux-mêmes arborent toujours à la boutonnière l'insigne de l'agence de voyages, talisman qui jusqu'ici les a préservés de tous les dangers. Ils vont, ils viennent, passent et repassent, se perdent et se retrouvent et, quand, les amarres larguées, le paquebot quitte le quai, ils errent encore de-ci, de-là, encombrant les coursives, embouteillant les escaliers.

Installée dans son fauteuil, dès que le navire quitte le port, Claire se prépare à dompter pendant quatre heures son impatience d'arriver, intervalle qu'elle a tenu en réserve pour résoudre une quantité de petits problèmes remis à plus tard avec l'étiquette : « Je songerai à cela sur le bateau. » Est-il nécessaire de dire qu'elle n'en fera rien et que ses pensées toujours rebelles se complaisent au jeu bien plus passionnant qui consiste à comparer avec les événements d'aujourd'hui l'image de son départ sensationnel tel qu'elle se l'était figuré. Elle s'était représentée, fugitive nocturne, en plein hiver ; à peine une douzaine de passagers, venant de préférence de l'autre bout de l'Europe, comme compagnons de voyage. Tantôt les policiers en civil qui hantent le bureau des passeports les ont dévisagés de leur œil sec. Maintenant, les traits pâles, préoccupés, ils arpentent le pont, emmitouflés dans leurs pesantes pelisses, en serrant sous leurs bras des maroquins noirs bourrés de secrets. Quand ils passent devant elle, enfouie dans son fauteuil, enveloppée toute petite dans son plaid, ils la regardent avec des yeux de rapaces indifférents. Le paquebot s'est élancé dans la nuit hurlante, la mer balaie le pont et les hommes de quart, transis dans leurs cirés, enroulent péniblement des câbles mouillés, raides comme des barres de fer.

Voilà le vaisseau qui devait porter Claire vers sa nouvelle destinée et non cette « malle » prosaïque qui ramène chez eux des petits employés, les vacances finies, pour qui « lundi matin neuf heures » est une douche froide narquoisement rapprochée.

Mais pas pour elle ! Eux ne font que retourner, elle part, et, l'imagination aidant, le navire reprend tous ses attributs de nef romantique dont elle l'avait dotée dans ses rêves. Il est chargé d'imprévu, d'étranges mystères ; il vogue, lourd de bonheur, droit vers l'ouest, vers le soleil de l'avenir sur une mer couleur d'espérance.

Claire jette au vent sa cigarette qui disparaît aussi vite que ses soucis ; elle se lève et monte sur le pont supérieur où les chaloupes de sauvetage paraissent ridiculement trop petites pour les cinquante-huit personnes dont elles se réclament. La porte de la cabine de radio est entrebâillée et de vives petites phrases en Morse en profitent pour s'envoler dans la brise avec un pépiement d'oiseaux joyeusement échappés. Elles se sauvent dans le double panache de fumée noire à travers lequel le soleil n'est plus qu'un disque de cuivre et dont l'ombre court sur les planches du pont

méticuleusement astiquées. Au pied des cheminées, une rumeur monte des panneaux et une colonne d'air chaud frappe Claire au visage lorsqu'elle se penche au bord de la fosse où vivent les turbines, tambours jumelés d'acier gris-bleu qui roulent en sourdine. La note aiguë des dynamos, le halètement essoufflé des pompes les accompagnent et les ventilateurs bourdonnent comme de gros insectes emprisonnés aux ailes rapides et invisibles. Nul mouvement ne trahit le labeur de ces géants enchaînés et l'aigrette de vapeur légère qui frissonne au-dessus de chaque turbine, les hommes en coutil bleu, pygmées qui errent sur les passerelles étroites, ne font qu'accentuer l'immobilité des monstres à la peine.

Contre la paroi, au-dessus des volants et des leviers, une douzaine de cadrans sont réunis, bouquet de fleurs fantastiques debout sur leurs tiges de laiton. Sur leurs faces aux reflets argentés on distingue des aiguilles noires ; immobiles sur les manomètres, nerveuses sur les voltmètres, familières sur l'horloge, tandis qu'au centre, une aiguille rouge oscille sur son cadran avec une régularité de métronome, baguette minuscule du compte-tours qui bat la mesure pour cet orchestre de titans.

Claire va s'accouder à l'arrière parmi la multitude entassée des passagers de seconde ; le paquebot creuse son sillon sans fin qui se referme aussitôt derrière lui, toujours à recommencer et que survole le groupe tenace des mouettes. La côte n'est plus qu'une bande laiteuse, si ténue qu'on se demande si le pays qu'on vient de quitter existe réellement ailleurs que dans son souvenir.

Quatre heures plus tard, quand on accoste à Douvres, où les trains arrêtés sur le môle paraissent si petits, Claire éprouve une joie indicible à la vue de la première chose entièrement anglaise, un policeman. Voyageuse blasée elle devrait être indifférente ; elle tâche d'éteindre cette joie, mais elle n'y réussit pas.

ANDRÉ STEYLAERS.

(La seconde partie au prochain numéro.)

POURQUOI SAINT THOMAS D'AQUIN S'EST-IL FAIT DOMINICAIN ?

On serait tenté de croire à première vue que cette question n'intéresse que les Dominicains. En réalité elle touche à des questions d'intérêt général qui ne peuvent manquer de retenir l'attention des lecteurs de *La Revue*, telles que les rapports de l'Église et de la féodalité en France, au XIIIe siècle, et l'apparition des Ordres mendiants. D'autre part la personnalité de saint Thomas est telle, non seulement dans l'Église, mais dans le monde intellectuel, qu'il n'est pas indifférent de savoir pourquoi, voulant entrer en religion, il a choisi un Ordre nouveau, né des circonstances, de préférence à un Ordre ancien, comme celui de saint Benoît qu'il connaissait bien, puisque, de cinq à quatorze ans, il avait fait ses premières études au Mont Cassin.

Tous les historiens qui se sont occupés du Moyen âge reconnaissent qu'à la fin du XIIe et au début du XIIIe siècle, c'est-à-dire au temps où vécut saint Dominique, on se trouve en présence d'un nouvel ordre de choses dans la vie de l'Europe et de l'Église. Sous la pression constante d'un profond changement de structure sociale, une nouvelle chrétienté s'élabore, avec ou sans le concours de ceux qui, officiellement, sont chargés de l'organiser.

C'est le moment où le régime féodal agonise, tandis que s'opère peu à peu l'affranchissement des communes. La vie économique qui jusque-là avait son centre dans les grandes exploitations rurales se déplace vers les villes, dont le nombre augmente avec une étonnante rapidité. Le bourgeois, qui n'est autre le plus souvent que le marchand et l'artisan, revendique les droits nouveaux pour sa personne et ses biens et constitue ainsi le centre nouveau et actif de la vie sociale. Un souffle de

liberté passe sur les âmes et les plus frustes n'échappent pas à son frémissement.

Les paysans de leur côté, tout habitués qu'ils sont à de longs siècles de servitude, commencent aussi à sentir le besoin de relever la tête, de se libérer. Sans doute ils sont encore incapables d'exprimer ce qu'ils sentent vaguement au plus profond de leur être, ou ce qu'ils désirent. Mais il y a des choses qui maintenant les choquent, telles la survivance, dans le haut clergé, du régime féodal, avec tout ce qu'il comporte de droits, de privilèges, de richesses, de matérialisation de la vie, et la préoccupation dominante, pour ne pas dire exclusive, chez les prêtres qui ont charge d'âmes, de leurs affaires temporelles.

Dans le Midi de la France en particulier, où l'hérésie des Cathares bat son plein au temps de saint Dominique, une chose surtout les étonne qui auparavant ne les avait pas frappés. C'est qu'en comparaison des hérétiques, du moins de l'élite d'entre eux, de ceux qu'on appelle les *parfaits*, qui viennent leur prêcher la doctrine du salut et font preuve, en citant les Saintes Ecritures, d'un grand savoir qui les éblouit, les prêtres catholiques, chargés de les évangéliser, ne sont pas instruits et ne prêchent plus. Tout à la gestion de leurs biens, ces prêtres ne leur donnent pas non plus l'exemple d'une vie pauvre et pénitente, d'inspiration évangélique. Pratiquement, ils ne s'intéressent pas au salut des âmes, alors que les Cathares, du moins les parfaits, joignent l'exemple à l'enseignement de l'Évangile et mènent ostensiblement une vie de pauvreté et de mortification.

Sous l'influence de toutes ces causes réunies, sociales et religieuses, on constate à ce moment-là, en Europe, dans les milieux bourgeois et paysans, un mouvement toujours plus accentué de désaffection à l'égard des clercs et de la hiérarchie. Dans ce monde en évolution, sinon en révolution, où les esprits, les cœurs, les corps éprouvent un besoin plus ou moins conscient de changement, d'indépendance, d'air et de lumière, ce n'est pas la nature même de l'Église qui est en jeu ; celle-ci n'a pas à changer ni dans ses fins, ni dans son architecture. Mais ce ne sont pas non plus, ni seulement, des éléments accidentels ou décoratifs qui sont remis en cause, à la merci des bonnes volontés. Il s'agit de changements profonds, de structures nouvelles à promouvoir dans l'Église, à la faveur de cette fermentation sociale, de cette croissance collective de nouvelles générations

dont l'Église ne peut faire abstraction sans s'arracher à la réalité sociale où, de tout temps, elle s'est incarnée, comme la grâce dans la nature, non pour la détruire, mais pour la transformer, la sanctifier, en la surnaturalisant.

C'est un fait que le clergé, à tous les degrés de la hiérarchie, engagé qu'il était à fond depuis trois siècles dans le régime féodal qu'il avait contribué à spiritualiser, tout en bénéficiant de ses privilèges, ne vit pas d'un bon œil disparaître ce régime. Il regarda d'un œil méfiant tout ce mouvement d'émancipation qui ébranlait la société jusque dans ses bases, en substituant partout la liberté à la servitude. Il s'effraya surtout de voir les générations nouvelles enivrées de négoce, de liberté, de progrès, de culture, s'éloigner de leurs pasteurs, et, faute d'être enseignées par eux, chercher dans un retour à la lettre de l'Évangile autant qu'à son esprit de nouvelles inspirations religieuses et des formes nouvelles d'apostolat.

Cependant, à cette époque, et en réaction contre l'ignorance et l'inertie du clergé, une grande figure de l'Église se détache, celle du pape Innocent III, qui, tout en demeurant engagé malgré lui dans le régime féodal, semble avoir eu la vision des temps nouveaux et des changements sociaux profonds qui se préparaient. En tout cas, on ne peut lui refuser d'avoir pris des initiatives fécondes pour engager l'Église dans une voie nouvelle, mieux adaptée au régime de liberté qui se manifestait partout.

Son grand mérite fut de voir d'emblée que le grand problème à résoudre n'était pas seulement celui de la suppression des hérétiques, mais celui beaucoup plus vaste d'une refonte spirituelle du clergé et d'un retour à l'évangélisation des fidèles.

Sans doute il fallait songer aux hérétiques et les réduire à l'impuissance ; mais il fallait songer premièrement aux fidèles, à tous les enfants de la grande famille catholique qui, spirituellement parlant, mouraient de faim, parce qu'ils n'étaient pas évangélisés. Le pain de la vérité leur était refusé par des pasteurs qui ne prêchaient jamais plus ni par la parole, ni même par l'exemple, le royaume de Dieu.

Il faut lire la bulle du 29 janvier 1204, dans laquelle Innocent III stigmatise en termes émouvants et précis l'inertie des prélats du Languedoc et se plaint amèrement que les hérétiques aient pleine liberté pour ravager le troupeau du Seigneur, tandis que ceux qui en ont la garde ne se dressent pas pour le

défendre et ne s'occupent pas de leur peuple. En une phrase lapidaire, il leur indique à la fois le programme à remplir et la méthode à suivre : « Il faut, leur dit-il, entreprendre tout de suite et partout *la sainte prédication par la parole et par l'exemple.* »

Malheureusement, ni le clergé séculier, pour les raisons que nous avons dites, ni le clergé régulier, parce qu'il n'y avait pas été préparé, n'étaient à même d'entreprendre cette sainte prédication. Seul, au cours du siècle, le clergé *canonial,* tels les Prémontrés, avait provoqué dans l'Église un renouveau de la vie commune et éveillé un idéal de pauvreté évangélique propre à soutenir une prédication pastorale et à la rendre efficace, Mais bientôt les réformés eux-mêmes s'étaient repliés sur l'idéal monastique de salut personnel et avaient abandonné l'évangélisation de la population des villes.

Devant l'insuccès d'apôtres improvisés, comme ceux qu'Innocent III lui-même envoya dans le Midi de la France pour combattre les hérétiques, il fallut aller au plus pressé. Deux faits importants, qui allaient changer la structure même de la vie concrète et de l'apostolat de l'Église, doivent retenir notre attention : la promotion des laïcs à l'apostolat et la création des Ordres mendiants.

Remarquons d'abord que les laïcs n'avaient pas attendu l'intervention d'Innocent III pour se substituer d'eux-mêmes aux évêques et aux prêtres dans l'évangélisation des fidèles. De toutes parts, au contraire, et spontanément, au cours du XII[e] siècle, des groupes s'étaient formés qui, s'inspirant de l'essor primitif de l'Église, et prenant à la lettre les textes évangéliques relatifs à la mission des Apôtres, sans argent ni provision, s'en allèrent prêcher dans la pauvreté la parole de Dieu. A la fin du XII[e] siècle, Innocent III, fut-ce contre les prélats déconcertés, ne craindra pas d'encourager ces « itinérants », tout en limitant à la morale leur apostolat, d'en tracer le statut d'une main ferme et chaleureuse.

Cependant la gloire de ce grand Pontife, c'est surtout d'avoir présidé, par ses encouragements, à la création des Ordres mendiants, en particulier de l'Ordre de saint François, et aussi de celui des Frères Prêcheurs. Quand saint Dominique, après avoir suivi ses conseils et établi la règle nouvelle de son ordre, vint à Rome, en novembre 1216, pour la faire approuver, Innocent III était mort depuis le 16 juillet. Mais ce n'en était pas moins lui

qui avait accueilli son projet, à ses débuts, et lui avait indiqué la voie à suivre.

Or la création des Ordres mendiants n'était ni plus ni moins qu'une révolution dans l'Église, un changement dans la conception et l'organisation de la vie religieuse et apostolique.

L'apostolat des laïcs, bien qu'il eût ses racines dans le peuple, et singulièrement dans le besoin qu'éprouvait celui-ci d'un retour à l'Evangile, à la vie primitive des chrétiens, ne pouvait être que provisoire. Certains groupements, émouvants dans leur origine, comme les Pauvres de Lyon ou les Humiliés, passèrent peu après à l'hérésie pour avoir oublié que, selon la tradition primitive, on ne doit pas prêcher si l'on n'a pas mission de la communauté chrétienne.

Mais ce n'était là que l'envers d'un mouvement plein de promesses, dont le XIIIe siècle manifesta d'emblée la fécondité. Deux noms le symbolisent : saint Dominique en France, saint François en Italie.

***

Tenons-nous en ici à saint Dominique pour mieux faire ressortir la vocation de saint Thomas, lorsqu'il rencontra à l'université de Naples, trente ans plus tard, des Frères Prêcheurs frayant avec les maîtres et les étudiants.

Dominique (1175-1221) est un homme d'église, un clerc, mais qui, transplanté de la terre d'Espagne sur la terre albigeoise, a vite reconnu les prestiges moyennant lesquels des sectes fort diverses attirent à elles les chrétiens. « Il constate les exigences de la foule qui ne veut accepter pour vrais prédicateurs de Jésus-Christ que des hommes qui, comme les Apôtres, accompagnent leurs enseignements par une pauvreté totale. » Alors, nous disent ses historiens, il ajoute au caractère canonial, l'apostolique. Le « Prémontré » va se faire Prêcheur. Pieds nus, sans argent sur lui, mendiant son pain de porte en porte, il fait pénitence, prêche et convertit, seul d'abord, ou presque, pendant dix ans, mais débordant d'une allégresse extraordinaire, celle qu'il va transmettre à son ordre.

Car saint Dominique est clerc. Il voit plus loin que son apostolat solitaire, son ministère paroissial de Fangeaux. Après dix ans d'expérience, il fonde à Toulouse une maison de prédicateurs exemplaires, non seulement pour convertir les hérétiques, mais

pour instruire et parfaire les chrétiens. Il voit plus loin encore. Approuvé par Rome, il jette les bases d'un grand Ordre. Encore une année, avec une poignée de frères, il prend possession des centres principaux de la terre chrétienne : Rome, près du Pape ; Paris, pour la théologie ; Bologne, pour le droit. Sur ces trois assises, l'ordre est puissamment cimenté. Encore deux ans, à la veille de sa mort, Dominique achèvera sa tâche : une législation équilibrée, huit provinces, soixante couvents. A cinq ans de sa fondation, l'Ordre des Frères Prêcheurs est pleinement formé, conscient de ses buts et de ses moyens.

C'est, historiquement parlant, le premier Ordre deprédication Il est mandaté par le Pape, et ses frères offrent aux évêques l'aide d'une parole efficace, savante et fécondée par une vie austère.

C'est aussi le premier ordre mendiant. Avec la même prudence, la même sûreté de main, saint Dominique est parvenu par étapes à doter les communautés régulières de cette pauvreté mendiante qu'il avait librement pratiquée jadis, quand il vivait tout seul. Par cette institution, le caractère évangélique de l'apostolat du fondateur se retrouve entier dans son œuvre.

C'est enfin le premier ordre *enseignant* dans les Universités. Car si saint Dominique s'est d'abord occupé d'assurer partout et au plus tôt dans son Ordre la plénitude de la vie conventuelle, en vue d'une prédication vraiment apostolique, il s'est aussi préoccupé d'assurer dans l'Ordre l'organisation des études en vue de préparer assez de maîtres en sciences sacrées pour répondre aux besoins de tous les couvents et de toutes les provinces. Voilà pourquoi, dès 1217, on voit des Dominicains frayer avec les étudiants de Naples, de Paris et de Bologne en pleine Université.

Le 27 février 1222, au lendemain de la mort de saint Dominique, Honorius III écrivit aux maîtres et étudiants de la Sorbonne pour leur recommander les Frères Prêcheurs de Paris qu'il appelle « ses fils bien aimés ». Et Jacques de Vitry nous raconte qu'en cette même année, il a vu les Prêcheurs, à Bologne, faire partie des étudiants de la ville et se livrer à l'étude de l'Écriture Sainte.

Il n'est donc pas étonnant que, dix-huit ans plus tard, en 1240, lorsque saint Thomas, expulsé avec les moines du Mont Cassin par Frédéric II, vint étudier à l'Université de Naples,

il y ait rencontré, parmi les étudiants, des Frères Prêcheurs. Le couvent de Naples existait depuis 1231, sous le patronage même de saint Dominique. Les Frères Prêcheurs étaient partout où il y avait une Université, soit comme étudiants, soit comme professeurs, parce que, dans les chaires des Universités comme dans celles des couvents de l'ordre et des églises paroissiales, les frères prêchaient en enseignant, comme les autres Prêcheurs, qui fidèles à l'esprit de saint Dominique, tout en prêchant dans les églises, devaient enseigner en prêchant. Car il s'agissait d'une part d'instruire des vérités de la foi des fidèles qui les ignoraient, et de préparer d'autre part des prêtres à cet enseignement.

Saint Thomas était fils d'une noble famille, les comtes d'Aquin ; son père nourrissait d'audacieuses ambitions concernant l'abbaye du Mont Cassin. Son fils Thomas y fut placé de cinq à quatorze ans et y subit certainement l'influence de ce milieu choisi où l'humanisme, la science, la religion formaient un tout harmonieux.

En 1239, les moines furent expulsés du Mont Cassin par Frédéric II, toujours en lutte contre Grégoire IX, que soutenaient les fils de saint Benoit. Thomas resta un an à la maison, puis partit pour l'Université de Naples que Frédéric II venait de fonder. Et là il fut témoin d'un spectacle nouveau. A Naples, en effet, il coudoie de jeunes Dominicains qui, installés en plein centre universitaire, contrairement à la coutume des Bénédictins enfermés dans leurs abbayes comme dans une forteresse d'où ils ne sortent pas, viennent se mêler à la foule des maîtres et des étudiants, pour s'instruire eux-mêmes et ensuite instruire les autres en leur donnant le fruit de leur contemplation tout en pratiquant la vie monastique.

Le jeune étudiant de Naples se lia avec ces frères étudiants et les suivit au couvent. Sa vocation date de là. Il se fit Dominicain pour pouvoir prêcher en enseignant, et enseigner en prêchant, tout en menant la vie pauvre et austère du couvent. Il se fit moine pour devenir docteur, et, une fois docteur, continuer sa vie de moine. Ce fut là l'idéal de Thomas d'Aquin lorsque, à vingt ans, en 1245, il fit profession au couvent de Naples, après avoir suivi pendant cinq ou six ans, à l'Université de cette ville, les cours de grammaire et de logique avec maître Martin, et ceux des sciences naturelles avec maître Pierre d'Irlande.

ALBERT LE GRAND ET THOMAS D'AQUIN

Comme ces géants des Alpes qui, de toute leur hauteur vertigineuse, dominent les pics qui les entourent, saint Thomas dépasse les meilleurs théologiens de son temps, mais ne s'en détache pas. Il est plus grand qu'eux, mais fait corps avec eux. On mesurerait difficilement la hauteur de son génie si on voulait l'isoler des sommités intellectuelles qui lui font escorte — un Albert le Grand par exemple — et l'abstraire du milieu philosophique et théologique où il s'est épanoui.

C'est pourquoi, ayant à parler de la formation intellectuelle de saint Thomas, nous voudrions évoquer ici la belle figure de son maître Albert le Grand qui enseignait à Paris en 1245 au moment où saint Thomas y arrivait en compagnie du Maître général de l'Ordre, Conrad le Teutonique, et allait devenir son disciple, à Paris d'abord, de 1245 à 1248, puis au couvent de Cologne dont Albert fut le régent cette année même.

Albert le Grand lui aussi était un saint, mais un saint doublé d'un vrai savant. L'universalité même de sa science lui avait mérité de ses contemporains le nom de « Grand ». Or c'est précisément grâce à son esprit scientifique et à l'autorité exceptionnelle que celui-ci lui conférait qu'Albert le Grand allait provoquer une sorte de révolution dans l'Université en y introduisant la philosophie, sous le patronage d'Aristote, au titre de science ayant son objet et sa méthode propres, et par suite son autonomie. Et le jour n'était pas loin où son disciple préféré, Thomas d'Aquin, tout en justifiant l'usage que les Augustiniens faisaient de la raison pour nourrir leur contemplation théologique, pousserait jusqu'au bout ses exigences et se servirait de la raison ou plus exactement encore de la philosophie rationnelle pour constituer définitivement la science théologique.

Mais cela demande quelque explication.

C'est un fait incontestable, remarquait naguère le Père Mandonnet, que, durant la période patristique et les premiers siècles du Moyen âge, la sagesse des Grecs, des Syriens et des Arabes, fut tenue en suspicion par les Pères et les docteurs de l'Église. Albert le Grand, dès qu'il se rendit compte de cette attitude, en mesure toutes les conséquences. Sans nier l'importance des raisons qui avaient décidé les Pères à agir de la sorte, il comprit qu'en agissant ainsi, on avait ni plus ni moins sous-

trait l'Occident à l'influence scientifique de l'Orient et retardé d'autant les progrès de la science. Alors il résolut de remédier à cet état de choses en refaisant lui-même l'inventaire de toutes les découvertes dont la philosophie, l'histoire naturelle, la science appliquée, étaient redevables aux anciens. Pour y parvenir, il se fit un devoir de recueillir et d'assimiler les écrits où le génie oriental avait consigné à la fois ses spéculations philosophiques et ses recherches scientifiques.

Son érudition tenait du prodige. Non seulement elle embrasse la philosophie d'Aristote et de ses disciples syriens, juifs et arabes, voire des écoles italo-grecques ; mais elle s'étend aussi à l'arithmétique, à la géométrie, aux mathématiques, à l'astrologie, à la chimie, à la médecine, à la géographie, à l'histoire naturelle.

Il fut un temps, pas très éloigné de nous, où il était de mode, à la faveur des fameuses ténèbres du Moyen âge, de déprécier toute cette littérature scientifique de l'antiquité, de n'y voir qu'un fatras de vieilleries sans importance, et surtout sans aucune relation avec la pensée moderne. Il nous faut actuellement déchanter. Grâce à la compétence et à la probité scientifique de quelques-uns de nos savants les moins discutés, tel un Pierre Duhem, il est démontré que les conceptions scientifiques des Grecs, réhabilitées par les écrits d'Albert le Grand, sont beaucoup plus proches de nos conceptions modernes que certaines élucubrations du XIVe et du XVe siècle. C'est le cas par exemple, de l'astrologie ancienne dont Pierre Duhem s'est attaché à rehausser scientifiquement le prestige aux yeux des savants modernes. Albert le Grand a donc bien mérité de l'humanité en prenant l'initiative de nous rendre accessibles tous ces travaux du génie oriental. C'est lui qui a, pour ainsi dire, redécouvert à notre usage la pensée antique, au double point de vue philosophique et scientifique ; qui l'a faite sienne en se l'assimilant, en la perfectionnant, c'est-à-dire en y mettant la marque de son propre génie. Pour lui peut-être plus que pour aucun autre, il est vrai de dire que rien d'humain ne lui fut étranger.

Mais au prix de quels efforts ? Nous pouvons à peine nous en faire une idée. Il a dû interroger les traducteurs, fouiller les bibliothèques, se servir de ses frères en Grèce, en Terre Sainte, en Espagne, pour se mettre en relation avec l'Orient, et particulièrement avec le monde arabe, afin d'y découvrir quelque

traité perdu, ou même un simple fragment de traité. Lui-même, à propos des extraits de la minéralogie, nous déclare qu'il a dû les chercher avec soin à travers différentes régions du monde.

Cependant, hâtons-nous de le dire, car sur ce point non plus l'histoire n'a pas rendu justice à Albert le Grand, si ce maître mérite le nom de savant, ce n'est pas seulement à son immense érudition qu'il le doit, mais plus encore à sa méthode, ou plus exactement à sa connaissance des méthodes scientiques de son temps, et à l'application rigoureuse qu'il en a faite aux différentes branches du savoir humain.

Le premier, parmi les docteurs du Moyen Age et dans un milieu universitaire où régnait précisément la confusion des méthodes, il a su établir une distinction formelle entre la science et la philosophie ; entre la philosophie et la théologie. Le premier, comme dit Van Steenberghen, il a nettement établi et clairement défini le statut des sciences dans la chrétienté.

Sans doute il n'a pas écrit un traité de Méthodologie ; mais on pourrait l'extraire de ses œuvres rien qu'en tenant compte de la façon dont il a appliqué les différentes méthodes aux différentes sciences selon les exigences de leur objet respectif.

C'est lui qui a écrit cette parole étonnante, et d'un accent si moderne, à propos des miracles : « Lorsque je traite des choses de la nature, je ne m'occupe pas des miracles. » C'est là l'œuvre du métaphysicien, non du savant. Aussi bien est-ce en théodicée, non en histoire naturelle, qu'Albert traite de l'intervention de la cause première dans le déterminisme des causes secondes.

En histoire naturelle, il fait appel à l'observation, à l'expérience personnelle que rien, dit-il, ne peut remplacer. Il n'y a pas là de place en effet pour le syllogisme. Ce naturaliste a étudié, décrit, classifié les minéraux ; il a apporté tous ses soins à l'étude du monde végétal ; mais parce que l'homme en fait partie, c'est surtout au règne animal qu'il s'est attaqué. Il a étudié l'animal dans toutes ses variétés et sous tous ses aspects physiologiques, mais plus encore au point de vue psychologique. L'étude de l'âme, son principe vital, a retenu longtemps son attention. Tout ce qu'on pouvait savoir et dire à cette époque, d'après l'enseignement des anciens, sur la nutrition, la reproduction, les secrétions, les centres nerveux, les mouvements, Albert l'a su et dit, en y ajoutant ses propres observations. Même la science toute moderne de la psycho-physiologie a tenté ses recherches. Il a

parfaitement distingué la psychologie générale de l'âme de la science qui étudie les rapports de l'âme et du corps. Sous des mots qui nous paraissent désuets aujourd'hui, parce qu'ils portent l'usure du temps, on retrouve des observations qui au contraire semblent neuves. Telles ses études sur la complexion, les passions, la physionomie, les différents tempéraments. Il y a là des analyses très pénétrantes qui, dégagées de leur gangue verbale, ont une saveur toute moderne.

Dans le vaste domaine scientifique, l'histoire naturelle est loin d'avoir absorbé tous ses soucis. Il s'est occupé aussi d'astrologie, de chimie, de géographie, triant et contrôlant les données si souvent fantasmagoriques que les anciens avaient compilées à leur sujet. Mais c'est en géographie surtout et en astrologie qu'il a fait preuve de sens scientifique et d'originalité.

Jadis le P. Mandonnet s'était efforcé de démontrer que les théories géographiques d'Albert le Grand sur l'emplacement du monde connu au Moyen âge avaient exercé une réelle influence sur la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Depuis lors, on a retrouvé à Séville des manuscrits des œuvres d'Albert le Grand annotés par Christophe Colomb. Le doute sur ce point important n'est donc plus possible. Il est d'ailleurs fort remarquable que la conception du système du monde que se faisait Albert, et que les découvertes modernes ont considérablement distancée, est la seule de toutes celles du Moyen âge qui ait une véritable valeur scientifique. « En dépit de la séduction qu'exerçait sur sa raison le système d'Alpétrogius, par la simplicité qu'il lui prêtait, écrit Pierre Duhem, en dépit de son admiration pour Aristote, dont il veut croire les principes conciliables avec les excentriques et les épicycles, Albert a pris une position très ferme dans la querelle qui divisait les mathématiciens et les physiciens ; fort du témoignage de l'observation, il a condamné les sphères homocentriques ; il a pris parti pour l'astronomie de Ptolémée ; c'est, à cette époque, l'attitude que devait prendre le véritable savant. »

Savant, Albert le Grand le fut autant qu'on pouvait l'être de son temps, ajoutant à l'érudition la plus universelle, les intuitions d'un génie novateur qui ne se contente pas de rassembler et de répéter les choses dites, de suivre les sentiers battus, mais va de l'avant, discute, prend parti, et, tout chargé qu'il est d'un passé scientifique déjà lourd, ouvre des voies

nouvelles à la science par un choix judicieux de méthodes vraiment scientifiques.

Érudit, savant, Albert le Grand fut aussi un philosophe. « Le premier maître en philosophie », déclare son contemporain Roger Bacon, et un maître dont l'autorité dans les écoles égale celles d'Aristote, Avicenne et Averroès. « Il vit encore, ajoute Bacon, et il a joui dans sa vie d'une autorité qu'aucun homme n'a jamais connue. »

Obsédé par les questions de méthode, Albert se refuse à confondre la philosophie soit avec les sciences expérimentales, soit avec la théologie. « Par toute sa manière d'agir, remarque M. Van Steenberghen, Albert proclame que le développement autonome des sciences est nécessaire et bienfaisant et que la théologie elle-même y trouve son profit. Il joint à cet enseignement toutes les déclarations les plus explicites sur la nature et la méthode propres de la théologie, de la philosophie et des sciences particulières, construites d'après les données de l'observation et de l'expérimentation. Albert accepte donc résolument l'idée d'une recherche exclusivement rationnelle dans ses principes, ses méthodes, et son ordonnance interne ; il reconnaît la légitimité d'un savoir naturel distinct de la sagesse surnaturelle. Sa curiosité scientifique est illimitée ; son savoir est tellement varié et tellement universel qu'il est au point de départ de presque tous les courants doctrinaux de son siècle : thomisme, néoplatonisme, mystique allemande, mouvement scientifique. »

Il est facile maintenant de comprendre pourquoi, en philosophie, Albert le Grand fit choix d'Aristote. Ce fut un choix motivé et qui témoigne en faveur de la vigueur de son esprit et de l'acuité de son sens intellectuel. Albert choisit Aristote à la fois pour réagir contre un platonisme plus ou moins adapté à la théologie, et contre la tendance à supprimer toute distinction formelle entre l'objet de la philosophie et celui de la théologie, autrement dit entre l'ordre des vérités rationnelles et celui des vérités révélées.

Selon lui, Aristote est la plus haute personnification du savoir philosophique, parce que la philosophie est traitée par lui suivant ses propres méthodes, et dotée de l'autonomie qui lui revient. Personnellement, le philosophe s'est souvent et lourdement trompé ; mais c'est plus sa faute que celle de la philosophie. En adoptant Aristote, Albert le Grand, comme plus tard son

disciple préféré Thomas d'Aquin, n'a eu qu'un but, qui était de mettre enfin en valeur la *philosophie rationnelle ;* celle qui s'impose, par ses principes et sa méthode, à tout être raisonnable, dans l'exercice normal de la raison. « Si la caractéristique de la pensée moderne, écrit M. Gilson, est la distinction entre ce qui est démontrable et ce qui ne l'est pas, c'est bien au XIIIe siècle que la philosophie moderne a été fondée et c'est avec Albert le Grand qu'en se limitant elle-même, elle prend conscience de sa valeur et de ses droits. »

Mais si c'est le plus grand mérite d'Albert le Grand d'avoir du même coup libéré la philosophie et la théologie, en dissipant les erreurs concernant leur objet et leur méthode respectifs auxquelles même les meilleurs théologiens de son temps n'avaient pu échapper, celui qu'il a acquis *en devenant le maître de saint Thomas*, et en lui inculquant le même sens profond de la distinction à établir entre les sciences expérimentales et la philosophie, entre la philosophie et la théologie, entre leur objet propre et la méthode qui en dérive pour chacune d'elles, ce mérite, dis-je, n'est pas moindre. Car c'est grâce à cette formation intellectuelle que saint Thomas, moins savant sans doute que son vieux maître, mais plus philosophe et plus théologien que lui, a pu, sans les séparer l'un de l'autre, mais en les distinguant irréductiblement, se servir de la philosophie pour constituer définitivement, du moins dans ses principes et sa méthode, la théologie comme science.

Ainsi qu'Albert le Grand, Thomas a choisi Aristote, mais, écrit M. Gilson, « en dépassant l'aristotélisme, il a introduit dans l'histoire une philosophie qui, par son fond le plus intime, était irréductible à l'un quelconque des systèmes du passé, et, par ses principes, reste perpétuellement ouverte sur l'avenir ».

En outre beaucoup mieux que son vieux maître, qui, en théologie, n'a rien innové, Thomas d'Aquin, fortifié d'une part par cet esprit méthodique hérité d'Albert, et d'autre part par son propre génie, a réussi non seulement à distinguer la théologie de la philosophie, au point de ne pouvoir jamais plus les confondre, mais à les unir pour former une véritable science théologique, ayant ses principes et sa méthode propres.

ST.-M. GILLET,
Archevêque de Nicée.

TAHITI

I

Celui qui débarque à Tahiti, imprégné d'une littérature qui depuis sa découverte n'a cessé de l'embellir des couleurs les plus chatoyantes, ne doit s'en prendre qu'à lui-même s'il se trouve déçu. Il tombe, de toute la hauteur d'une imagination surexcitée par ses lectures, dans une île en vérité fort belle, au milieu d'une population des plus attachantes, mais il n'y trouve rien des images périmées qu'il s'était mises dans l'esprit. Il était venu chercher le Tahiti de Rarahu, voire même de Bougainville. Il ne découvre à première vue que les marques d'une européanisation inévitable, car il n'est pas de terre peuplée, aussi lointaine soit-elle, qui n'évolue avec le reste du monde. Il s'attendait à se promener sur un chemin de sable blanc, à l'ombre des orangers, passer les rivières à gué ; mais les orangers sont tous morts, et sur la route goudronnée passent dans un ronflement de moteur des voitures américaines et des autocars bondés. Il ne voyait les Tahitiens que drapés dans des *pareu* (1) et couronnés de fleurs, et il rencontre de beaux gars, le torse nu, en short de toile, le chapeau de pandanus sur le bout du crâne, et des femmes en jupe courte et corsage de cotonnade.

Tout cela, je me hâte de le dire, n'enlève pas grand'chose à la beauté du paysage, encore moins à la mentalité de la race. La route ne marque de son influence que les abords immédiats de Papeete ; elle n'est bientôt plus qu'un trait au milieu des vastes cocoteraies ou de la végétation touffue. Il ne faut que s'écarter à moins de cent pas de ses rives pour retrouver intact le Tahiti de naguère.

(1) *Pareu* est le mot tahitien dont nous avons fait *paréo* (prononcer *pa-ré-ou*).

Il suffit de vivre quelques mois parmi les indigènes, et de se montrer leur ami, pour constater le peu d'action des éléments modernes sur ces cerveaux d'enfants jouisseurs. En dépit des autos, des bicyclettes, du cinéma, des machines à coudre, des shorts et des robes de coton, leur manière de vivre et de penser n'a guère changé, est à peu de chose près ce qu'elle était lorsque la *Boudeuse* a jeté l'ancre devant Hitiaa.

Il s'en faut toutefois que le Tahiti de la plupart des livres ait jamais été le Tahiti réel. Par un curieux phénomène de suggestion littéraire, cette petite île perdue dans l'immensité du Pacifique n'a jamais cessé, depuis sa découverte, de provoquer les plus curieux écarts de l'imagination et du lyrisme. Après en avoir fait pendant plus de cinquante ans le territoire de l'utopie et de l'âge d'or, on est arrivé à en faire le paradis de l'amour et de la romance. Ni l'un ni l'autre n'a jamais été vrai dans ce monde polynésien soumis aux rudes lois de la force et commandé par les seuls instincts.

On a, de plus, singulièrement orné ce décor qui n'en avait nul besoin. En s'efforçant de l'embellir on en a affaibli la beauté. Depuis Bougainville et ses « bocages », on l'a décrit comme un jardin revêtu d'un printemps perpétuel, sans tenir compte d'une nature violente et prolifique qui fait bon marché de l'homme et de ses goûts. S'il est peut-être vrai que la route, dans certains districts, n'est qu'un jardin fleuri, il n'est que de pénétrer dans les vallées, parcourir le Pari de la presqu'île ou s'engager dans la montagne pour se heurter à une végétation hostile qui vous fouette, vous déchire, vous bouscule et vous refoule enfin vers le rivage. Il n'y a de riant que la bande côtière habitée. Tout le reste est imprégné d'une mélancolie qui parfois vous étreint le cœur, et la montagne d'une tristesse grandiose.

On a voulu faire de cette île admirable la plus belle île du monde. Ce sont là des excès de langage qu'il faut laisser aux prospectus. Il est bien assez qu'elle soit très belle, et encore plus séduisante. Mais à ne s'en tenir qu'aux archipels qui l'entourent, elle n'a ni la grandeur des Marquises, ni l'incidence de Moorea et de ses baies, ni la chaude intimité de Huahine. Et si j'élargis mes méridiens, je ne sais trop si Savaii des Samoa, la Guadeloupe et même Madère ne la surpassent en bien des choses.

Vue de la mer ou de la presqu'île de Taiarapu, elle est peu marquante. Uniformément verte, elle présente un profil monotone,

une courbe lente qui se prolonge d'un bout à l'autre, les échancrures étroites, les sommets sans relief. Cela tient à sa forme parfaitement circulaire et à son système montagneux qui tout entier converge vers le pic du centre, l'Orofena, avec des plissures si régulières et si serrées qu'elles ouvrent à peine quelques perspectives.

Elle n'est festonnée que d'anses et de criques, elle n'a pas une seule baie digne de ce nom, pas même dans l'étranglement de l'isthme où les rives sont si basses qu'elles se confondent avec la lagune. La bande littorale n'est coupée qu'en de rares endroits par les contreforts du massif, sauf sur la côte nord-est où la mer déferle au pied de la roche.

Son lagon n'a rien de la floraison brillante de Moorea, ni de la joaillerie multicolore de Raiatea-Tahaa, ni du jade translucide de Porapora et de Maupiti, ni surtout du vert irradié d'Anaa. Il ne doit sa beauté, à certaines heures, qu'aux reflets de la lumière tropicale et à l'atmosphère humide, chargée de molécules, qui enveloppe Tahiti d'un prisme éternel.

Dans le cercle polynésien, elle est unique par l'abondance et la multiplicité de ses eaux. Des nuages quasi permanents recouvrent ses sommets, y déversent des pluies presque quotidiennes et alimentent les centaines de torrents qu'on appelle ici des « rivières ». Il est bien rare qu'on fasse cinq cents mètres de route sans en rencontrer un, du ruisselet au large courant rocailleux plein de tourbillons et de cascatelles. L'air en est hydraté à l'extrême limite de la saturation. Tout s'y rouille ou s'y oxyde, tout s'y amollit, même les cerveaux. Laissez du sel à l'air pendant douze heures, il se transforme en pâte fluide. Cette humidité continue fermente sous le soleil équatorial, gonfle la terre de sèves inouies et engendre une végétation miraculeuse.

Elle est la merveille de Tahiti, non seulement par ses espèces indigènes, forcément réduites dans ce coin perdu de la terre, mais par la richesse incommensurable de celles qu'on y a importées.

Les plus nobles éléments sont tous originaires de l'île : le cocotier, que je tiens pour le plus beau des arbres ; le tamanu, le badamier, le *hutu* ou barringtonia, trio puissant aux larges feuilles de cuir ciré ; le *purau* (1), en tout temps fleuri de grands pavots jaunes ; le *miro* ou bois de rose, le *toa* ou bois de fer, qui est le *filao* des Antilles ; le pandanus hirsute et béquillard ; l'*uru* ou

(1) On l'a appelé par déformation le bourao (prononcer : *pou-row*)

arbre à pain, qu'on appelle abusivement *maiore ;* le *mape* et son architecture de pilier gothique ; l'*atae* ou flamboyant, robustesse, luminosité, densité légère, qui se couvre pendant l'été austral de bouquets embrasés ; le bananier aux amples draperies ; l'*ora* ou banian des Indes, engrillagé dans ses racines prolixes ; les fougères aux frondes géantes, aux crosses poilues, et la fougère arborescente des montagnes, déployée comme un parasol qui serait fait de plumes d'autruche ; les bambous énormes dont la gerbe éclate en plein ciel ; et d'autres, et d'autres... Je n'en oublie aucun, mais comment parler de tous ?

Or, tout cela n'est rien, car depuis plus de cent cinquante ans l'île est l'enfant gâtée de tous les botanistes qui y ont vécu ou qui y sont passés. Ils y ont apporté des arbres et des plantes de tous les coins et recoins du monde tropical, et même de l'autre. Cook, tout le premier, y sème l'oranger qui se meurt sur le littoral mais foisonne encore dans les hautes vallées, le citronnier aux petits fruits verts et acides, d'un parfum suave, le pamplemoussier dont il faut parfois étayer les fruits gros comme un crâne. Après le navigateur, toute une séquelle de naturalistes, de pasteurs, d'évêques, d'amiraux, de gouverneurs, fait affluer dans l'île des centaines d'espèces. Bonard y apporte le sombre manguier qui forme aujourd'hui des forêts impénétrables au soleil. Johnstone y introduit le goyavier, un parasite exubérant dont les fruits embaument comme des fleurs. L'amiral Hamelin y importe la vanille, une des richesses des îles. L'hibiscus, qui ne cesse, toute l'année, de donner ses larges fleurs incandescentes, l'avocatier, le fromager, l'albizzia ou acacia noir qui orne la route et le quai de Papeete, le teck, l'eucalyptus, le quinquina, cent et cent autres, enrichissent à l'infini la flore du pays. Des Français arrivent même à y acclimater la rose, le dahlia, le saule, la vigne, sans compter les légumes : laitue, haricot, tomate, concombre, qui donnent en toutes saisons puisqu'il n'y a pas de saisons. Un Américain, Harrison Smith, voyage à travers le Pacifique, l'Océan Indien, les archipels malais, et répand à lui seul, dans Tahiti, son île d'élection, plus de *mille* espèces nouvelles, arbres, plantes et lianes. Le conspectus de la flore tahitienne, établi en 1860 par Cuzent, en 1891 par Butteaud, devrait être doublé ou triplé aujourd'hui.

Quelques-unes de ces espèces ont essaimé dans les autres îles, le manguier surtout dont j'ai vu de grandes forêts sur les hauts plateaux des Marquises, la vanille qui fait la fortune de Moorea

et des Sous-le-Vent, l'oranger qui recouvre Raivavae, l'une des Australes, et remplit les vallées de Fatu-Hiva ; mais Tahiti a gardé pour elle la plupart de ces richesses végétales et ornementales qui font de la bande côtière et de l'embouchure des vallées une sorte de parc botanique d'une incroyable diversité. Bien qu'attaché à cette étude, peut-être plus encore par sentiment que par curiosité scientifique, je m'y suis souvent perdu et je ne compte plus les arbres et les plantes que je n'ai pu identifier.

Dès qu'on s'élève, cependant, vers le fond des vallées ou sur les crêtes en lame de couteau que présentent les contreforts de la montagne, la végétation indigène reprend tous ses droits. Les nouveaux venus ne sont guère admis dans cette assemblée séculaire, sauf peut-être le manguier et un parasite épineux, le lantana, dont la fleur ressemble à la verveine, avec le même parfum. A mesure qu'on monte vers le massif du centre, les arbres s'espacent, se rabougrissent et abandonnent le terrain à l'*anuhe*, la fougère basse qui recouvre de son vert uniforme les sommets de Tahiti et que Dumont d'Urville a prise pour de la bruyère.

Quelle que soit l'opulence de la végétation tahitienne, il s'en faut toutefois que les mêmes espèces aient l'ampleur et la majesté qu'on leur voit à la Martinique, particulièrement du côté de Macouba et de Grand-Rivière. Tahiti a très peu de grands et vieux arbres, et pour plusieurs raisons. Le sol, toujours détrempé, raviné par des multitudes de sources, ruisselets et torrents, n'offre aux racines qu'un appui instable. De plus, l'indigène est et a toujours été un terrible tueur de beaux arbres. Il lui en faut pour faire ses pirogues taillées et creusées dans les troncs les plus gros et les plus sains. La vie moderne a provoqué de nouveaux massacres. Les admirables forêts de *mape* qui remplissaient jadis le creux des vallées ont été abattues sans merci pour faire du charbon de bois. Les nobles *tamanu* qui naguère encore bordaient le rivage, les plus vieux *purau*, les *apape* et les *miro*, ont été coupés au pied et sont devenus meubles et charpente. Et bien entendu, le Tahitien, qui n'a aucune notion de cette entité mystérieuse qu'on appelle l'avenir, ne se soucie guère de replanter. Depuis tant de siècles que la nature, comme on dit, lui donne toutes choses presque sans travail, il ne peut pas s'imaginer qu'un arbre ait besoin d'un homme pour pousser.

Il ne faut donc pas se représenter la forêt tahitienne d'après les belles images qu'on nous a données du sous-bois tropical, tel qu'il

existe encore au Brésil, au Cameroun et en Nouvelle-Guinée. Ce n'est ici qu'une brousse véhémente et désordonnée, un fouillis d'arbres peu élevés où dominent les arabesques enchevêtrées du *purau*, un fourré parfois impénétrable, fait de hautes plantes et d'arbustes autant que de troncs et de branches. On ne l'appelle d'ailleurs que « la brousse », à l'exception de tout autre mot qui exprime un ensemble végétal. Dès que l'on quitte les terres cultivées, on entre dans « la brousse », qu'il s'agisse de forêts, de taillis, de fougères ou même de prairies naturelles. Débarrasser une cocoteraie du faux-tabac, et même un jardin de ses mauvaises herbes, s'appelle « débrousser ».

Le long de la route et sur la bande côtière, où sont rassemblées les plus belles espèces, leur distribution soumise au hasard, quelquefois établie avec goût par l'habitant, la variété de leur structure, de leur feuillage et de leur floraison, créent à chaque instant les compositions les plus heureuses, aux endroits surtout où la plaine un peu dégagée laisse voir les versants et le profil de la montagne. Je ne pense pas qu'aucun peintre se soit jamais inspiré de ces tableaux faits de grâce et de majesté. Il faudrait pour cela le sentiment décoratif d'un Claude Lorrain ou d'un Roussel. Gauguin, qui a si bien exprimé l'harmonie un peu lourde des corps tahitiens et la souplesse de leurs mouvements, n'a rien donné du paysage ni des formes végétales.

J'ai dit de Tahiti qu'elle était encore plus séduisante que belle, et elle est pourtant très belle. Cette séduction est faite d'éléments complexes qu'on ne peut aisément séparer les uns des autres et dont le plus sensible, sinon le plus important, est le climat. Tous les voyageurs l'ont vanté et je ne pourrais rien ajouter à leurs louanges. On connaît ici toute la béatitude de vivre sans connaître ni l'extrême chaleur ni le froid. Cela ne va jamais au delà de trente-trois degrés et ne descend jamais, même la nuit, au-dessous de vingt, sauf pendant les trois mois de l'hiver austral, juillet à septembre, où l'on atteint parfois, très rarement, à dix-huit ou dix-sept. Ces jours-là, tout le monde, même l'indigène, très peu sensible aux variations de la température, déclare qu'il fait un froid terrible, et les hommes s'affublent d'un tricot de coton ; on voit les femmes enveloppées dans une mince couverture qui se plie à leurs formes, à leurs gestes, et évoque les plus beaux drapés de la statuaire.

Bien qu'il pleuve très souvent dans la montagne, presque chaque

jour ,pendant la saison chaude, le beau temps règne sur la bande côtière, la plus grande partie de l'année. S'il est de courtes périodes de ciel gris et d'averses plus ou moins longues, ce n'est presque toujours que soleil et nuages blancs, car un ciel uniformément bleu, comme celui de l'Italie, est extrêmement rare, et je dirai même que pendant près de trois ans de séjour aux îles, je n'en ai jamais vu qui n'eussent au moins des flocons sur les crêtes ou sur la mer. Il ne faut pas non plus s'imaginer qu'on trouve ici l'azur méditerranéen. Dans les régions de l'océan tropical, aux Antilles comme à Tahiti, le bleu du ciel est toujours plus ou moins pâle, n'arrive jamais à l'outremer profond de la Provence ou de l'Afrique arabe. Je ne saurais dire à quoi tient cette faible coloration, car le ciel nocturne est resplendissant d'étoiles et le clair de lune aussi lumineux que celui d'Egypte.

Au surplus, la pluie de Tahiti n'a rien de la nôtre, morose et glaciale. Elle vient d'on ne sait d'où, sans crier gare, avec un crépitement joyeux multiplié par les palmes, les feuilles épaisses et les tôles. Elle vous tombe dessus sans qu'on ait le temps de s'abriter, elle vous croule sur la tête et les épaules, claire et tiède, surabondante et gaie, elle vous inonde, elle vous détrempe. Ce ne sont pas des gouttes mais des filets d'eau qui offusquent le paysage de leurs stries continues et serrées. Cela tintinnabule comme unem usiq ue de sistres, de triangles et de grelots. Sur les grandes feuilles roides et gonflées de sève, cela fait un vacarme de percussion, une tambourinade de cent tambours. On est ahuri, aveuglé, submergé... Et tout d'un coup, cela s'arrête, sans transition, comme c'est venu. On n'entend plus que les grosses larmes qui tombent des branches et la turbulence des cascatelles qui s'écoulent de tous côtés. Voici le soleil et les éclairs d'acier des palmes trempées. La pluie s'amuse ailleurs. Ses plus sombres excès sont suivis de sourires divins.

L'aube est rose, le lagon bleu de soie. Les coqs chantent : ce n'est pas merveille, les coqs d'ici chantent toute la nuit, comme les chiens aboient, mais ils chantent aussi à l'aube pour ne pas manquer à la tradition. L'herbe est pleine de rosée ; de grosses gouttes tombent des palmes et des toits. Puis le soleil surgit de la mer ou de la montagne, monte d'un seul mouvement, comme l'hostie de l'Elévation. Il se dépêche, il a tant à faire pour parcourir tout l'équateur ! Les bouquets des cocotiers s'allument d'un seul coup, les troncs deviennent transparents : on dirait des verres de Venise. Le long doigt de mon cadran solaire baisse et raccourcit à vue d'œil.

Le soleil grimpe au milieu des touffes, gros fruit rond parmi les cocos verts, blonds et orangés. Il chauffe déjà, il va brûler...

Dix heures. Un petit frisson court sur les flots. C'est la brise du jour, l'alizé. Il évente la terre et la mer, il rafraîchit les feuilles et la peau, il joue dans les branches et les cheveux. A mesure que le soleil monte et grille, l'alizé gonfle son souffle. A midi, l'heure du zénith, il rebrousse les palmes, couvre le lagon de vaguelettes. Vers quatre heures, quand l'après-midi se tempère, il s'ensommeille, il laisse le paysage dans une immobilité radieuse où de plus en plus chatoient les couleurs. A cinq heures, la plus belle de Tahiti, la nature entière participe de l'émaillerie et du vitrail.

Six heures. Le soleil s'enfonce d'un bloc sous l'horizon. La nuit, la longue nuit des tropiques est commencée. Une autre brise se lève, d'une fraîcheur de source, le *hupe* qui descend de la montagne, silencieux et sournois ; lui aussi joue son rôle : il apporte la rosée. Le ciel austral révèle son incroyable joaillerie où la classique Croix du Sud n'est qu'un bijou modeste ; le Scorpion le remplit tout entier de sa double volute où scintille une grande étoile pareille à un rubis. Quelquefois, un fin croissant de lune se pose sur la mer, les deux pointes en haut, comme une pirogue. On n'entend plus que le grondement lointain du récif, un sourd orage continu, sans un éclair.

Telle est la journée tahitienne et son climat, délices de chaque instant mais délices dangereuses. Celui qui ne fait que passer dans l'île peut bien s'extasier sur son apparence de salubrité : il n'a pas le temps d'en éprouver les effets. Cette tiédeur constante, dans une atmosphère saturée d'humidité et d'effluves végétaux, affaiblit à la longue les nerfs et le cerveau, engendre une nonchalance d'autant plus menaçante qu'elle porte en elle sa volupté. La paresse des indigènes n'a pas d'autre cause. Il faut beaucoup de volonté pour réagir contre cette indolence qui a l'aspect de la béatitude. Seules, une activité constante ou une insensibilité native peuvent vous mettre à l'abri de cette mollesse insinuante. Peu de Blancs sont capables de lui résister ; la plupart se laissent aller à une apathie qui parfois devient de la déchéance. J'ai vu dans les îles, à Tahiti surtout, de telles abdications de la dignité humaine, et tellement nombreuses, que je me suis demandé quelquefois s'il ne valait pas mieux tourner le dos aux paradis océaniens.

Physiquement — cela se tient — l'influence du climat n'est pas moins périlleuse. Il faut un organisme extrêmement dur, un

système nerveux à toute épreuve, pour ne pas ressentir, après trois ou quatre ans, parfois même après quelques mois, une sorte de langueur qui devient bientôt de l'anémie, une répugnance à tout effort, une torpeur qui n'est même plus contemplative. On entend dire, à chaque instant : « Je n'ai rien de précis mais je me sens très fatigué. » C'est le climat. Il est temps d'aller se ragaillardir dans un pays plus sain, en France ou en Nouvelle-Zélande, ici même aux Tuamotu, îles plus chaudes mais sèches et salubres, ou aux Australes de l'ouest, Rurutu, Rimatara, pluvieuses mais fortifiantes, l'air vif du Capricorne.

Ce climat moins sain que ne l'ont dit des voyageurs pressés offre cependant la plénitude du bonheur physique. Les longs mois de notre hiver d'Europe, avec ses poêles, ses rhumes, ses vêtements de laine, on les passe ici le torse et les pieds nus, un *pareu* autour des reins. On ignore l'accablement de la chaleur, celle qui pèse de tout son poids de feu non seulement sur la plupart des régions tropicales mais sans aller plus loin que la Macédoine et l'Andalousie. On vit nuit et jour dans le plein air de maisons dont fenêtres et portes sont toujours ouvertes, ou de cases qui n'ont ni porte ni fenêtre, leurs parois faites de bambou ajouré. On peut dormir sur le pont des goélettes et des cotres sans souffrir de la fraîcheur marine ; s'étendre impunément, en plein soleil, sur le sable des plages, sous des rayons équatoriaux qui, dans cette terre de douceur, vous caressent, vous patinent, vous dorent mais ne vous blessent jamais. Je ne pense pas qu'aucun pays puisse donner de pareilles jouissances animales.

Tahiti a bien d'autres sortilèges, moins sensibles que son climat mais peut-être plus attachants : le premier de tous est sa lumière.

Je n'en connais pas de plus belle dans toutes les îles de la Polynésie, en y comprenant même celle des Tuamotu dont le rayonnement vient des eaux et de la terre aussi bien que du ciel.

L'extrême humidité de l'air forme prisme et décompose les rayons du soleil en pleine atmosphère, avant qu'ils aient atteint la mer, le sol ou les masses végétales. Ainsi la lumière n'est pas seulement perceptible sur les corps ou objets qu'elle rencontre mais elle existe en soi, et sa densité est telle qu'elle semble un élément tangible, comme l'air dès qu'il s'anime ou qu'on s'y déplace. Quand elle frappe une surface, les rayons désagrégés par le phénomène spectral jouent sur elle, l'enveloppent de transparences

nacrées, l'orient des pintadines dorées qu'on pêche dans le lagon de Mangareva.

Son abondance, sur cette latitude voisine de l'équateur, est telle que l'ombre est toujours éclairée par les reflets des parties illuminées, même sous des arbres à feuillage épais, comme l'*ati* ou le manguier, à plus forte raison sous des arbres à long stipe et feuilles divisées, comme le cocotier ou le pandanus. Elle a donc ses couleurs propres, moins intenses mais aussi riches, sinon plus, que celles des parties ensoleillées. Certains sous-bois ont le sombre éclat des basiliques byzantines.

Cette coloration des ombres rend le pays très difficile à peindre, car le moindre écart du pinceau aboutit à la vulgarité ou à la confusion. De plus, il n'y a pas de couleurs fixes ou, si l'on veut, de couleurs réelles, celles-ci influencées d'heure en heure et même de minute en minute par les reflets qui les environnent, résultante commune à tous les pays mais ici centuplée par la profusion de la lumière. On aurait grand-peine, par exemple, à déterminer la couleur initiale d'un tronc de cocotier. Je le crois gris-éléphant, mais dans l'impossibilité de l'isoler de la réverbération qui l'entoure, on le voit rapidement passer de l'argent au lilas, au rose, au lie-de-vin, au vert-de-gris, à l'ocre, à l'orangé, avec des nuances d'une telle finesse qu'elles échappent au vocabulaire des couleurs, aussi riche soit-il.

La lumière révèle aussi l'étonnante diversité des verts végétaux. La dominante est le vert-jaune, en mêlant au vert conventionnel toute la gamme des jaunes qu'on puisse mettre sur la palette, et cela peut aller jusqu'à l'or dans les palmes défaillantes. Il y a cependant des verts-bleus sur les feuilles du *purau* et de l'arbre à pain, et du vert Véronèse sur les prairies, quand il se mêle au roux des sensitives sèches ou du faux-tabac de juillet. Un même arbre porte trois ou quatre verts, non pas successifs et d'après la saison, mais simultanément, trois saisons rassemblées au même instant, jeunes feuilles tendres, au bout des rameaux, en touffes très claires, presque blanches, comme sur le *mape* (1) ou le manguier, les adultes derrière les jeunes, en deux ou trois tons, et les jaunissantes, sinon mordorées. Si on a pu dire qu'à Tahiti règne un éternel printemps, on peut parler aussi d'un éternel automne car le sol est toujours jonché de feuilles mortes.

(1) Prononcer : *mapé*.

L'action de l'heure sur la lumière et la couleur, qui est chez nous une musique délicate et discrète, prend ici la puissance d'une symphonie. L'aube a déjà de la vivacité, et les huit heures de l'éclat. L'heure pâle ou la moins colorée est celle de midi, toutes les nuances fondues sous le déluge des rayons verticaux. C'est vers cinq heures, une heure avant le coucher du soleil, que la lumière arrive à sa plénitude. Ma petite fenêtre carrée, ouverte sur une brousse indisciplinée, encadre un décor d'une telle richesse qu'il faudrait faire appel à la joaillerie pour en décrire la diversité et la coruscation. A ce moment du jour, qui n'est pas encore le crépuscule, les noirs mêmes deviennent transparents et prennent les tons les plus inattendus : la grande plage d'Arué (1), faite de sable noir, devient aubergine, parfois même violet-pourpre. La mer, qui s'y étale à longs flots, est, à l'opposé du couchant, d'un bleu-ciel satiné, et l'écume des vagues d'un rose si fin qu'il semble fait de roses distillées.

C'est vainement, je le sens bien, que je tente d'établir des correspondances entre le monde de la couleur et l'expression verbale. Aussi bien faudrait-il des mots nouveaux pour évoquer des teintes aussi nouvelles, et une syntaxe inédite pour traduire leurs assemblages. Tout ce que j'en dis n'est qu'un à-peu-près, une esquisse qui, à chaque instant, côtoie l'excessif ou la banalité. Si c'est un pays difficile à peindre, il l'est encore plus à dépeindre. Et parler d'enchantement ne serait rien dire, car l'enchantement de la vision est de toutes les latitudes. Il y a ici confusion de tous les sens, et tous vous mènent à la volupté. Ce que je regarde appartient en même temps à la musique et aux parfums, peut-être même à la caresse. Le violet du soir sur la mer passe entre mes doigts comme la lourde chevelure mouillée des filles qui viennent de se baigner à la rivière. Et le bleu sombre de la nuit m'émeut comme la senteur capiteuse de ce gardénia de Tahiti qu'on appelle *tiare* parce qu'il est la fleur entre les fleurs (2).

Il est une autre séduction et des plus insidieuses.

Je ne parle pas de la femme des îles, à qui l'on peut bien consacrer un chapitre spécial et qui n'intéresse, au surplus, que les collectionneurs, mais d'une forme de bonheur permanent qui s'insinue dans la chair et dans l'esprit, et ensommeille peu à peu toutes les facultés. Il est d'autant plus difficile d'y échapper

(1) Prononcer : *A-rou-é.*
(2) *Tiare* veut dire *fleur.*

qu'il n'y a aucune raison de s'en priver, le bonheur étant, somme toute, l'aspiration universelle du genre humain. La plupart des Blancs ne font qu'y gagner, n'ayant jamais rien eu à perdre. Les autres s'accoutument peu à peu et finalement se complaisent dans cette félicité globale qui engourdit lentement l'intelligence, à la manière de l'opium, fige la création et parfois même la tarit. Ces gens-là, comme un nommé S..., mort récemment à Raiatea dans la plus entière déchéance, m'ont toujours dit : « Je suis très heureux ! »

Je n'en doute pas. L'*aita peapea* tahitien — littéralement : pas d'ennuis — devient l'unique loi de leur existence, comme elle l'est de celle des indigènes, et leur fait sacrifier toutes choses, même la dignité. Ce sentiment est favorisé par la situation de l'île, non seulement dans la latitude et les méridiens mais plus encore dans le monde moral ; et il faut bien avouer que l'inquiétude universelle qui étreint l'humanité d'aujourd'hui peut faire considérer comme un asile de paix et de béatitude cet îlot également éloigné, à des milliers de milles marins, de tous les continents explosables.



Nous avons décidé, Amandine et moi, de faire à pied le tour de l'île. On nous a offert des chevaux de selle, un cabriolet à deux roues de l'ère Loti, des bicyclettes et même une auto. Tout cela nous a paru trop rapide et trop encombrant, sauf les chevaux ; mais on ne peut décemment mener ces bêtes sensibles sur une route goudronnée, au milieu du fracas des camions. Nous partirons donc en foulant le sol avec nos sandales, mon vieux sac de campeur sur mes épaules. Les étapes ne seront pas longues, mais il y a les petits chemins. Nous quitterons le plus souvent possible cette « route de ceinture » à moitié modernisée, parce qu'elle ne peut donner qu'une idée succincte et peut-être fausse d'une île qui nous révèle son véritable caractère dès qu'on s'éloigne un peu des accotements.

Si l'on se contente de suivre le macadam, on laisse de côté la plus belle partie des plages, de la lagune et de ses perspectives, et les plus sincères décors de vie tahitienne ; on ignorera toujours la longue arène blanche de Punaauia qui s'étend sur plus de dix kilomètres et dont le lagon a quelque chose des riches couleurs de Moorea, les belles cascades des districts de Papara, de Mataiea et de Papeari, la grande plage endeuillée d'Arue et le promontoire

de Taharaa qui la domine, la baie de Matavai où vint mouiller le premier navire européen, l'intimité de Haapape et de la pointe Vénus, les *motu* (1) de Hitiaa et la passe de la *Boudeuse ;* on ne saura rien de ces petits villages perdus dans les feuilles, faits de cases à l'ancienne manière et peuplés d'indigènes tout à leur paresse ou à leurs travaux séculaires, car les bords de route n'offrent pour ainsi dire que des *fare punu* (2) parfois charmantes mais le plus souvent prétentieuses ou délabrées.

LA VALLÉE DE LOTI

Notre première étape, en quittant Papeete du côté de l'est, ne nous mènera pas loin. La ville s'étend par là jusqu'à la Fautaua (3), jardins touffus et sincères, haies d'hibiscus, maisons confortables, noyées dans la verdure et les fleurs. Avant de franchir la rivière, c'est-à-dire le torrent, on prend, à droite, une large avenue qui vient buter contre la colline et se résoud en une route étroite, celle de la vallée.

Le fantôme de Loti doit avoir l'occasion de verser des larmes s'il se promène dans cette vallée qu'il a rendue célèbre et s'il découvre le jardin public qui perpétue le site délicieux où le midship et Rarahu faisaient du sentiment, les pieds dans l'eau.

« *C'était un recoin tranquille au-dessus duquel faisaient voûte de grands arbres à pain, des mimosas, des goyaviers et de fines sensitives* (4). »

Un botaniste pourrait se demander comment les sensitives, qui sont des plantes de prairie hautes tout au plus de trois pieds, pouvaient « faire voûte » au-dessus d'une rivière ; à quelle époque et dans quel recoin tranquille on a bien pu planter des arbres à pain au bord de l'eau, ce qui ne se fait jamais, et pour cause ; et où Loti a pu voir dans l'île ces mimosas dont il parle à chaque instant : il n'en existe dans toute la Polynésie qu'un seul plant importé vers 1926, je crois, par un Français qui en est très fier et en porte toujours un brin à son veston.

On pourrait relever dans *Le Mariage de Loti* bien des erreurs de

(1) On appelle *motu* (île) les îlots de sable, couverts de cocotiers, qui sont la dernière formation du récif.
(2) *Fare*, maison ; *punu*, métal ou boîte à conserve. Les indigènes ont appelé ainsi les maisons de planches à toit de tôle ondulée : maison-boîte-à-conserve.
(3) Prononcer : *Fow-tow-a.*
(4) Page 19 de l'édition Calmann.

ce genre et de beaucoup d'autres genres, notamment sur la psychologie de la Tahitienne ; mais on ne peut pas demander à un poète qui a passé six semaines, puis neuf jours, à Tahiti, la connaissance même superficielle d'une flore aussi neuve et aussi variée. Seulement, voilà, « sensitive », cela fait si bien, c'est tellement sensible et poétique ! Comme la vanille qui « enguirlande » la véranda de Rarahu, une plante roide, incolore, et dont personne n'aurait l'idée de décorer une véranda. Quant à l'arbre par excellence, celui qui fait réellement voûte au-dessus de toutes les rivières, particulièrement au-dessus de la Fautaua, le *purau* ou bourao, Loti, je crois bien, ne le fait pousser que dans le jardin public de Papeete. C'est pourtant un bien bel arbre, des rameaux d'une fantaisie imprévue, de grandes feuilles en cœur, des fleurs éternelles ; et quel arbre poétique qui sème autour de lui, chaque après-midi, les fleurs écloses dans la matinée, tout entières, toutes rondes, pareilles à des pavots, coupes jaunes veinées d'amarante ! Ce que cette pluie d'asphodèles aurait bien fait dans la scène des adieux !

Tout cela n'empêche pas l'auteur de nous révéler : « *J'ai écrit sur Tahiti de longues pages : il y a là-dedans des détails jusque sur l'aspect des moindres petites plantes* (1). »

J'ai l'impression que ces « longues pages » devaient se trouver dans le *Tahiti* de Cuzent (1860), que Loti n'ignorait certainement pas puisqu'il y a pris l'idée et même les formules des lettres en tahitien, avec traduction française en regard, de sa sentimentale héroïne ; et peut-être aussi dans les notes rédigées par son frère Gustave, pharmacien de la Marine — comme Cuzent — qui avait séjourné dans l'île. Mais il ne suffit pas de consulter des livres et des notes pour dépeindre la végétation d'un pays, même et surtout quand on est poète.

Je ne veux pas m'arrêter plus longtemps à des vétilles au sujet de ce livre charmant qui nous a laissé de bien jolies images d'un Tahiti défunt, celui du Papeete pomaréen et de ses environs directs. Je dirai même qu'il fallait à Loti une sensibilité presque féminine pour avoir si bien vu, en si peu de temps, ce district de l'île. On ne peut pas lui reprocher de l'avoir idéalisé : par une pente naturelle de son esprit, il n'en pouvait montrer que les attraits faciles, à l'exclusion de tout ce qui est force, luxuriance et rudesse. Tout est adouci par cette plume séduisante qui s'est

(1) Page 70.

toujours refusée à la redoutable sincérité. S'il est possible qu'il nous ait donné une idée fausse de tous les pays qu'il a visités, il n'en est pas moins vrai qu'il a enchanté des millions d'êtres humains en leur montrant le monde tel qu'ils le souhaitent, tel qu'il n'est pas.

On ne sait pas au juste où se trouvait le « recoin tranquille » qui servait d'alcôve aux amants du livre, sans doute non loin de l'embouchure, entre la route et le lagon, où il y a encore aujourd'hui des ombrages mystérieux et des bassins naturels. On a cru pouvoir le placer beaucoup plus haut, à un bon mille de la route ; et pour consacrer ce lieu sanctifié par la littérature, on en a fait un décor invraisemblable, tel qu'en peuvent concevoir les cerveaux déliquescents de fonctionnaires imbibés d'apéritifs multicolores et pleins des souvenirs du Robinson banlieusard.

On s'y achemine par un macadam bordé de fils de fer barbelés qui encagent le torrent lui-même, de baraques de planches vermoulues, peuplées de Chinois livides, de cocoteraies sans grandeur et de maigres plantations de caféiers. Plus loin, ce n'est plus qu'un chemin boueux et caillouteux, entre une colline qui ressemble à un talus de chemin de fer et un fourré de légumineuses où persistent quelques vieux manguiers. C'est à travers un cloaque muré de verdure basse qu'on débouche sur le terrain herbeux connu sous le nom de *Bain Loti*.

On a débroussé et nivelé un vaste espace de deux ou trois hectares, en bordure de la rivière, et on l'a semé d'un beau gazon de boulingrin régulièrement tondu, épluché et nettoyé de la moindre feuille morte. Pour protéger ce billard végétal des quelques roues d'autos qui s'aventurent jusque-là, on l'a fermé de petites bornes en ciment dont la forme a été patiemment étudiée pour réaliser le maximum de laideur géométrique. On y a planté avec symétrie des arbustes grêles entourés d'un cercle de gros galets blanchis à la chaux. L'ensemble évoque un square de cité ouvrière établi par un entrepreneur économe.

A l'entrée de ce jardin sans ombre s'élève un bâtiment ultramoderne, un cube de ciment à toit plat, peint en vert amande : c'est le filtre régulateur des eaux de Papeete, car on a capté en cet endroit une partie de la Fautaua, et la grande cité coloniale s'abreuve de ce torrent littéraire.

Tout le bord de l'eau est fermé par un mur de béton coupé de place en place pour laisser passer les baigneurs. On a, en effet,

construit un barrage, cimenté le lit de la rivière, et fait de la vasque au courant limpide célébrée par Loti une piscine de natation, avec échelles et rampes de fer à l'usage des nageurs. Il y a même, tout à côté, un édicule en fibro-ciment qui renferme les cabines de déshabillage imposées par un règlement. Celui-ci est affiché dans un cadre de bois et protégé par une corniche ; et le gardien du square veille avec une pruderie de pasteur à sa plus stricte application, évalue d'un œil sévère le plus ou moins d'ampleur des caleçons masculins. Les femmes, qui se baignent toujours en robe ou en *pareu*, échappent à sa juridiction. Enfin, pour que personne n'en ignore, un large disque de tôle, peint en rouge, sur une hampe de fer, porte l'inscription bien apparente : *Bain Loti*. Un autre disque, à cent mètres en amont, renseigne les amateurs : *Limite des bains*. Et une chaîne, jetée en travers du torrent devenu piscine, laisse pendre une plaque de fonte avec cet avertissement : *Danger*.

Au fond de ce décor sportif, un obélisque décoré d'une Tahitienne de convention supporte le buste en bronze de Pierre Loti, non pas le Loti popularisé par la photographie, visage rond, nez moyen, moustaches avantageuses, le parfait officier de Marine de 1890, mais une sorte de personnage équivoque anémié par le climat tropical, et qui ne ressemble en rien au père de Rarahu. Derrière lui, quelques beaux arbres sauvés de la dévastation ombragent des bancs de guinguette et une manière de kiosque à musique qui a le mérite de n'être que bêta.

Tel est l'ensemble saugrenu que les esthètes de l'administration offrent aux lecteurs dévots du *Mariage de Loti* pour leur rappeler le « recoin tranquille » où sous une voûte de « fines sensitives » s'ébattaient les sveltes naïades maories couronnées de fleurs et fuyant comme des biches devant le *Tinito* (1) libidineux.

J'en vois ici de beaucoup moins farouches, en jupe et *taamu titi* (2), qui se livrent à la baignade, les cheveux dénoués, un hibiscus à l'oreille. Comme le font et l'ont toujours fait les Tahitiennes, elles ne plongent pas la tête la première, avec la grâce et la souplesse de nos ondines blanches, mais sautent dans l'eau, les pieds en avant, à croupeton, d'une main tenant leur jupe ramenée entre les cuisses, de l'autre se bouchant le nez avec le pouce et l'index. Cela ne fait pas un tableau très « poétique », mais je n'y suis pour rien...

(1) Chinois, en tahitien.
(2) *Taamu*, lier ; *titi*, seins : soutien-gorge (prononcer : *tâ-mou*).

Pauvre cher Loti... Je crains bien que, pour ses péchés, s'il en a jamais commis, un démon impitoyable ne l'oblige quelquefois à revenir sur ces rives qu'il a décrites avec tant de charme. Il doit se dire, non sans amertume, que la gloire a les revers les plus singuliers, et que les lauriers les plus vivaces, tressés par des mains maladroites, peuvent devenir des couronnes d'épines.

Laissant derrière nous de beaux souvenirs si maltraités, nous nous engageons dans le sentier qui suit le fond de la vallée. Nos soldats, ces Romains des colonies, y avaient ouvert un chemin carrossable qui remontait jusqu'au pont dit de Fachoda. Depuis longtemps, il était abandonné à la brousse, barré par des troncs d'arbres morts. La dernière crue en a emporté plusieurs morceaux, le pont tout entier et les passerelles qui menaient à la cascade. C'est maintenant une expédition d'acrobate que d'aller jusqu'au pied de cette chute célèbre. Il faut descendre dans le lit de la rivière, remonter sur la berge en s'accrochant à une chaîne, passer cinq ou six fois le torrent à gué, marcher à travers des herbes qui vous viennent à la ceinture.

La vallée n'en est que plus belle. L'exubérance du sol tahitien remplit cette faille étroite et encaissée que ferme un ciel presque toujours nuageux. On marche sous un couvert épais, fait de toutes les essences qui enchevêtrent leurs branches et mêlent les tons de leurs feuillages. Des tunnels de noirs caféiers chargés de cerises vertes succèdent aux fourrés de bananiers dont les grandes feuilles distillent la lumière, aux massifs de colocases, l'*ape* des Tahitiens, qui est un monstrueux taro aux tiges lancéolées. Partout, les *purau* emmêlent leur croissance, un grouillement serpentueux de troncs et de branches d'où suinte un jour glauque d'aquarium.

Quelquefois, le chemin s'ouvre en clairière et découvre le torrent qui court à grand bruit parmi les roches de basalte noir, entre les pentes abruptes, couvertes d'arbres trapus où s'accrochent les longues draperies des lianes. Les papayers, au bord du sentier, déploient au faîte de leur tronc imbriqué leur feuillage tout rond qui se relève comme les jupes d'une danseuse espagnole et laisse voir les papayes verts et orangés. Il y a peu de cocotiers, ou de très jeunes, en gerbe de jet d'eau, dorés par en-dessous comme une fontaine lumineuse. Les pandanus s'appuient sur leur réseau de béquilles et projettent des girandes par tous les bouts de leurs tuyaux. Les goyaviers répandent le parfum de confiture de leurs fruits jaunes, tout pareils à des poires musquées. De temps à

autre, un manguier se dresse, solitaire et sombre, tronc et feuilles soudés en un bloc, ses gros fruits verts ou carminés suspendus à de longues ficelles, comme les oranges d'un sapin de Christmas.

— Des roses ! s'écrie Amandine qui marche devant moi.

Près d'une cabane écroulée dont il ne reste plus qu'un morceau de charpente, la brousse et sa turbulence laissent voir encore les traces d'un jardin. Il y a en effet des roses, des petites roses pâles et langoureuses dont le parfum mièvre est comme submergé par les senteurs tropicales. C'est peut-être, après tout, celui des roses de chez nous, mais l'odorat n'est plus fait à ces délicatesses, comme la vision ne serait plus émue par les gris-de-perle de nos journées vaporeuses. Tout est, ici, dans le monde sensible, violence, excès, paroxysme, feuilles gigantesques, arômes puissants, couleurs exaspérées.

Un misanthrope ou un sage a dû vivre dans ce fond de vallée, s'est bâti une case à toit de chaume, a planté des fleurs et des arbres de son pays : une vigne s'accroche encore aux derniers madriers. Il est parti vers un autre monde, dans le temps ou dans l'espace. La case est tombée en ruine. Il reste des pampres et des roses...

Nous sommes ici près de l'ancien pont de Fachoda. Devant nous le pic des Français dresse son éperon aigu dont la cime est enveloppée dans un grand nuage cotonneux. La vallée se resserre, n'est plus qu'un défilé où le torrent inquiet cherche sa route. Il nous faut le franchir plusieurs fois, de l'eau jusqu'à mi-cuisses. On se perd dans ce dédale rocheux, à travers le fouillis végétal. Bien qu'il soit près de midi, de lourdes ombres descendent des frondaisons et des encorbellements du basalte. Un gros bruit d'averse vient jusqu'à nous, et nous débouchons enfin dans le grand cirque lumineux que la cascade remplit de son fracas.

Elle tombe au fond d'un vaste cercle de hautes falaises où la clarté se déverse sans un obstacle, ces remparts nus, couleur de terre, ourlés à leur front de fougères géantes, d'arbres crochus et de broussaille. Par temps normal, elle ne s'écoule pas dans son bassin mais s'écrase contre la paroi, aux deux tiers de la chute. Il faut de fortes pluies pour que le jet prenne sa courbe pleine et se déverse au milieu de la cave. Quand le vent passe, il refoule d'un seul coup la longue chevelure blanche et y sème une profusion d'arcs-en-ciel.

Nous admirerions tout notre saoul ce spectacle millénaire si nous n'avions séjourné aux Marquises. La triple chute de Tahauku,

dans l'île de Hiva-Oa, et surtout la cascade de Haka, dans la vallée de Hakaui, à Nuku-Hiva, qui tombe d'un seul jet de trois cents cinquante mètres, nous ont laissé de telles visions que celle-ci ne peut plus être qu'un pâle décalque sans pathétique. Le cirque lui-même n'a rien du décor écrasant, une cathédrale de Cyclopes, que nous a offert la profonde vallée des anciens cannibales marquisiens. Le souvenir de cet archipel grandiose et austère ne cessera de s'imposer à notre esprit.

Nous passerons, un autre jour, le gué aléatoire qui remplace le pont défunt de Fachoda, en attendant sa reconstruction improbable. Il n'en reste qu'une pile ébranlée par un arbre mort, et des poutres de fer qui pourraient tenter un équilibriste. Au delà, un chemin muletier s'élève sur le versant du pic des Français, et à travers une brousse véhémente, coupée de ruisselets, monte jusqu'au sommet de la falaise qui domine le cirque de la cascade. Il y a là, à côté d'un bois de citronniers chargés de fruits, un jeune manguier en partie ébranché dont le tronc porte, profondément gravé de bas en haut, un seul mot : *Mauri*, ce qui ne peut être qu'un nom propre, car personne n'a pu m'en donner la signification. En grimpant jusqu'à la première fourche, on découvre la chute dans son entier, depuis la brèche d'écoulement jusqu'au bassin d'un vert d'émeraude, et la moitié du cirque qui l'enferme. L'ensemble a plus de grandeur que le paysage d'en bas, car il se surhausse de tous les sommets qui l'environnent et de la perspective infinie des nuages qui voguent entre les crêtes.

Nos pionniers ont taillé dans le roc, un peu plus haut, une corniche vertigineuse qui longe un côté du cirque et gagne le faîte de la muraille d'où s'épanche la cascade. Ils y ont bâti un fort de pierres taillées, Fachoda, qui après avoir perdu tout intérêt militaire, est resté longtemps un lieu de villégiature pour les soldats et les marins. A cette altitude — quatre cents mètres et non mille, comme le dit Loti — ils pouvaient cultiver des légumes d'Europe, le potager à petits pois, carottes et pommes de terre qui est le rêve de tout Français installé aux colonies. L'ami Boubée y a fait ses premières plantations de quinquina, aujourd'hui menacées par la brousse.

Elle manifeste à cet endroit une ardeur prolifique. C'est à peine si quelques roches noires émergent de cette feuillaison et de cette floraison foisonnantes, que ne coupe même pas le torrent qui se précipite vers sa chute. Les fleurs surtout s'y présentent en massifs

d'une telle densité qu'on est ébloui par leurs couleurs et enivré par leurs parfums. Nous aurions passé des heures au milieu de cette églogue exotique si nous n'avions été enveloppés tout à coup, sans transition, par une pluie fracassante qui ne nous a plus lâchés. Ce n'est rien que cette douche tiède, et on s'y promènerait avec une sorte de volupté si elle ne remplissait le paysage de son épaisseur sous-marine. Plus rien n'existe que des couches d'eau verticales où se dessinent vaguement des silhouettes d'arbres et de rochers. Il faut craindre aussi que la crue ne vous enferme dans ces lieux déserts où l'on trouverait d'ailleurs le vivre-chevrettes, bananes, oranges, ignames, châtaignes du *mape*, papayes, rhizomes des *para* ou fougères arborescentes — et le couvert des grottes, avec des lits épais d'herbe et de feuilles. Mais je n'ai guère le goût des robinsonnades — je sais ce que c'est — et je préfère, après tout, la fine cuisine d'un Chinois et un lit à moustiquaire.

En revenant jusqu'au *Bain Loti* sous un déluge continu, nous y trouverons du soleil parmi des flocons blancs ; et le gardien de la pudeur administrative nous dira que le beau temps n'a cessé d'y sourire. Fantaisie de ce climat de bonheur : la montagne n'est là que pour recevoir l'eau des pluies et la distribuer sur une côte ensoleillée.

(A suivre.)

A. T'SERSTEVENS.

CEUX DE LA « GALATÉE »

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

Rolland ouvrit une grille de bois, appuya son vélo contre la murette et sonna à une porte peinte en vert.

— Est-ce que je pourrais voir M. Rémy ? C'est de la part de M. Monnard.

— M. Rolland ?... Entrez, monsieur : papa vous attendait.

Double surprise : d'abord, d'être attendu ici, ainsi qu'à Trézel. C'était décidément comme à bord : partout où le second passait, on trouvait tout paré. Surprise aussi de tomber sur une jolie fille, quand il attendait un vieux maître d'école. Car elle était jolie, avec son teint éclatant, ses cheveux flous, ses yeux bruns, jolie malgré un nez breton, un peu large. Elle le précédait, maintenant, l'introduisait dans une salle à manger, où sur le buffet, des chimères de chêne dardaient les flammes sculptées de leurs langues. Des bateaux peints, vent arrière et tout dessus, s'encadraient sur les murs, à n'en pas douter, cadeaux d'anciens élèves, aujourd'hui capitaines.

— Bonjour. Vous êtes M. Rolland... Asseyez-vous.

C'était dit à la suite, de la même voix soigneusement articulée, une voix de dictée au tableau. Celui-là non plus, Rolland ne l'avait pas imaginé ainsi, petit, rouge, de même qu'au sortir d'une colère, avec un nez long, un « nez de cane », chevauché de lunettes d'acier, une figure ébauchée à grands coups, comme par l'herminette paternelle Il portait un veston noir à reflets verts, un col très montant et d'une blancheur éclatante. Assis en face de Rolland,

(1) Voir *La Revue* du 1er et 15 août, 1er et 15 septembre, 1er octobre.

il appuyait sur lui un regard aigu et pénétrant de vieux médecin, décidé à prendre tout son temps pour examiner son client

— Monnard m'a parlé de vous, dit-il de la même voix solennelle. Il assure que vous avez de l'étoffe et que vous vous conduirez bien ici, parce que, jusqu'à présent, vous vous conduisez mal à terre. Cela arrive... Le contraire aussi. Mais puisque vous êtes là, vous avez dû choisir... Vous avez votre certificat d'études ?

— Oui.

— Depuis ? Pas d'études personnelles, pas de lectures ?

— J'ai lu... des romans.

— Oui... A deux sous, que vous prêtaient les hôtesses. Je connais... Et le tour du monde sans être capable de pointer Calcutta sur un atlas... En somme, zéro depuis votre sortie de l'école, à treize ans.

Un médecin, un terrible médecin : il mettait le doigt avec une sûreté impitoyable sur des points qui, à la pression, se révélaient sensibles à faire crier ? Et chez Rolland, en réponse, la peur, cette peur du médecin, justement, qui, en trois mots, vous fait un malade grave d'un type assuré d'être bien portant.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans.

— Donc, un esprit que vous avez laissé rouiller, depuis neuf ans, par votre faute... Si, par votre faute. On trouve toujours le temps de se cultiver quand on le veut, ne serait-ce qu'au service militaire. L'ambition vous est venue tard, mon ami.

Cette fois, le coup de pouce brutal portait à faux.

— Elle ne me serait même jamais venue, si je n'avais pas rencontré M. Monnard.

Le père Rémy ne répondit pas tout de suite. A travers ses lunettes, il étudiait la réaction qu'il venait de déclencher.

— Je le crois, dit-il enfin. Vous devrez beaucoup à M. Monnard, que je suis fier d'avoir eu comme élève, et qui n'a pas la place qu'il mérite, parce qu'il ne consent pas à la demander. Il m'a répondu de vous. Vous prenez pension chez son frère, je crois ?

— Oui.

— J'espère que vous serez capable d'apprécier votre chance. L'abbé est un homme admirable et un saint. Puisqu'il a accepté de vous recevoir, je ne pouvais pas faire moins. C'est ce qui m'a décidé.

Il pinça le bout de son grand nez et conclut :

— Donc, je vous accepte ici. Seulement, je vous le répète, vous avez neuf ans de dérive à remonter : je suppose que vous comprenez quel effort acharné cela exigera de vous. Vous aurez tout à rapprendre, puis à apprendre... Sans parler du mois de cours que vous avez manqué. Soyez là demain matin à six heures.

Il se leva, ouvrit la porte, mais dans le vestibule, il arrêta le visiteur d'un geste.

— Un instant... Monnard a déposé pour vous ici un paquet de livres. Madeleine !

Une porte s'ouvrit derrière Rolland. Il se détourna. La jeune fille qui l'avait accueilli reparut sur le seuil et ce fut lui qu'elle regarda, avant son père.

— Les livres que M. Monnard a apportés pour Pierre Rolland.

Elle rentra pour chercher le paquet, et revint le tendre avec un sourire.

Dès qu'il fut hors du bourg, Rolland s'arrêta, et ouvrit le ballot qu'il avait ficelé sur le porte-bagages : *Arithmétique théorique*, *Algèbre*, *Géométrie*, *Trigonométrie*, *Cosmographie*, *Éléments de navigation théorique...*

Il ouvrit d'abord la géométrie : des figures où les lignes se combinaient sans aboutir à aucune forme familière, une complication voulue, stérile. Il lut : « Dans des polygones semblables, les aires sont proportionnelles aux carrés des dimensions homologues ». Découragé, il ferma le livre.

L'algèbre lui offrit des pages de formules où les lettres grêles semblaient grouiller comme des colonies de vermine. Il se rejeta sur le traité de navigation : les mêmes balayures de formules, les mêmes dessins de fou. Mais cela se nommait : *Méthode de navigation côtière*, ou *Effet du vent sur les voiles...* L'effet du vent sur les voiles ! Il croyait pourtant le connaître, lui, quand il paumoyait de la toile à vingt mètres du pont, sur une vergue enragée, ou qu'il tenait des deux poings, juste sur le cap donné, un navire ardent. Mais le vieux lui dirait demain : « Zéro, cela, zéro comme le reste. C'est avec des lignes et des circonférences que cela doit s'aprendre. »

Il le maudit tout haut, rattacha furieusement le paquet et forçant sur les pédales, se rua vers Trézel, décidé à tout envoyer par dessus bord, à boucler sa valise, à repartir le soir même pour Dunkerque.

Comme il débouchait sur la petite place, l'abbé sortait de l'église, après le Salut, derrière quelques bonnes femmes qui regardèrent curieusement le marin. Le recteur le dépassa pour aller ouvrir la porte du presbytère, puis il s'effaça pour que Rolland pût rentrer son vélo. Mais sitôt la porte refermée, il lui prit le bras.

— Ah ! cette fois, ça ne va pas !

— Non.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Rolland répondit, détourné, comme s'il avait eu peur de rencontrer le regard trop grand. Ah ! celui-là ne les avait pas en capotes de voiture, les paupières !

— Il se passe que je veux m'en aller, retourner d'où je viens.

— Ah oui ? Venez me raconter cela chez moi.

Il lui avait gardé le bras, et ne le lâcha que lorsqu'il l'eut poussé dans sa chambre, qu'il l'eut fait asseoir dans son fauteuil. Puis il alluma la lampe, ferma les volets Rolland jeta autour de lui un coup d'œil maussade : des livres couraient sur des rayonnages de bois blanc, un bureau s'encombrait de paperasses, un petit modèle de quatre-mâts trônait sur le secrétaire, une jeune fille dorée tendait des fleurs de laiton sur la pendule, entre deux candélabres à bobèches. Rolland remarqua, sur la table de nuit, près du lit à rideaux de reps fané, une bouteille de potion et une cuiller.

— La fraîcheur vient vite, murmura l'abbé.

Il fit craquer une allumette : le feu tout préparé flamba en pétillant. Puis le prêtre atteignit au fond d'un tiroir un paquet de cigarettes, en offrit une à Rolland, s'assit au bord du bureau, contre l'abat-jour de papier rose, qui colorait légèrement ses joues pâles.

— M. Rémy ne vous a pas mal reçu ? dit l'abbé. André m'a affirmé qu'il était dans d'excellentes dispositions à votre égard.

André, c'était le second, celui qui l'avait fourré dans ce guêpier. Rolland haussa les épaules.

— Ni bien ni mal. Il m'a dit que j'avais neuf ans de perdus à rattraper... Pendant ces neuf ans-là, j'ai gagné ma vie !

— Il a dit : « perdus » ?

— Ça voulait dire ça.

— Je ne crois pas... En tout cas, il vous a accepté à son cours ?

— Oui...

— Donc, il considère que ce retard est rattrapable. Vous ne

serez pas le premier qu'il ait remis en selle : j'ai vu chez lui des garçons de vingt-cinq ans... Quand vous le connaîtrez, vous vous apercevrez qu'il a trop de cœur, et qu'il le cache. Il y a autre chose.

Rolland jeta un regard noir vers la porte, comme si un adversaire menaçait d'entrer.

— Votre frère lui avait remis des livres pour moi. Je les ai regardés...

— Nous y voilà ! dit l'abbé. Et comme c'était de l'hébreu, vous voulez me les laisser en souvenir ?

Rolland se renfrogna encore. Il ne s'était assis qu'au bord du fauteuil, sans accepter de s'y abandonner.

— Jamais, affirma-t-il, je n'encaisserai ces trucs-là !

L'abbé sentit qu'il y avait là plutôt une déclaration de mépris qu'un aveu d'impuissance, et il dit doucement :

— Mais si. Parce que vous comprendrez très vite qu'il ne s'agit pas de tracer des lignes quelconques, embrouillées à plaisir par des professeurs, pour décourager les pauvres candidats. Un coup de crayon donné ici peut sauver un bateau et des hommes là-bas. Pour ne prendre qu'un exemple, qu'est-ce qu'il y a de plus sec qu'un triangle ? Mais quand cela devient deux ancres affourchées et un navire qui fait effort pour les arracher ?... Si ce triangle-là n'a pas été exactement calculé chez le père Rémy, vous chassez et vous allez à la côte... Ne croyez pas que j'aie trouvé cela tout seul, je l'ai entendu dire maintes fois à mon frère, et cela m'a frappé... Je l'ai entendu dire aussi qu'il n'imaginait rien de plus affreux pour un commandant de navire que de ne pouvoir agir, pour avoir négligé d'étudier le cas qui justement se présente... Mais André m'a dit aussi que vous n'aviez jamais accepté de descendre d'une vergue, par les pires temps, sans avoir achevé ce que vous aviez à y faire. Et ici, vous abandonneriez, avant même d'avoir essayé !...

Il se leva, lui reprit le bras :

— Venez dîner. Maman s'était surpassée à midi, en l'honneur de votre arrivée. Vous en serez quitte pour manger le poulet froid.

Un étrange dîner, que Rolland ne devait jamais oublier. A propos du père Rémy et de ses cours, l'abbé était reparti, avec une verve enragée, dans ses souvenirs de collège. Il évoquait des silhouettes de professeurs cocasses ou bougons, racontait des farces et des chahuts, tout en versant à son hôte du vin à plein verre. Mais Rolland remarqua bientôt qu'il trempait seulement

les lèvres dans de l'eau rougie, et qu'en le servant abondamment, il picorait à peine dans son assiette un peu de blanc de poulet. Sa mère, qui l'écoutait avec un sourire fixe, contraint, jetait parfois un regard désolé à la bonne nourriture dédaignée. Mais l'abbé, excité, les pommettes rouges, parlait, parlait. Soudain, une quinte de toux l'interrompit, déchirante, aussitôt bâillonnée par la serviette... Il se lève, avec le geste d'excuse de quelqu'un qui vient de s'engouer. Mme Monnard, la figure bouleversée, se dresse déjà. Son fils, de la main appuyée sur l'épaule, la force à se rasseoir, et sort, la serviette sur les lèvres. La vieille dame, regarde la porte, avec un visage torturé, se reprend enfin et remplit à son tour, jusqu'au bord, machinalement le verre de Rolland. Lui, murmure :

— Il ne va pas ?

Elle répond seulement :

— Il est très fatigué.

L'abbé rentre, souriant, mais affreusement pâle. Rolland remarque qu'il n'a plus sa serviette, il l'entend expliquer, en se rasseyant :

— Une bouchée qui avait mal passé...

Puis il frappe de ses deux mains à plat sur la table, pour bien marquer que l'incident est clos, et d'une voix gourmande :

— Tu vas nous faire un bon café, petite mère.

Mme Monnard gagna la cuisine, comme si elle s'y enfuyait.

L'abbé examine Rolland, ce regard d'admiration grave que le marin a déjà surpris à leur première rencontre, et il dit doucement :

— On a le plaisir à vous regarder. C'est une si belle chose, la santé, une si grande grâce !

A six heures moins cinq, le lendemain matin, après la traversée nocturne d'un morceau de campagne qui l'avait surpris par ses ornières et ses cailloux, il entrait dans la classe qu'éclairaient mal trois lampes de cuivre suspendues au plafond. Une dizaine de garçons attendaient déjà, les uns causant à voix basse, d'autres assis et répétant à la hâte une leçon. Rolland, au premier coup d'œil, s'aperçut qu'il était plus vieux qu'eux tous : il serait en même temps le plus en retard. Ces deux pensées conjointes ne lui firent point une figure aimable pour aborder ses nouveaux camarades. Il avait pourtant, d'un rapide regard, isolé dans le groupe ceux qui avaient navigué, et sortaient comme lui d'un

poste d'équipage. Ce fut à ceux-là, les premiers, qu'il tendit la main, mais avec un visage immobile, fermé.

Il en arriva encore deux, qui, après un furtif bonjour de la tête à la ronde, allèrent s'asseoir à leur table.

A six heures sonnant, un bruit de sabots approcha, figeant tous ces grands gars le nez sur leur livre, et le père Rémy entra. Tous se levèrent. L'instituteur s'assit à sa table, sur la petite estrade de bois, près du tableau.

— Asseyez-vous, messieurs... Je souhaite d'abord la bienvenue à votre nouveau camarade, Pierre Rolland. Il a plus navigué que vous tous, et de façon à conquérir l'estime des meilleurs de ses chefs, qui l'ont dirigé sur notre cours. Il est tout naturel, M. Rolland, qu'au début, vous vous trouviez en retard sur vos camarades. Ce retard, vous le rattraperez. Ne vous inquiétez donc pas de ne point comprendre les théorèmes qui seront expliqués ce matin, et consolez-vous en vous disant que vous ne serez pas le seul... M. Orieux, voulez-vous venir au tableau.

Orieux, un garçon de dix-neuf ans, bien nourri, à visage lisse, sortit de son banc, la tête basse, la nuque offerte comme à un couperet de guillotine, et se tint debout près de la planche.

— Expliquez-nous, je vous prie, le deuxième cas d'égalité des triangles rectangles.

Orieux commença, d'une voix sourde, qui semblait déjà prévoir la panne prochaine :

— Si deux triangles rectangles ont l'hypothénuse égale...

Puis à la craie, il commença de tracer les figures.

— Que faites-vous là, monsieur ?

— Je construis deux triangles adjacents.

— De quel droit ?

Le père Rémy laissa patauger le garçon quelques minutes encore, avant de conclure :

— Nous sommes à lundi, monsieur. Votre journée du dimanche s'y prolonge, aussi malencontreusement que se prolonge votre ligne A.-B....

Orieux prit le chiffon et effaça le prolongement de la ligne A-B...

La porte qui reliait l'école à la maison d'habitation s'ouvrit. Orieux lui jeta un regard, comme s'il en attendait l'arrivée inopinée d'un secours. C'était seulement de la honte qui entrait : Madeleine Rémy, qui, comme chaque matin, apportait à son père son déjeuner, un immense bol de café au lait où trempait du pain.

Il arrivait que, selon son humeur, elle décochât un regard amusé ou pitoyable à la victime en cours. Cette fois, après avoir déposé le bol sur la table, elle parcourut rapidement des yeux la classe, aperçut Rolland assis au dernier banc, et il crut voir, quand elle referma la porte, ses lèvres rouges et saines ébaucher pour lui un bref sourire.

Quand elle fut sortie, le père Rémy commença de déjeuner, sans pour cela donner aucun répit au malheureux qui essayait vainement de rattraper des bribes de démonstration.

— Je ne connaissais que trois cas d'égalité des triangles. En voici un quatrième ! Faites-le breveter, monsieur. Ce sera le seul brevet dont vous pourrez faire état.

Il acheva tranquillement son bol avant d'ordonner :

— Retournez à votre place. Vos parents sauront que vous les volez.

Personne n'avait ri pendant l'exécution. Le père Rémy en choisit un autre qui chemina à peu près sans encombre jusqu'au C. Q. F. D.

A huit heures, les gamins de l'école chassèrent les candidats. Mais le père Rémy retint Rolland au moment où il passait la porte.

— Rolland, le cours recommence à onze heures. Je ne veux pas vous obliger à faire d'ici là le trajet de Trézel aller et retour. Ce serait du temps de perdu. J'ai pensé que vous pourriez vous installer dans la salle à manger. Pour ce matin, vous y apprendrez les définitions des lignes et des angles. Venez.

Il ouvrit la porte du fond. Rolland se retrouva dans le vestibule où Madeleine Rémy l'avait introduit la veille. Son père, en surveillant, par la porte restée entr'ouverte, les gamins qui enjambaient les bancs, appela :

— Anna !

La porte de la cuisine au fond du large corridor s'ouvrit, et une grande fille maigre, à cheveux tirés, parut. Elle avait un visage terne, assez ingrat, où déjà le nez de son père s'allongeait.

— Installe M. Rolland dans la salle à manger. Donne-lui une plume, de l'encre et du papier.

Quand elle eut disposé devant lui un encrier de verre, un porte-plume d'écolier, deux feuilles de papier quadrillé, elle demanda :

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ?

Elle le laissa seul. Résigné, il ouvrit sa géométrie, et lut : « L'idée de point est donnée par des corps très petits (grains de poussière).

image imparfaite, car le point géométrique n'a aucune épaisseur dans aucun sens. »

Il hocha la tête : c'était d'emblée aussi saugrenu qu'il l'avait craint.

Ce qui le frappa, puis l'emplit d'un vague respect à la fin de cette première journée, ce fut l'effort écrasant qu'elle avait exigé du vieux maître. Celui-là ne faisait pas souvent quart en bas ! De six à huit heures, cours ; de huit à onze, classe ; de onze à douze, cours. A une heure, reprise de la classe jusqu'à quatre heures. De quatre à huit, cours.

— Et l'été, avait précisé Casterat, un ancien de l'*Antoinette*, resté très matelot, avec son chandail à col roulé, sa large figure grêlée de taches de rousseur, on commence à cinq heures, et on finit à neuf ! Il ne garde pour lui que l'après-midi du jeudi, où il se promène en campagne. Et ça dure depuis vingt ans ! Le dimanche, il joue de l'harmonium à l'église, et il est encore secrétaire de mairie ! Heureusement qu'Anna lui aide.

— Anna, c'est l'aînée ?

— Oui. C'est la bonne fille, mais elle est aussi moche que Madeleine est jolie.

Rolland se força un peu pour demander, avec un sourire de coin :

— Vous devez tous lui courir après, à Madeleine ?

Casterat cligna un œil :

— Oui ? Eh bien ! essaye un peu pour voir... Oh ! il y en a à qui elle plaisait ! Mais, tu me croiras si tu veux, pas un n'a osé aller la demander au vieux. Pour s'entendre dire : « Mossieur, retournez à votre place » !...

Cela se fit comme lorsqu'un canot glisse dans un courant. Rolland ne s'aperçut point d'abord que le rythme du cours l'emportait, qu'il ne reconnaissait plus, tant elles s'étaient éloignées, ses dispositions d'arrivée. Le père Rémy le gardait tous les soirs une demi-heure après les autres, pour remonter la fameuse dérive, et pendant cette demi-heure, il s'attachait à lui, comme un bosco qui vous tire sans relâche tout votre effort du corps. L'abbé de son côté avait déclaré :

— J'ai passablement oublié mes « maths » depuis le bachot. Mais cela ne doit pas être si terrible, et en s'y mettant à deux...

Il avait exigé que Rolland travaillât dans sa chambre, la seule

chauffée. Ces séances de travail avaient lieu l'après-midi et durant la soirée, car l'abbé, qui sans le dire, redoutait les nuits blanches et leur angoisse d'étouffement, prolongeait très tard les veillées.

C'était la géométrie qui avait cédé la première. Rolland avait eu vite percé à jour tout le truquage des démonstrations : superpositions, retournements, constructions sur la figure à démontrer d'annexes en pointillé qui permettaient de la prendre à revers. Il fallait toujours, après avoir fait plusieurs tours — nœuds à tête de More, nœuds de haubans, — rattacher le bout proposé à un autre qu'on tenait déjà, et une fois la surliure faite, souquer la conclusion. Du matelotage, en somme, et il y excellait.

Pour l'algèbre, il s'était d'abord obstinément refusé à en accepter les conventions. Que le produit de moins par moins donnât plus, cela, il ne l'encaissait pas ! Les petites malices des géomètres, au moins, étaient inoffensives, mais cette absurdité, cette malhonnêteté tranquille ! L'abbé avait beau répéter :

— Mais ce n'est qu'un jeu de signes, pour la commodité du calcul.

Lui, déclarait :

— Dites-donc que c'est un truc de shangailleur : ils ôtent un homme ici, un homme là, et au bout du compte, tous ces hommes en moins, ça leur fait des dollars en plus dans leur poche.

L'abbé riait :

— Eh bien ! vous voyez, vous y êtes en plein !

Ils travaillaient et causaient souvent jusqu'à minuit, mais ce n'était pas toujours l'abbé qui parlait. Peu à peu, avec infiniment d'adresse, il avait amené Rolland à raconter sa vie à bord, ses voyages.

— Tant de bavards qui parlent sans rien dire, et vous qui avez des souvenirs magnifiques...

Le marin flatté, évoquait les Caps. Ils ne sont que trois à avoir droit à la majuscule : le Horn, Bonne-Espérance, le cap Sud, en Tasmanie. Il disait le navire en fuite, un mât arraché, la misaine serrée ; la vie à bord, quand il ventait la peau du diable ; ses voltiges d'oiseau dans les cocotiers. sous l'embrasement des tropiques... L'abbé l'écoutait avidement, la bouche entr'ouverte, comme pour aspirer le vent inépuisable qui passait dans les rudes récits. Il n'arrêtait le narrateur que lorsque le navire touchait à un port.

— Ne descendons point à terre : je vous y gênerais...

Il précisa pourtant un soir :

— Je crois que le Bon Dieu doit être très indulgent aux bordées des marins. Ils sont comme Noé, au débarquement de l'Arche : le vin les surprend. Or, la Bible n'a pas un mot de blâme pour Noé... S'il faut tout vous dire, je crois que saint Pierre, votre patron, qui, lui aussi, était dans la marine, n'a peut-être pas toujours été sans reproche, au sujet de la tempérance. Un jour qu'il prêchait avec les onze, à une multitude venue de tous les points de la terre, et que chacun les entendait dans sa langue, certains disaient : « Ils sont pleins de vin nouveau ». Et saint Pierre de s'écrier : « Comment ! Ivres à neuf heures du matin ! » Ça, c'est la réflexion de quelqu'un qui y a passé.

Rolland riait, mais il fit remarquer :

— C'est la première fois que vous me parlez de religion. Et encore !

L'abbé secoua la tête, une lueur malicieuse dans les yeux.

— Je vous en parle tous les dimanches, puisque vous avez la gentillesse de venir à la messe, uniquement, je le sais, pour me faire plaisir et ne pas scandaliser mes braves paroissiens. « Le marin qu'est chez monsieur le recteur, et qui ne met point les pieds à l'église ! »... A quoi bon parler, d'ailleurs, si l'heure n'est pas venue où les chemins du cœur s'ouvrent. Cette heure viendra... Pour le moment, rappelez-vous seulement une très belle parole, qu'on lit tout au début de la Genèse, le premier livre qu'ait inspiré le Saint Esprit : « L'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Comme un navire... Il y est toujours ! Tôt ou tard, vous le rencontrerez, un soir où vous serez seul... Mais sommes-nous assez loin du « pont aux ânes ! » M. Rémy doit se retourner sur sa couche...

Pendant les études du matin, Madeleine entrait parfois, sous quelque prétexte, dans la salle à manger. Ce n'était que des apparitions, un bonjour, un sourire, une fouille rapide dans un tiroir, deux ou trois mots sur la pluie ou le froid, Rolland sentait qu'elle fût restée volontiers plus longtemps, si elle n'avait entendu Anna qui fourgonnait dans la cuisine, ou peut-être s'il avait tenté de la retenir.

Mais il s'était juré de ne pas perdre son temps, un temps si mesuré et si rempli, à tourner autour des filles. Maintenant

qu'il se sentait faire de la route, rien ne comptait plus, que le but. Il se traitait sans effort en navire qu'on pousse vers le port, et qu'on garde strictement sur le cap désigné. Certains bambocheurs, que le père Rémy tenait à l'œil, faisaient de grands récits de leurs sorties du dimanche, avec les couturières d'un atelier voisin. Il leur arrivait même de ne pas dîner, et d'user leur six à sept à attendre leurs amies à la porte. Un soir, Rolland y accompagna Baudu et Trévéder, deux qui avaient navigué, l'un sur les Bordes, l'autre sur un Nantais.

Les filles sortirent, en ricanant et en se poussant du coude dès qu'elles se virent attendues. Plusieurs jetèrent à Rolland des regards de coin, mais il jugea le lot quelconque. A la fois flattées et anxieuses d'être accompagnées en plein jour, les amies de ses camarades baissaient le nez à chaque rencontre.

— Oh ! t'as vu : c'est la mère Marion. Elle est capable d'aller le dire chez moi...

Les plus délurées étaient les plus laides. Les moins mal espéraient visiblement accrocher un mari dans ce vivier à garçons, et pour les appâter cédaient juste l'indispensable, avec une avarice de fourmi.

Rolland fut vite édifié et il refusa les bons offices de Trévéder, qui s'offrait à lui amener une amie de son amie « pour sortir le dimanche ».

L'autre s'en vengea par une blague, qui tourna d'ailleurs à sa confusion. Voisin de Rolland au cours, il déposa subrepticement deux fils blancs sur son chandail, et cela un soir de colle, où le père Rémy passait entre les bancs, dans le dos des candidats, pour surveiller leur travail. Le vieux avait le don de découvrir à dix pas, sur un caban, ces bouts de fil révélateurs, que le hasard, à moins que ce fût une dédaignée, accrochaient souvent à un visiteur de l'atelier « Robes et Manteaux ».

— Au lieu d'aller voir les couturières, monsieur, vous feriez mieux de justifier votre présence ici... A moins que vous ne veuilliez faire prendre mesure de la veste qui vous attend.

Ce soir-là, il saisit sur Rolland les deux bouts de fil à faufiler, et après avoir reniflé, les tendit à Trévéder.

— Reprenez votre bien, monsieur, ce fil vous coûte assez cher pour que vous le conserviez. Il n'y a qu'à comparer vos résultats avec ceux de M. Rolland pour rendre à chacun son bien.

II

Le froid prit quelques jours avant Noël. Un matin, en entrant dans la salle à manger. Rolland trouva du feu dans la cheminée. Madeleine survint bientôt.

— Est-ce que cela marche ? demanda-t-elle en jetant un regard aux bûches embrasées. J'ai pensé que vous étiez comme moi : je ne puis pas travailler quand je gèle ! Et puis si papa vous retrouve changé en glaçon, c'est moi qu'il rendra responsable.

Il remercia.

— Je vous ai donné un travail supplémentaire.

— Je ne le regrette pas...

Sans paraître entendre, il se leva, s'approcha de l'âtre.

— Le bois est sec, apprécia-t-il. Et puis, du chêne, cela tient bien.

Comme il restait détourné et semblait s'absorber dans la contemplation de la flamme, elle sortit, en murmurant :

— Vous serez mieux.

Dès qu'elle eut refermé la porte, il haussa impatiemment une épaule. Oui, oui, elle était gentille. D'accord ! Seulement, si elle commençait à se monter la tête... Puisque cela ne pouvait mener nulle part...

La veille de Noël, en rentrant à Trézel à neuf heures et demie, car le père Rémy ne leur avait pas fait grâce, ce jour-là, du cours du soir, Rolland trouva Mme Monnard qui l'attendait dans le vestibule. A la lueur de la lampe Pigeon, elle ressemblait plus que jamais à son fils aîné. Pourtant, à bord, Rolland n'avait jamais vu le second ainsi désemparé, avec une telle détresse dans ses yeux lourds.

— Il ne va pas du tout, murmura-t-elle. Il a dû se coucher à six heures : il est tout brûlant de fièvre... J'ai encore trouvé un de ses mouchoirs rempli de sang... Et il veut absolument dire la messe de minuit ! Il ne se rend pas compte de son état. Heureusement, mon Dieu !... Mais il va se tuer, s'il sort par ce froid ! Alors, M. Pierre, il faudrait que vous retourniez à Saint-Briac. Vous expliqueriez cela au recteur, vous ramèneriez le vicaire pour dire la messe...

— Non, Pierre...

L'abbé venait d'apparaître au tournant de l'escalier enveloppé dans une douillette qu'il avait jetée sur sa chemise, et dont il serrait les bords dans son poing.

— Non, Pierre, répéta-t-il avec autorité. Je vous défends d'y aller.

Il ajouta, d'une voix qui s'essoufflait :

— Cela va beaucoup mieux... Je ne me lèverai que pour la messe... Mais je tiens à la dire... Allons, soyez raisonnables.

Raisonnables !... Mme Monnard jeta à Rolland un regard désespéré. Lui, se taisait. Il avait senti qu'une discussion ne ferait qu'épuiser inutilement ce qui restait de vie dans cet homme. L'abbé, appuyé à la rampe, attendait seulement qu'il cédât.

— Au moins, dit Rolland, recouchez-vous !

C'était une adjuration, mais elle sonnait comme un ordre. L'abbé, docilement, répondit :

— Tout de suite.

Et il disparut.

Cette messe !...

Rolland s'était assis, comme d'habitude, dans le bas de l'église. La petite nef, toute emplie de bruits de sabots, restait dans la pénombre. Seul l'autel brasillait sous les candélabres étagés. A minuit sonnant, l'abbé déboucha de la sacristie, derrière les quatre enfants de chœur et les deux chantres ; Rolland s'inquiéta aussitôt de sa démarche tendue, de son raidissement. En montant à l'autel, il buta contre le second degré. Le marin crut qu'il allait s'abattre.

Alors, il se jeta dehors, fit le tour de l'église en courant, grimpa en deux bonds l'escalier de pierre de la sacristie, ouvrit si brutalement la porte qu'il bouscula un enfant de chœur et son encensoir. Les braises roulèrent sur le parquet. Rolland les ramassa, sans même sentir leur brûlure. Puis il se planta contre la porte ouverte qui donnait sur le chœur. Là, il était tout prêt à bondir, si l'abbé chancelait, à l'emporter.

Il resta là, debout, jusqu'à la fin de la messe, que le prêtre parvint à arracher, au prix d'un poignant effort, en se retenant à l'autel, les yeux clos, aux instants où la défaillance lui pliait les genoux, où le chœur se mettait à tourner avec une brutalité de volant. Peu à peu, dans l'église, on s'était aperçu de l'état de l'officiant, et personne ne le quittait du regard. Les vieilles le guettaient avec anxiété par dessus leurs lunettes, et les hommes, si prompts à s'asseoir, restèrent debout, tout au long de l'Offertoire. Un silence angoissé planait sur la nef, mais lorsque, couvert de sueur, l'abbé rentra en chancelant dans la sacristie, tous et toutes,

en s'écoulant vers la porte, commentaient à voix haute le dramatique office.

Ils ne se dispersèrent point sur la place, malgré le froid. Ils attendaient leur recteur. Quand ils le virent descendre, enfoui dans son grand manteau au col relevé et soutenu par Rolland, ils se pressèrent.

— C'est point raisonnable, monsieur le Recteur !

— Ah ! vous nous avez fait grand-peur !

— Vous n'allez pas, tout comme, recommencer à la grand-messe !

L'abbé s'était arrêté pour répondre, remercier, serrer des mains.

— Laissez-le rentrer.

Rolland l'ordonnait d'une voix telle que tous se turent. La petite foule s'ouvrit devant le geste brusque dont le marin déblayait la route. Quand il eut refermé la porte derrière l'abbé, une jeune fille dit à mi-voix :

— Il n'a point l'air commode, le gars-là !

Une autre reprit, en écho acide :

— Il ne cause à personne.

Une vieille, qui, de jour, eût eu l'œil malin, se détourna vers elles :

— Ça se peut, mais c'est un beau gars !

Janvier, février... Les mois passaient avec la rapidité monotone d'une navigation sans histoire. Les difficultés du début surmontées, les vocabulaires mathématiques devenus familiers comme des noms de cordages, les tours de main attrapés, Rolland travaillait facilement et vite, ainsi qu'hier dans sa mâture. Le père Rémy le citait en modèle.

— M. Rolland vous montre à quoi on arrive avec une volonté qui ne se relâche pas. C'est bien, monsieur.

Il n'y avait que l'orthographe qui restait mauvaise et l'humiliait cruellement. Là, il n'y avait rien à saisir, à empoigner. Un usage, et qu'il n'avait pas... Il savait que cela le rejetait dans la caste dont il avait décidé de sortir et il en enrageait.

L'abbé, comme le père Rémy, promettaient :

— Cela viendra tout seul, avec le temps.

Malgré ces promesses, aux dictées quotidiennes du cours du soir, il ramassait régulièrement les balais et enfonçait les mains dans ses poches pour serrer les poings.

Il y avait cela.

Il y avait encore la sensation qu'il taillait de la route, mais entre deux dangers dont la menace se rapprochait : Madeleine Rémy, l'abbé...

Quand Madeleine entrait maintenant dans la salle à manger, c'était avec une pauvre figure déçue, une gêne qui soulevait péniblement le poids des mots les plus simples. Lui, répondait par monosyllabes, de l'air poli et froid de quelqu'un qu'on dérange et qui essaie de ne pas trop le montrer. Mais dès qu'elle avait refermé la porte, il grondait sa rancune : il ne voulait pas se marier, c'était simple ! pas maintenant ! Pas avant des années !... Quand il aurait un commandement. Alors, qu'elle lui fiche la paix et le laisse travailler !... Bien sûr, elle était jolie, sérieuse et tenait bien la maison. Mais tout cela, cela se retrouverait le moment venu. Il n'allait pas s'affourcher avec une femme, des gosses, quand il n'était descendu à terre que pour mieux naviguer !... Il lui en voulait de ses reproches muets, de sa tristesse, comme à toutes celles dont il avait dénoué les bras au moment de ses départs. « Oh ! ça va ! »... Comme si ça l'amusait, lui, aujourd'hui comme hier, qu'on lui pleure dans le tricot !...

Et puis, gendre du père Rémy ? Il aurait l'impression d'être toute sa vie à l'école, surtout avec quelqu'un comme le vieux, qui les inventait vraiment ! N'était-il pas entré hier matin, en demandant :

— Quand reprendrons-nous l'Alsace et la Lorraine ?

Ils l'avaient regardé, ébahis. Et lui, en s'asseyant :

— Quand vous aurez le courage d'aller les chercher !

Après cela, ce serait le Canada, les Indes, qu'il leur reprocherait de ne pas encore avoir repris, depuis le temps que les Anglais les avaient volés !...

Lui, Rolland, ça l'avait plutôt fait rigoler, cette histoire d'Alsace-Lorraine, qui avait sidéré les camarades. Ce qui l'avait matraqué, par exemple, c'était tout à l'heure lorsqu'après une brillante résolution d'équations difficiles, le vieux lui avait dit :

— C'est bien, mon petit.

« Mon petit ! » A en faire fondre les murs dans ce sirop ! Ils n'étaient pas à l'habitude d'entendre çà ! Et l'œil attendri dont le père Rémy l'avait suivi après, jusqu'à sa place ! Les autres ne se donnaient pas le tour pour ricaner, le nez dans leur livre. Casterat avait griffonné sur un bout de papier, qu'il lui avait poussé sous le nez : « Félicitations. A quand la noce ? »

A la sortie, ils s'étaient tous amenés ensemble, parés à remettre ça, mais lui, en s'asseyant sur son vélo de fille, un vélo dont personne n'avait osé sourire, les avait toisés :

— Madeleine ?... S'il y en a un qui la veut, il n'a qu'à me le dire. Je lui ferai la commission dès demain matin.

Et comme ils sentaient tous qu'il le ferait comme il le disait, pas un n'avait osé broncher. Ils l'avaient regardé en silence descendre la côte.

A Trézel, c'était autre chose : l'abbé s'en allait doucement, avec des répits, des reprises, comme dans les zones de calme mort, où de temps en temps une risée vous fait croire que vous allez repartir, puis expire, en vous abandonnant dans la sueur et la fièvre. Il ne se levait plus que quelques heures par jour. Il parlait peu, maintenant, mais il regardait Rolland pendant de longues minutes, avec un sourire très doux auquel, timidement, le marin avait appris à répondre. Si on lui avait dit cela, qu'il ferait des grâces devant un petit curé, et qu'à chaque fois, cela lui pincerait le cœur !..

Autrement, quand l'abbé parlait, surtout en présence de sa mère, c'était pour faire des projets : une mission... Pas pour ce carême-ci, pour l'autre. Il valait mieux, pourtant, y penser un an d'avance. Cette mission épuiserait pour une bonne part les réserves de la fabrique. Il faudrait donc attendre un an de plus pour refaire les stalles du chœur. Mais après, quelle jolie église il aurait ! Ses yeux en brillaient d'avance.

Le vicaire de Saint-Briac le remplaçait maintenant pour la messe du dimanche, les catéchismes, les malades. C'était un prêtre bien portant, sonore, à qui Rolland en voulait de cette santé vermeille et assurée, de cette voix de clairon qu'il adoucissait mal au chevet du malade. L'abbé, lui, quand Mme Monnard lui amenait le prêtre, se confondait en excuses et en remerciements.

— Que le beau temps revienne vite, souhaitait-il de sa voix courte, pour que je puisse vous libérer de tout ce surcroît de travail.

Un soir que le vicaire et sa mère redescendaient après l'habituelle séance de sourires et d'encouragements, laissant Rolland seul avec le malade, l'abbé murmura

— Heureusement, ce sera bientôt fini.

Rolland, qui s'était remis à écrire à sa table, se retourna, saisi. L'abbé le regarda, une moquerie douce dans les yeux :

— Vous y avez été pris vous-même, Pierre, à croire que je ne savais pas... Mais depuis deux ans, je regarde le Bon Dieu approcher

pas à pas... Il vient beaucoup plus vite depuis votre arrivée, mon pauvre Pierre, et c'est ma seule tristesse, de vous avoir imposé la compagnie d'un malade. Ce n'est pas gai, et vous avez besoin de gaîté... Plus qu'un autre. C'est pour ne pas ajouter à tout ce qui est maussade ici que je vous ai laissé croire que « je ne me voyais pas », comme on dit. Seulement, le temps nous presse, et j'aurai à vous parler... Pas encore en prêtre, en ami : ce qu'on se dit entre amis quand on va se quitter... Si. Je ferai peut-être encore mon carême ici, mais j'espère de tout mon cœur fêter Pâques ailleurs...

Il se tut parce qu'il entendait sa mère remonter, et Rolland admira qu'il pût reprendre aussi vite le visage confiant qu'il avait devant elle.

Les jours qui suivirent, il parla, peu à la fois, car il avait décidé :

— L'examen approche : il n'y a que cela qui compte.

Il avait exigé depuis quelque temps que Rolland travaillât dans la « chambre de monseigneur », une chambre d'humble parade, avec un fauteuil de velours, un ciel de lit et des rideaux de reps, et qu'il s'y fît du feu. Les quintes déchirantes de toux y poursuivaient pourtant le marin, et s'il n'entendait pas Mme Monnard accourir, c'était lui qui survenait pour soulever doucement les oreillers, asseoir le malade, le soutenir, pendant qu'il reprenait péniblement son souffle.

Un soir, les doigts moites de l'abbé le retinrent. Il le remercia longuement. Il avait, assurait-il, éprouvé depuis son arrivée cette fierté joyeuse d'un enfant débile, qui admire la force protectrice d'un camarade.

— C'est l'air qui manque aux malades. Il est entré ici à plein, avec vous... Le jour où vous avez soulevé le bahut de la salle à manger, c'était comme un petit miracle ! Quand on a toujours été un pauvre craquelin, c'est un bonheur de vivre près de quelqu'un à qui rien ne pèse et qui n'est jamais las.

Un autre soir, après une cuillerée de potion que Rolland lui avait fait boire adroitement :

— André m'avait dit que vous étiez violent. Cela ne le gênait pas, moi non plus. Nous avions raison, la preuve...

Il montrait du regard la cuiller vide. Mais aussitôt il changea de ton, et appuyant sur Rolland un regard anxieux.

— Je crains bien plus pour vous, mon pauvre Pierre le danger de la dureté. Je suis pourtant le dernier qui devrais vous le signaler, après tout ce que vous faites ! Mais j'ai peur d'être le seul à trouver

grâce. Je suis sûr que tout ce qui est disgrâcié, faible, vous irrite.

Rolland, un peu raidi, demanda :

— Votre frère vous a parlé de Barquet ?

— Le garçon que vous avez sauvé ?

Rolland haussa une épaule :

— Je ne l'ai pas sauvé. Je l'aurais plutôt, autant dire, poussé à l'eau... parce qu'il était justement, comme vous dites.

L'abbé secoua la tête :

— Non. André m'a seulement raconté comment vous l'avez rattrapé... Mais vous ne pourrez pas tous les rattraper, mon pauvre Pierre... Et c'est cela qui m'effraie, pour eux et pour vous. Ils se vengent terriblement, comme toutes les choses et les êtres fragiles : simplement en se laissant casser. Et après, c'est irréparable !

La veille de la mi-carême, le père Rémy retint Rolland quelques minutes après l'entrée des gamins, à huit heures. C'était de plus en plus fréquent, ces « Monsieur Rolland, un instant », qui l'arrêtaient au moment où il allait passer le seuil. Cela faisait partie des privilèges réservés à l'élève modèle, à qui l'instituteur avait dit quelques jours auparavant :

— Monsieur, vous avez l'étoffe d'un major de promotion.

Rolland, ainsi rappelé, revint vers le bureau, où l'instituteur maçonnait soigneusement une pile de cahiers qu'il venait d'atteindre dans son tiroir.

— Etes-vous libre demain, après-midi ?

Rolland crut qu'il voulait lui réserver, pour une dernière révision, les heures sacro-saintes de sa promenade.

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas, faites-nous le plaisir de venir collationner à la maison pour la mi-carême. Nous vous attendrons à trois heures.

Et le père Rémy grimaça un sourire qui lui fermait à demi les yeux.

Jusqu'au lendemain, Rolland se creusa la tête pour découvrir le sens exact de l'invitation : distinction de choix accordée au candidat favori, ou premier piège tendu par un père de filles à marier ? Sa préoccupation n'échappa pas à l'abbé.

— Il y a un grain qui chauffe, Pierre.

— Mais non...

Le lendemain, dès le cours du matin, le père Rémy annonça :

— Comme nous sommes en avance dans notre programme,

il n'y aura pas de cours ce soir. Mais en fêtant la mi-carême, rappelez-vous que c'est dans le choix des distractions que se marque la bonne éducation.

A son banc, Rolland s'était raidi : ce congé inattendu lui était de toute évidence destiné. Il ne pouvait tendre qu'à prolonger la collation.

A huit heures, il passa comme d'habitude dans le vestibule de la maison d'habitation. Les portes étaient closes, et tout restait silencieux, alors que d'ordinaire il entendait les deux jeunes filles s'affairer dans la cuisine. Il ouvrit la porte de la salle à manger et fut surpris de voir sur la table un cahier de feuilles quadrillées. En le dérangeant pour s'installer, il trouva dessous une lettre. Intrigué, il l'ouvrit... Dès les premières lignes, il s'immobilisa, cette immobilité tendue que lui donnait à bord une menace du temps, sitôt devinée :

« Cher monsieur Pierre,

« Cette lettre va sûrement vous surprendre. Mais depuis longtemps, je voulais vous parler. Je n'ai pas osé le faire, alors, j'ai préféré écrire.

« Mon père vous a invité aujourd'hui à venir goûter avec nous. Je me fais une fête de cet après-midi, et je le redoute en même temps. Je n'exagère pas en disant qu'elle peut décider de ma vie.

« Vous vous êtes aperçu sans doute des sentiments que j'avais pour vous. Vous ne me l'avez jamais laissé voir, mais j'espère encore que vous ne l'avez pas osé, à cause de mon père, malgré la grande estime qu'il a pour vous. Je ne puis plus supporter cette incertitude : je préfère être fixée, même si je dois avoir la plus grande déception de mon existence.

« La première fois que je vous ai vu, j'ai compris que vous n'étiez pas comme les autres et que je ne serais heureuse qu'avec vous. Je comprends très bien que vous ne veuilliez pas vous engager tout de suite, et je suis prête à vous attendre le temps qu'il faudra. Je n'ai rien dit à mon père, mais je me suis confiée à quelqu'un à qui l'on peut tout avouer, parce que c'est un saint et qu'il vous est profondément attaché, à l'abbé Monnard.

« Ce soir, après le goûter, j'irai vous reconduire jusqu'à la porte du jardin. Vous me direz alors ce que vous aurez décidé.

« Ne me prenez pas pour une effrontée. Papa nous a toujours

habituées à une franchise totale. J'ai cru que je pouvais en user avec vous, parce que c'était ma seule chance de ne point passer à côté du bonheur.

« Je ne puis vous dire qu'à tantôt.

« Madeleine ».

Il chiffonna rageusement le papier, le fourra dans sa poche, et sortit en claquant la porte, un fracas brutal, qui sonna dans cette maison silencieuse, où l'on ne se taisait, il le sentait, que pour mieux l'écouter. La lettre ne lui avait appris qu'une chose : la trahison de l'abbé. Il était du complot ! Tous les mêmes ! Celui-là, seulement, plus malin que les autres. Jamais de sermons, mais il lui jetait au cou une « jeune fille chrétienne », comme ils disent. Avec ça, il le tiendrait !... Férocement, il accusa la mort prochaine du prêtre : il se sentait glisser, cela l'obligeait à faire vite, à le repasser au vieux Rémy ! Avec sa poigne, celui-là souquerait la barre. Heureusement, la gosse était allée trop vite. Elle croyait déjà l'avoir embarqué !

Il sauta sur son vélo et pédala à fond de train vers Dinard, sans un regard pour le petit port qui arrondissait à gauche ses eaux grises, le long d'une presqu'île plantée de pins. L'abbé exigeait qu'il sortît tous les dimanches. Il avait indiqué, seulement, avec une moquerie légère :

— Saint-Briac est la banlieue de Trézel. Vous y êtes comme ici, « le marin au recteur ». Cela vous enrôle dans le clergé, mon pauvre Pierre ! Aussi, quand vous voudrez danser, allez donc jusqu'à Dinard : ma soutane vous y gênera moins...

Il y était allé, trois ou quatre dimanches, avec Huet et Casterat. Il avait dansé « chez Florine », un bistrot à piano mécanique, situé dans le vieux Dinard, près de la maison du Prince Noir. Il n'y était pas retourné depuis quelques semaines, parce qu'il avait fait la connaissance d'un pêcheur de Saint-Briac, et qu'il embarquait avec lui, chaque après-midi du dimanche. Casterat, pourtant, lui avait dit à plusieurs reprises :

— Florine a encore demandé de tes nouvelles. C'est à croire que tu l'as dégelée !

C'était une veuve d'une trentaine d'années, une ancienne serveuse qui s'était fait épouser par son patron, de quinze ans plus vieux qu'elle. Il avait fait le saut, vingt mois auparavant, étouffé par un foie cirrhosé. Cette grande brune, à visage régulier et froid,

ne semblait s'intéresser qu'à son commerce. Elle ne plaisantait jamais avec les clients, et les après-midi de dimanche, elle servait les danseurs avec la rapidité précise, l'indifférence au bruit et au mouvement de celles qui perçoivent le prix des places sur un manège forain en pleine course. Casterat disait :

— Bien carénée, la patronne ! Mais veille la glace, garçon !

Comme le font si facilement les jeunes, il jugeait plus court de rayer des cadres cette femme réservée qui n'avait jamais paru s'apercevoir qu'on s'embrassait chez elle. Rolland, lui, un après-midi qu'il jouait à la manille, avait par deux fois rencontré le regard de Florine posé sur lui et aussitôt détourné. Il avait pris le parti de ne point paraître s'apercevoir de cette attention insolite. Mais quand ses camarades lui avaient rapporté, les lundis suivants, qu'elle s'était informée de lui, cela ne l'avait qu'à moitié surpris.

Lorsqu'il pénétra dans le café, à dix heures du matin, elle était debout derrière le zinc, et elle ne put s'empêcher de rougir en le voyant, plus encore de surprise que d'émoi. Mais elle se reprit aussitôt et dit de son ton uni :

— Vous vous faites rare comme les beaux jours.

Il s'excusa en s'asseyant.

— Le travail...

— Je sais... Et aujourd'hui, vous avez congé ?

— Oui... Enfin, je le prends... Mon vélo est resté à la porte : je ne pourrais pas le rentrer ?

Elle ne parut pas s'étonner de cette demande, qui signifiait cependant qu'il comptait rester longtemps.

— Mais si.

Elle le suivit jusque dans la rue, ouvrit la porte du couloir attenant au café, le guida jusqu'à une petite cour.

— Là il ne risque rien.

Quand il fut de nouveau assis à sa table, elle demanda :

— Que faut-il vous servir ?

— N'importe... Un pernod.

Elle vint avec la bouteille glauque et se pencha pour verser. Il s'était enfoncé dans la banquette, la tête rejetée en arrière et levée vers elle. Bien qu'elle attachât les yeux au verre qu'elle emplissait, elle se troubla sous le regard brutal qu'elle sentait s'écraser sur elle, et elle renversa largement.

— Vous tremblez...

Elle eut un sourire crispé et le regarda. Tout était dit. Il lui

prit la bouteille des mains, la posa sur le marbre. Puis il lui saisit les poignets, l'attira vers ses lèvres.

Quand il la lâcha, il s'en alla à la porte, retira le bec de cane. Elle le laissa faire, soumise, sans un mot...

Il ne le replaça qu'à deux heures de l'après-midi.

— Tes camarades vont venir, annonça-t-elle. Ils me l'ont dit.

— Ça ne me gêne pas.

De fait, un moment après, ils entrèrent à quatre, Casterat, Huet, Trévéder et Baudu. Ils s'arrêtèrent ensemble, stupéfaits, à le regarder assis à sa table. Casterat se reprit le premier :

— Eh bien ! si on pensait te trouver là !

Il répondit tranquillement :

— J'y suis depuis dix heures.

— On te croyait malade, expliqua Trévéder. Le père Rémy, lui, a pensé qu'il était arrivé un malheur au recteur, et il m'a envoyé à Trézel.

Le visage de Rolland s'assombrit. Florine écoutait avec une extrême attention.

— Et on t'a dit que je n'y étais pas, conclut Rolland d'une voix brève. Non, j'étais ici...

Les tables se remplirent une à une. Le piano secoua la première polka. Bientôt les danseurs altérés assiégèrent le comptoir. Rolland passa derrière, près de Florine.

— Attends, dit-il, je vais t'aider.

Il se mit à déboucher des bocks, et les versa avec tant de naturel que, le premier mouvement de stupeur passé, tous parurent accepter la situation.

A sept heures, la nuit venue, quand le café commença de se vider, Rolland fit signe à Casterat.

— Ça te gênerait d'aller d'un saut de vélo jusqu'à Trézel leur dire qu'ils ne m'attendent pas ?

Casterat, sans quitter sa cigarette, qui le dispensait de trop bien articuler, demanda :

— Il faudra leur dire que tu rentreras quand ?

— Je ne sais pas... J'ai trouvé la fine hôtesse.

Florine refit son sourire rapide, sans pourtant les regarder. On ne pouvait deviner si elle était mécontente ou heureuse d'être ainsi affichée devant la clientèle...

Le lendemain matin, dès neuf heures, Casterat reparut. Rolland et Florine déjeûnaient ensemble à une table du café.

— Il est tombé, annonça le garçon après un bref salut. Mounier l'a trouvé hier soir évanoui dans sa cour, une demi-heure après que j'étais allé avertir. Sa mère le cherchait partout.

Rolland s'était levé : Mounier, le voiturier, qui louait sa charrette anglaise pour les courses urgentes !... Il pensa : « Il venait me chercher ! »

— Il te demande, acheva Casterat. Je n'ai pas de conseil à te donner...

— Va, ordonna Florine, d'une voix qui ne discutait même pas la défaite.

Il croisa dans l'escalier le vicaire de Saint-Briac encore en surplis. Il venait de donner l'extrême-onction au mourant. Comme Rolland s'effaçait, le prêtre lui murmura en passant :

— Vous arrivez juste à temps : c'est la fin.

Il ajouta, et Rolland ne comprit pas :

— Sans cette crise de délire, il aurait pu peut-être encore se traîner une semaine.

Mme Monnard apparut sur le seuil de la chambre dès qu'elle eut entendu les pas qui montaient.

— Il vous attend, dit-elle tout bas. J'ai pris sur moi de vous envoyer chercher.

Elle n'avait qu'un visage torturé, où Rolland ne put lire aucune réprobation. Il lui semblait marcher dans un rêve, où ceux que l'on rencontre ne vous adressent que des mots vides de sens. Mme Monnard sortit dès qu'il fut entré. Avant de quitter la chambre, elle s'était penchée pour annoncer :

— Pierre est arrivé.

Le mourant gardait les yeux clos. Après une minute, pourtant, il murmura :

— Mes lunettes.

Rolland les prit sur la table de nuit, et après une hésitation, les plaça lui-même. Le regard myope redevenu lucide ne marquait plus qu'une fatigue affreuse.

— Mon pauvre Pierre...

La voix presque éteinte força Rolland à se pencher très bas, comme si une force sans réplique l'eût pris à la nuque. Il entendit :

— ... de ma faute...

Le moribond parut ramasser ses forces pour affirmer :

— Il faut attendre...

Rolland se pencha encore. Il y avait une chose dont il voulait

être sûr, malgré le tourment qu'elle lui attacherait. Il fallait le savoir sous peine de perdre quelque chose d'inestimable.

— Quand vous êtes tombé, vous veniez me chercher ? demanda-t-il de cette voix trop nette qu'on ne lui avait jamais appris à éteindre.

Les yeux se fermèrent. Sur un dernier secret ou sur le vide de l'esprit ?...

Rolland se releva, déçu, comme à bord, lorsqu'un poisson se décrochait et qu'il sentait la ligne molle. Le moribond, les yeux clos, semblait s'être enfoncé dans des profondeurs d'où la parole ne remonterait plus.

— A-t-il pu vous parler ? demanda Mme Monnard. Il avait si peur de ne pouvoir le faire.

Rolland inclina la tête. A quoi bon la détromper, lui dire qu'il n'avait recueilli que quelques mots sans suite ? Ils s'assirent tous les deux près du lit. Rolland attendait que Mme Monnard parlât. Il n'était pas possible qu'elle l'acceptât ainsi, à cette place, après sa désertion brutale. Elle allait dire : « C'est pour aller vous chercher là où vous étiez, qu'il meurt ce soir ». Mais elle regardait seulement le mince visage cireux, elle n'écoutait aucune pensée, rien que le souffle court. Peu à peu, Rolland comprit que le silence ne serait plus rompu, et il s'y abandonna.

Il retrouvait en lui le grand calme vide du large, quand il suivait une route dans le bercement du navire, les yeux sur un horizon immobile. Le grincement d'un contrevent remué par la bise lui semblait un cri de poulie.

— L'Esprit... Sur les eaux...

Le mourant venait de pencher la tête sur l'oreiller pour prononcer ces paroles, d'une voix qui leur parut à tous deux étrangement forte. Mme Monnard se leva.

— Veux-tu boire ? demanda-t-elle d'une voix brisée.

Il y avait du champagne dans un verre. Elle en prit une cuillerée. Rolland passa son bras derrière les oreillers et souleva doucement le buste haletant. Mais le vin glissa sur la bouche refermée, mouillant le menton, puis le cou.

Il passa à deux heures du matin. Il leur échappa vraiment, sans qu'ils aient entendu l'arrêt du souffle devenu imperceptible, et qu'à force d'écouter, leur oreille projetait encore sur les lèvres blanches, quelques minutes après la mort.

Il vint plus de vingt prêtres à la sépulture, jusque de Dinan

et de Saint Malo. Au déjeuner de funérailles Rolland s'étonna du naturel avec lequel ils parlaient du mort, exactement comme ils le faisaient, eux, les long-courriers, dans les postes d'équipage, quand ils se rappelaient un camarade qu'ils venaient d'immerger. Ils citaient des mots de l'abbé, des taquineries, puis de menus incidents de sa maladie, à croire que pas un n'avait même entrevu toute l'étendue que lui, un matelot, avait deviné dans ce cœur. Il songeait aussi au second, qui devait, en ce moment, se promener sur un pont de navire, tête basse, les mains derrière le dos. « Vous l'aimerez »... Il avait vu juste, comme toujours. Mais, lui, ça l'avancerait à quoi ?

Il avait le sentiment d'être arrivé trop tard pour emporter tout ce que ce mort avait à lui donner. D'autant plus que l'abbé donnait si discrètement, avec tant de peur de froisser !... Il ne pouvait comprendre qu'il était heureusement survenu après les dépouillements, qui font parfois grimacer le visage même des saints, quand ils ne le durcissent pas. Deux ans plus tôt, le jeune prêtre l'eût déçu, irrité, par une gaîté de patronage, une raideur souriante de séminariste, mêlée à ces prétendues audaces de débutant, qui font hausser les épaules à ceux que la vie a déjà marqués. Tout un côté Jean Barquet...

Mais la souffrance et la maladie avaient consumé tout cela. Quand Rolland l'avait abordé, il ne restait à l'abbé Monnard que son âme.

Les prêtres parlaient maintenant des conférences mensuelles, ces réunions de doyenné auxquelles le recteur de Trézel aimait à se rendre, et qu'il animait de sa gaîté.

— On peut bien dire que c'est en voulant y aller qu'il est mort, affirma le recteur de Ploubalay.

Et pour ceux qui l'ignoraient encore, il expliqua que, lorsque le voiturier l'avait relevé dans sa cour, l'abbé avait murmuré :

— A Dinard !

Car c'était à Dinard que se tenait la conférence ce jour-là. Il s'en était souvenu dans son délire.

Rolland, qui levait son verre de cidre, le reposa, comme s'il était devenu un bloc de plomb insoulevable.

Le lendemain matin dès six heures, à Saint Briac, devant l'école, cinq minutes avant la rentrée du cours, il arrêtait Casterat :

— Tu comprends, lui expliqua celui-ci, je n'allais tout de

même pas dire à sa mère où tu étais et ce que tu étais à faire !... je lui ai raconté une histoire, un copain retrouvé... Vous dîniez ensemble, et plutôt que de les forcer à t'attendre trop tard, au presbytère, tu avais décidé de coucher dans sa famille... Bon, ça va ! Je reprends mon vélo, dans la cour : la roue d'arrière à plat ! Le temps de regonfler, la porte se rouvre : « Mon fils voudrait vous dire un mot »... Là, mon vieux, rien à faire ! Sa mère était redescendue. Il m'a dit : « Regardez-moi bien. On ne me ment pas, à moi, parce que je vais mourir... Il n'est pas allé au cours ce matin, n'est-ce pas ? Vous l'avez vu tantôt. Il est chez une femme ». Comme s'il t'avait suivi !... Je n'ai eu qu'à donner l'adresse. Il m'a remercié, et il m'a dit : « Je n'ai pas eu le temps de lui ouvrir la porte. Dès qu'il a cru qu'on voulait l'enfermer, il a sauté par la fenêtre ». Il délirait déjà, tu comprends... Bref, comme je partais, il m'a demandé mon nom. Le lendemain matin, un gosse m'a remis un mot de sa mère pour que j'aille te chercher tout de suite. C'est le gosse qui m'a dit ce qui s'était passé, qu'ils l'avaient retrouvé dans la cour de Mounier.

Il se tut un instant. Comme Rolland restait silencieux, Casterat ajouta fermement :

— Moi, ça ne m'a pas épaté...

Les fenêtres de la classe rougirent. Huet, le patriarche, venait d'allumer les lampes. Déjà, dans la nuit noire, des pas, des murmures de voix s'approchaient. Casterat dit encore :

— Tu n'entres pas ?

Cette fois, il n'attendait point de réponse. Il fit seulement remarquer, d'une voix plus allègre :

— Tu peux te vanter d'avoir mis le vieux à cran !...

Rolland leva les épaules, mais lentement. Il n'y pouvait rien ! A chacun sa charge.

Il passa l'examen d'entrée, à Saint-Malo, huit jours plus tard, et fut reçu dans les premiers. Le père Rémy était là, comme chaque fois que ses candidats affrontaient le jury. Bien que le vieux maître ne lui eût pas accordé un regard pendant toutes les épreuves, Rolland, après les résultats, se joignit aux autres qui allaient chercher leur poignée de main. Le vieil instituteur ne le regarda même pas pour lui dire :

— Je ne vous connais pas, monsieur.

Rolland ne fit que répéter ce geste d'épaules qu'il avait eu, huit jours plus tôt, à la porte de la classe : ce qui était fait était

fait. Il l'avait bien compris, lui ! D'autres auraient dû le comprendre...

En sortant de la salle d'examen, il trouva Florine.

Ce fut avec le même air de ne rien pouvoir, vraiment, pour elle non plus, qu'il l'aborda. Oui, c'était fini ...Déjà ? Oui... Non, elle n'y était pour rien... Pourquoi ? Une histoire de curés ?... Oui et non...

Elle planta son regard dans le sien.

— Je sais que tu reviendras.

— Dans ce cas, tu n'as pas à t'en faire.

Il la quitta. Ses camarades s'éparpillaient déjà : les uns couraient retrouver leur famille, les autres au télégraphe. Lui, n'avait personne à rejoindre. Une dépêche ? Sa vieille serait consternée qu'il eût dépensé dix sous, quand avec un timbre, elle saurait la nouvelle dès le lendemain.

Il s'en alla donc sur le port : là, au moins, il y avait un port !

ROGER VERCEL.

VINGT-HUIT ANS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

JOURNAL (1)

Mars 1897-Mai 1899

30 *mars* 1897. — Journée écœurante à la Chambre (2). J'en suis sorti navré.

« Voici le lion », m'a-t-on dit quand, après Goirand et Clovis Hugues, Rouvier a parlé. Grand succès. Il ne m'a pourtant pas ému. De grands gestes, de grands coups sur la tribune et sur sa poitrine, le ton et la voix sombrés. Un Brichanteau jouant les Mirabeau.

31 *mars*. — Déjeuner au ministère de l'Intérieur. Mme Barthou charmante, brune, fine, très intelligente ; Hanotaux, Poincaré, Roty, Hébrard, Coquelin cadet, Judet, de Rodays, Gailhard. Poincaré pense que le Panama ne finira jamais. Maret, qui a regretté tout haut à la Chambre hier de ne pas s'en être tenu à la littérature, est en état d'arrestation.

— A la Justice on accuse, ici on arrête, dit Barthou. Il vaut mieux être arrêté qu'accusé.

1er *avril*. — Répétition de *Frédégonde*. Mounet est bien désagréable pour Dudlay. Elle crie trop, mais il dit : « Ah ! si j'étais l'auteur ! » et cela signifie : « J'enlèverais le rôle à Mlle Dudlay. »

9 *avril*. — J'ai engagé Mlle Leconte. Elle pleurait de joie en sortant. « C'est votre plus beau jour », lui a dit Leloir.

---

(1) Voir *La Revue* des 1er et 15 décembre 1948, 1er janvier, 1er et 15 juillet, 1er août, 1er octobre 1949.
(2) Il s'agissait d'une séance consacrée à l'affaire du Panama qui se prolongeait.

Mounet-Sully, maussade aujourd'hui, malade du reste d'une sciatique, ne veut pas jouer *Hernani* avec Dudlay qu'il appelle Adeline mais qu'il déteste artistiquement.

14 *avril.* — D'une lettre d'Alexandre Dumas à Béranger que me communique Charavay, j'extrais ceci qui est typique :

« Je fais travailler les jeunes gens, vous a-t-on dit. Rappelez-vous ceci, cher père : les jeunes gens débutent toujours dans le monde avec une vieille femme au bras et dans la littérature avec une vieille idée dans la tête. Il faut avoir déjà beaucoup d'expérience pour que les idées jeunes vous arrivent. »

18 *avril, dimanche de Pâques.* — Sarcey me disait à propos de Mlle Leconte dont les journaux publient le portrait :

— Voilà peut-être le seul engagement pour lequel tout le monde vous ait donné raison.

Nous avons vu *la Samaritaine* hier. Mise en scène pittoresque mais les vers de Rostand n'ont rien de naïf comme on l'avait dit et Sarah Bernhardt était très enrhumée. Elle a coupé une partie de ses adjurations à la foule au deuxième acte, comme un ténor qui passe un air.

Emile Ollivier, pendant un entr'acte (il trouve la pièce médiocre) me parle de la beauté des *Châtiments* et de la bonté de Napoléon III. On n'est pas plus éclectique. Et au total, il a raison dans ses deux affirmations.

21 *avril.* — Devant ma maison même, hier, un homme grand, coiffé d'un petit chapeau rond longeait la muraille. Je le reconnais et instinctivement je le salue trouvant cela faiblesse en mon for intérieur. C'était Rouvier.

— Dans l'océan d'infamies qui me tombe sur la tête, me dit-il, j'ai besoin de sympathie.

Sa voix qui, à la tribune, me paraissait d'un comédien est ici pénétrante et sincère. Je ne regrette pas de lui avoir tendu la main. C'est un vaincu.

22 *mai.* — Rencontré hier Poincaré, place de la Madeleine. Petit, robuste, marchand d'un pas ferme, un numéro de revue dans la poche.

— Je vais, me dit-il, passer un habit pour présider la Chambre.

— Les élections donneront-elles un changement ?

— Je ne crois pas. Ou s'il y a un changement ce sera en pis.

Ce sont les mœurs qu'il faudrait changer : les mœurs et la Constitution. Bien certainement nous ne pouvons marcher ainsi. Mais au Sénat ceux qui ont fait la Constitution y semblent attachés par une sorte d'amour maternel. Ce ne sera pas facile. Le sentiment de l'impuissance est partout.

« Je ne ferai plus, me disait Galliffet dernièrement, pour sauver la République ce que j'ai fait pour l'amener. La corruption impériale ? Où est la corruption impériale ? »

26 *mai.* — Le prince de Sagan et Meilhac ont, l'un et l'autre, été frappés d'apoplexie. « *Le monde où l'on s'amuse* n'a pas de chance », disait hier Jules Lemaitre à l'Académie.

Je suis allé prendre des nouvelles de Meilhac frappé dans la nuit de mercredi à jeudi. Il était hier dans un état comateux. Un interne le veillait après l'avoir soigné. Regardant sa concierge avec des yeux interrogateurs, effrayés, son dernier mot comme on voulait le soigner, le toucher, aura été : « Zut ! ».

Il s'ennuyait, abandonné de ses amis qui venaient quand il y avait de la gaieté, des *mots*, des parties de billard. Il finit en vieux garçon, n'ayant qu'un cousin éloigné, tout seul. « Dans les derniers temps, très triste, me dit la concierge, il pleurait. »

29 *mai.* — Le soir, la Duse dans ma loge. Brune, le profil charmant, la voix délicieuse, l'expression mélancolique. Elle est très touchée de mon article et pleure en écoutant jouer Bartet. La princesse de Metternich vieillie, toute blanche, est là avec Mme de Pourtalès, toujours jolie, au moins par le sourire. Son mari avait fondé les Mardis. Elle aime la Comédie.

Mme de Metternich aussi :

— On ne joue qu'ici, dit-elle.

Bartet et la Duse se sont embrassées à qui mieux mieux.

— J'ai eu tort de venir, me dit la Duse, cela m'enlève l'envie de jouer la comédie... J'ai eu tort aussi d'annoncer dix représentations, c'est trop. On va dire : « Ces Italiens viennent nous embêter. »

Et la voix qui dit cela a un charme de musique.

30 *mai.* — Reichenberg a fait retentir de ses plaintes le théâtre et la loge de Leclerc le concierge. Elle était furieuse hier parce que la Duse est partie avant la fin de *Mieux vaut douceur...*

— J'aime mieux avoir vu la Duse de loin que de près, disait-elle, elle est trop laide.

2 *juin.* — La Duse a joué *la Dame aux Camélias.* Elle a été admirable. Ce n'est pas une comédienne, c'est une femme. Ce matin, Bauer, Mendès, les *Bernardhistes* font des restrictions, sont même sévères. Elle n'en a pas moins gagné la bataille. Pendant trois heures, elle a fait pleurer Paris sceptique. Nous allons, après la pièce, la saluer avec Ernest Hébert. Rencontré Sarah, couleur de brique, qui sort de la loge de la Duse ses cheveux roux parés de grosses fleurs. La Duse, fatiguée, simple, charmante, avec son joli sourire mélancolique, me dit :

— Je ne sais pas comment j'ai joué. Je me laissais conduire. On me disait : c'est le troisième acte, c'est le quatrième acte et j'allais... Votre lettre, ajoute-t-elle, est la première que j'ai reçue. Elle est arrivée au moment voulu pour me tirer de l'état d'esprit où j'étais. Ah ! si l'on pouvait jouer devant personne !

Et cela sans pose, naïvement, gentiment.

Duquesnel me dit qu'elle lui rappelle Rachel.

Robert de Montesquiou, Brandès allaient visiter et saluer Sarah dans sa loge. Celle-ci, au cinquième acte, lorsque la Duse regarde ses mains de malade, crie tout haut, très haut :

— Superbe !

« Elle est sûre de sa presse », me dit Georges de Porto-Riche, placé à ma gauche. Au fond, elle est furieuse du succès de l'artiste étrangère.

3 *juin.* — Reichenberg a renouvelé sa démission et le Comité, enchanté qu'elle l'ait donnée, insistait hypocritement pour qu'elle la reprît. La Duse et Sarah vont jouer ensemble pour la statue de Dumas. Sarah n'a qu'une envie, écraser l'Italienne.

8 *juin.* — Examens du Conservatoire et déjeuner chez Marguery. Sardou raconte que Coquelin, qui voulait jouer l'*Aventurière* pour la statue de Dumas, apprenant que la Duse devait jouer les deux premiers actes de *la Dame aux Camélias* — Sarah jouant les deux derniers — avait proposé de jouer le troisième acte avec Hading :

— Je jouerais le père Duval et alors, oui, on ferait de l'argent.

Porto-Riche me conte les rosseries — puisque c'est le mot à la mode — de Sarah avec la Duse. Elle va la voir dans un entr'acte: « Remettez-vous. Vous jouiez mieux que cela à Londres. »

13 *juin.* — Reichenberg n'a pas joué hier la pièce de Pailleron.

Malade, disait-elle, et désolée, écrivait-elle J'ai envoyé le docteur qui ne l'a point trouvée. Elle jouait *l'Ecole des femmes* à Tours avec Coquelin cadet. Ils se moquent du monde. Je vais sévir.

29 *octobre*. — *Tristan de Léonois* a fait à la répétition générale plus d'effet que je n'eusse cru. Mais ce sont des bravos creux. Au total on s'est ennuyé. Mme Carnot était dans ma baignoire. Son fils a remercié Armand Silvestre de tant de belles stances écrites depuis la mort de son père. Le bon gros Silvestre, sentimental, avait les larmes aux yeux. Bartet et Baretta ont eu, en réalité, moins de succès que la jeune Lara.

Worms, très juste et artiste, dit en l'entendant :

— Quel bon petit cheval de bataille !

Brandès avec Bertiny dans une loge écoutait à peine et Reichenberg promenait sa petite aigreur souriante dans les coulisses.

7 *novembre*. — Silvestre a la fièvre. Il s'est battu hier avec Bauer. Dès la première minute il a été blessé au bras. On assure que les témoins ont dit ou laissé dire trop tôt : Allez ! Paul Mounet parle d'incorrection sur le terrain.

Tout le monde plaint Silvestre. Moi, je suis fort hésitant : Bauer m'a fait de bien méchants articles mais Silvestre m'a infligé une bien méchante pièce.

24 *novembre*. — Le Bargy, en répétant *Les Effrontés*, constatait l'étonnement et le plaisir éprouvés par les acteurs à jouer de telles œuvres, pleines de dessous, et de parler une langue si nette.

— Les comédiens d'autrefois, me disait-il hier, étaient heureux qui avaient de telles créations.

— Et l'administrateur qui, chaque année, avait de telles pièces nouvelles.

8 *décembre*. — J'ai vu Sarah hier dans *Lorenzaccio*. « J'ai joué pour vous », me dit-elle. Elle est admirable, voix de fer après la voix d'or. Douteuse d'aspect, sinistre, pâle. Elle sera très bien dans *Hamlet*. Pour jouer *Lorenzaccio*, elle a élargi son buste, afin de le masculiniser. Son fils est là, grand, l'air anglais, petite moustache.

— Je ressemble à mon fils, me dit-elle.

12 *décembre*. — Reichenberg me dit :

— Ça me fait tout de même quelque chose de voir *Dernières représentations.*

Puis :

— Vous ne me croirez pas ? Un prêtre est venu me demander de rester encore un an.

Elle va voir Félix Faure pour lui demander pour son frère de l'avancement que Cochery ne lui donne pas.

— Il n'a pas le temps voulu, a répondu le ministre.

Et Reichenberg :

— S'il avait le temps voulu, je ne solliciterais rien.

Elle demandera à Félix Faure de lui dire si elle a quelque chance d'être décorée. Pourvu qu'elle ne le prie pas de lui demander de rester !

16 *décembre.* — Reichenberg a eu une entrevue avec Félix Faure relative à sa croix. Le Président a vu le grand chancelier et a envoyé M. Le Gall à Reichenberg :

— Pas maintenant. Plus tard. Trois mois plus tard, comme dame de charité.

La « baronne de Bourgoing » s'en offense. Félix Faure aurait ajouté que le général Davout devant être remplacé par le général Saussier comme grand chancelier, celui-ci oserait peut-être.

— Mais les amis de Sarah Bernhardt feraient trop de tapage.

29 *décembre.* — *Cyrano de Bergerac* a eu un succès éclatant hier à la Porte Saint-Martin.

— Quelle belle pièce, dit ce matin Jules Huret, pour la rentrée de Coquelin à la Comédie-Française !

Cette rentrée préoccupe déjà les rivaux de Coquelin.

22 *janvier* 1898. — Répétition générale hier de *Catherine* de Henri Lavedan. La pièce n'a pas déplu à un public choisi. C'est vieux jeu, mais c'est attendrissant. Une façon de sous-Sandeau.

Le soir, au *Tréteau de Tabarin.* Un public trié. Rien de plus caractéristique que les drôleries sur Félix Faure. On rit. Il est certain que jouant au souverain, le Président

Notre Président
Dont l'œil est sous verre

prête à la satire. Barthou, Turrel sont venus écouter ces chansons. Il voudrait venir, lui.

— On le mettrait dans la loge des grands-ducs, me dit le jeune Fursy.

25 *janvier*. — *Catherine* a réussi au-delà de mes prévisions. Bonne soirée. Félix Faure est venu, invité par Lavedan qui l'a trouvé solennel. Je l'ai trouvé charmant et rajeuni. Il a fait appeler les artistes et les a félicités.

Jules Huret avait amené sur la scène un petit homme un peu chauve, à la barbe blonde rase et pointue, Gabriele d'Annunzio. Il sourit, poli, aimable, à Vogüé, à Poincaré, à qui je le présente.

3 *février*. — J'ai signé les pièces relatives à la retraite de Reichenberg.. Son acte de naissance porte : Suzanne-Charlotte Reichenberg, née le 7 septembre 1853, 9, rue Pagevin, de Charles Reichenberg, tailleur, et d'Adeline-Florence Bouquillon.

Elle a demandé à Edmond Rostand de jouer avec elle l'acte du balcon de *Cyrano* sur la scène de la Comédie le soir de sa représentation de retraite. Rostand a dit à Fasquelle :

— Je préfère attendre l'occasion d'une grande représentation de bienfaisance pour jouer toute la pièce — avec ma femme.

Il est féru de l'amour des planches. Comme Richepin qui, lundi, chantait la chanson de la vieille danseuse de *la Martyre* en lisant sa pièce aux interprètes. Lecture chaude au début, à la fin décevante.

— Ça ne fera pas un sou, me dit Mounet tout bas.

— J'en ai peur.

Dimanche 27 *février*. — Croizette est venue au théâtre louer une loge pour *Catherine*. Personne ne l'a reconnue. Je l'ai aperçue de loin, assise dans le bureau de Guilloire. Une vieille femme en deuil. Elle si jolie ! La voix est restée belle et jeune. En descendant, elle s'est rencontrée avec Reichenberg qui, elle non plus, ne l'a pas reconnue. « Alors, me dit Cartier, elle a pleuré. »

Avoir été tout dans une Maison où l'on est une inconnue !

9 *mars*. — Je n'ai rien dit de la représentation de retraite de Reichenberg. Cela a été correct et froid.

— Comment voulez-vous qu'on s'émeuve ? disait Worms hier au Comité. Le public sait bien qu'il l'a vue hier, qu'il l'a vue ce matin, qu'il la reverra demain.

La Duse avait répété *Adrienne Lecouvreur*, pâle, l'œil hagard, très émue à l'idée de paraître à la Comédie.

Je lui ai demandé de prendre part à la représentation en l'honneur de Dumas :

— Avec joie, je lui dois tant !

7 *avril.* — Il y a dans *la Martyre* une belle fille brune de dix-neuf ans qui joue la *Panthère.* C'est une élève du Conservatoire, il y a huit mois encore demoiselle de magasin. Elle disait hier à Mme Richepin :

— Oh ! je vous ai bien souvent servie à *Old England.*

Elle a, je crois, un avenir. Elle s'appelle Delvair.

17 *avril.* — Répétition générale de *la Martyre* hier. Richepin a trouvé le public froid. Il l'a été, en effet. On trouve généralement la pièce peu dramatique. Cet acte de foi étonne de la part de l'auteur des *Blasphèmes.* On soupçonne le poète d'être un peu rhéteur. La mise en scène a plu. Je serai désolé que *la Martyre* ne réussît pas. J'ai aimé la pièce et j'aime beaucoup l'auteur. Mounet-Sully a été particulièrement pleurard et froid. Il répond :

— Jamais je n'ai été meilleur. Je me sentais ému moi-même.

— Mais c'est le public qu'il faut émouvoir !

— Il n'y a pas de public. Qu'est-ce que le public ?

13 *mai.* — Mon médaillon par Charpentier est fini. Je regrette ces causeries. L'homme m'a plu.

— J'ai manqué de tout, dit-il, mais j'avais une femme admirable.

Il a des jugements justes et curieux sur les artistes de ce temps :

— Avec son goût des gros calembours et des grosses farces, Puvis de Chavannes, s'il n'était un homme de génie, pourrait être courtier en vins.

19 *mai.* — J'offre à Bartet de jouer *Psyché,* le 6 juin, pour l'anniversaire de Corneille.

— Je ne suis pas bête, me dit-elle. A côté de Mlle Lara qui a vingt ans, j'aurais l'air de faire la fillette. Elle est jeune, elle, et moi j'ai l'air jeune.

26 *mai.* — Je suis sorti hier de l'Académie avec Hanotaux. Il m'a emmené chez lui et m'a montré son Tite Live annoté par Napoléon, ses lettres d'Aimée de Coigny (La Jeune Captive, d'André Chénier) à Garat (*Je te lèche les pieds*), son *Athalie* aux armes de Saint-Cyr, les armes de Thou sur une plaquette ayant appartenu à Richelieu, un chapitre inédit de *l'Amour* de Stendhal, le double reçu de Balzac, imprimeur et d'Auguste Barbier, marchand de papier, etc... 7.000 volumes bien rangés, bien reliés,

avec cette devise : *Liber Libro.* La mienne ! Je reviens au logis, avide de rangement.

Mounet-Sully, parlant de Sarah, me disait hier :

— Elle n'a pas la voix de Bartet mais tout à coup fft fft; on sent le battement d'ailes de la cigale montant très haut vers le ciel.

Il accuse injustement Bartet de l'insuccès de *la Martyre.*

— Une seule fois, je l'ai vue quitter terre, le soir où elle joua pour la première fois *Hernani.* Au cinquième acte elle fut supérieure. Depuis je n'ai jamais retrouvé cela.

Il est jaloux. Dans *la Martyre* Bartet était exquise.

10 *juin.* — Bartet me demande (et Mounet s'en indigne) de ne pas jouer Desdémone dans *Othello.*

— C'est une figure, me dit-elle, ce n'est pas un rôle.

21 *juin.* — Adrien Hébrard disait, ce sceptique, pensant à Mme Quinet et à Mme Michelet :

— On sait pourquoi la guillotine, ce rasoir national, s'appelle *la Veuve.*

23 *juin.* — Bartet ne veut pas jouer la Reine de *Struensée* : « Si M. Meurice a écrit le rôle pour moi, il aurait bien pu l'écrire autrement. » Meurice, lui, trouve « que je n'aurais qu'à vouloir qu'elle veuille ». Mais non, on ne force pas Mlle Bartet à jouer. Je vais avoir des ennuis avec ce *Struensée.*

Mme Raphaële Sisos voudrait entrer à la Comédie. Elle m'assiège. C'est d'elle que Ludovic Halévy disait à Porto-Riche, après l'avoir entendue dans *le Passé* : (1)

— Elle est pire que mauvaise : elle a l'air d'être bonne.

21 *septembre.* — Guilloire m'a téléphoné hier du théâtre le désir de Léon Bourgeois de me voir. Il s'agissait de savoir si une courte reprise d'*Amoureuse* au Vaudeville pour les débuts de Guitry empêcherait l'entrée de la pièce à la Comédie dans un ou deux ans. J'ai répondu non et le ministre a télégraphié la réponse à Porto-Riche sous ma dictée.

20 *octobre.* — Je suis très inquiet de la tournure que prennent les événements de Fachoda. Les Anglais veulent que le capitaine

(1) Représenté quelques mois avant à l'Odéon.

Marchand se retire. Derrière ce petit point il y a la question d'Egypte tout entière.

J'avais reçu une lettre de l'amiral M... et je voulais la communiquer à Delcassé (1). A deux heures, je vais au ministère où je n'attends que quelques minutes dans ce grand salon de damas rouge à tapisseries où j'ai vu M. de Gramont avant la guerre de 70. Ce souvenir me hantait... Je regardais les quais paisibles, ensoleillés, avec leurs arbres en or. L'huissier m'appelle. Delcassé m'attend. Empressé, cordial, après les premiers compliments d'usage, il me dit :

— Vous savez qu'il (2) a l'ultimatum dans sa poche depuis le 30 septembre ?

Comment a-t-on évité la guerre ? Sir E. Munsen avoue lui-même que les hommes d'Etat anglais ont été odieux.

Mais ce que l'amiral m'écrit est vrai : Marchand meurt de faim. Depuis le 10 juillet, il demande à être relevé de sa mission et rapatrié. Il ne sait que devenir. Sa dernière dépêche du 30 septembre, que me lit Delcassé, est navrante. Il croyait rentrer triomphalement par le Caire le malheureux ! Mouravieff est venu officiellement de la part de son maître, affirmer en tout et pour tout la solidarité de la Russie.

— J'ai la dépêche me disant cela et je n'ai pas voulu la donner pour ne pas surexciter les sentiments anglais.

Delcassé va se retirer dans cinq ou six jours. « Je ne peux pas laisser ces gens mourir de faim. »

Il a envoyé M. de Courcel dire à lord Salisbury :

— D'aujourd'hui peut dater une ère de concorde entre nos deux nations. J'évacue Fachoda. Voulez-vous m'accorder une compensation sur le Nil ? Si oui, tout est bien. Si non, Courcel revient, Cambon ne va pas à Londres pendant quelque temps, je me fortifie dans la partie du Nil qui est à nous — et j'attends.

Il ajoute :

— C'est par une dépêche chiffrée de l'ambassadeur d'Italie — dont nous avons le chiffre — que le ministère a appris l'existence de l'ultimatum : « J'apprends que l'ambassadeur d'Angleterre a reçu un ultimatum adressé à la France. L'ultimatum n'a pas encore été signifié. S'il l'était la rupture serait inévitable et immédiate. »

(1) Alors ministre des Affaires étrangères

(2) L'ambassadeur d'Angleterre.

Quand Delcassé m'a tiré ce papier jaune de son tiroir et me l'a montré, j'ai été désagréablement impressionné. La dépêche du comte Tornielli est du 30 septembre.

— Depuis vous avez dû passer de terribles nuits. Je vous plains et je vous admire.

— Et je suis insulté chaque jour.

30 *octobre.* — Hier visite de Jules Buisson, ancien député de l'Aude à l'Assemblée nationale. Aimable, fin causeur, avec un petit accent de Carcassonne. Il évoque les souvenirs de l'Assemblée nationale. Thiers l'avait pris en affection parce que Buisson ayant été nommé le premier et lui le cinquième dans l'Aude, Buisson lui avait dit :

— Cela ne prouve pas l'intelligence des gens de mon pays.

Il me conte l'arrivée de Chesnelong, se laissant choir au reçu de la lettre du comte de Chambord, que la droite traitait de faquin, et disant : « Ce n'est pas une lettre, c'est un coup de massue. » Et M. de Tailhand, député de Nîmes, s'écriant : « Et dire que mon père m'a mené à la messe pour prier Dieu que ce fût un garçon ! »

1er *novembre.* — Je rentrais hier, après la répétition, dans la nuit. Au coin de la rue Pigalle et de la rue Fontaine, je rencontre Delcassé en voiture découverte. Il repousse sa couverture, fait mine de descendre. Je monte avec lui.

— Cocher, rue de Douai !

De là à la rue de Douai, en deux minutes, il me dit ces paroles grosses d'angoisse :

— Vous savez que cela va très mal. Aussi mal que possible. Ils veulent la guerre. Nous pouvons l'avoir en vingt-quatre heures. L'escadre de la Manche a rejoint l'escadre de la Méditerranée. Il y a trente cuirassés sur nos côtes. Si je suis resté dans le ministère nouveau, c'est que je suis persuadé que l'ultimatum serait remis à mon successeur dans les vingt-quatre heures. Je ne peux pas jeter mon pays dans cette aventure. Mais c'est dur.

Et à ma porte, il ajoute :

— Depuis votre visite, j'ai vieilli de dix ans.

5 *novembre.* — On attendait le discours de lord Salisbury au banquet en l'honneur de Kitchener. Ce discours semble dire que présentement la question est vidée, mais il parle de discussions encore dans l'avenir. C'est cet avenir que je voudrais connaître.

— Je voudrais, disais-je à Poincaré, vu au théâtre, avoir un mois de plus.

— Trois mois, me dit-il.

Et il ajoute :

— Depuis 70 nous ne nous sommes jamais trouvés dans une situation aussi tragique.

La Russie a dit : « Nous sommes complètement avec vous, mais nous ne pouvons marcher que dans un an. »

6 *novembre.* — *Struensée* a réussi à être applaudi bruyamment. Le sera-t-il sérieusement et longuement ? Clemenceau allait, venait, disait à Meurice : « Ça y est ! Ça y est ! » et toute la soirée Meurice récitait sa pièce tandis que ses acteurs la jouaient. Il la sait par cœur.

Vu Leygues, très simple — trop confiant en ce qui concerne l'Angleterre — et Roujon qui me parle de la croix de Le Bargy, à l'occasion de son mariage. Il est du reste admirable dans le Roi, Le Bargy, un Néron en uniforme rouge.

9 *novembre.* — A l'Elysée pour la représentation du 17. Cabinet de Le Gall avec une bibliothèque circulaire, celle qui figurait dans le cabinet du Président Carnot. Un buste de Félix Faure en biscuit de Sèvres la surmonte.

Je propose *le Mariage de Figaro* ou *Un Caprice.* Le Gall entre chez le Président. Celui-ci choisit le *Caprice.*

La porte à gauche s'ouvre, Félix Faure reconduit Clairin. Il me voit :

— Bonjour, M. Claretie. On ne vous voit pas souvent.

Et, parlant du programme :

— Le *Caprice* sans hésitation. *Le Mariage de Figaro !* Les Espagnols croiraient qu'on donne ça pour eux. Il y a déjà le duo de *Carmen.*

Il dit alors à Le Gall :

— Qu'est-ce que je fais demain mercredi ? Ah ! oui, les chrysanthèmes. Et l'autre mercredi ?... J'ai cette école professionnelle. Ah ! et l'hôpital ?

— M. le Président, le docteur Pozzi m'a dit que l'installation de son hôpital n'était pas achevée.

— Ah !

Et, après un moment, bien campé et solennel :

— Il me faut un hôpital. Ça me conduira en décembre et j'aurai fini mon année.

— J'ai besoin de distraction, dit-il encore.

18 *novembre*. — Il me faut noter l'impression de tristesse que j'ai remportée de la soirée donnée à l'Elysée pour fêter la Toison d'Or de Félix Faure.

En arrivant par l'avenue Gabriel, j'ai traversé le jardin très sombre et je suis entré dans le salon, qui, en arrière, donne sur l'estrade et dans la salle des fêtes. Curieux ces salons pleins d'artistes, de soldats, d'habits noirs, de danseuses, de chanteurs : Samson en robe brune, Dalila en peplum blanc, Carmen en jupe courte, José en veston jonquille, des officiers chamarrés et des marins encordonnés, le commandant Germinet, Le Gall, toute la maison militaire. Dans cette foule constellée, bariolée, l'on ne sait plus qui est déguisé et qui ne l'est pas.

Sur l'estrade on chantait, dansait, monologuait. De là toute la salle apparaissait brillante, claire, baignée de lumière électrique, les premiers rangs garnis de femmes. Le Président avec son cordon bleu, assis sur un fauteuil doré, le grand-duc Wladimir, la grande-duchesse, en blanc, le front ceint d'un diadème, les ministres, et plus loin, les officiers français et étrangers, tout le décor chamarré des fêtes officielles.

Ces gens n'écoutant pas, causant, remuant, tandis que Bartet, Baretta, Worms jouent *Un Caprice*. Worms venant prendre une coupe de champagne entre deux répliques me dit :

— C'est humiliant de jouer dans ces conditions-là.

La jeune Yahne en robe rose et la belle Sorel me fusillent de leurs regards chargés de candidatures.

La comédie finie, il nous faut aller recevoir les compliments du Président. Toute la salle nous regarde saluant Félix Faure et recevant, avec des félicitations banales, la poignée de main officielle et j'ai le sentiment d'humilier l'écrivain dans l'impresario. Mais c'est le directeur de théâtre après tout qui est là. Ce que font Gailhard et Carré, il faut le faire. Félix Faure a son sourire aimable et son allure penchée :

— Mon cher administrateur...

Et je n'entends pas le reste.

Je sors avec Georges Berr, qui porte la livrée du domestique du *Caprice*, par les jardins sombres, me retournant pour regarder

le palais encore illuminé, déjà déserté, dans la déroute d'une fin de fête. Et ces fenêtres rouges, où des lustres et des cadres d'or apparaissent de loin, me semblent mélancoliques dans leur éclat. Il y a là je ne sais quoi de factice, une façade, un décor et, derrière, la tristesse, le néant.

26 *novembre*. — Visite de Jules Cambon, notre ambassadeur en Amérique. Il a vieilli, grossi, grisonné, mais il est toujours jeune d'idées, alerte, désolé d'ailleurs :

— Il n'y a plus d'hommes nulle part, ni préfets, ni ambassadeurs, ni fonctionnaires. En Amérique, le suicide d'Henry (1) nous a fait tomber dans le mépris. La consultation des Paquin, des Doucet et de tous les couturiers à la mode sur la guerre dans *le Figaro* avait déjà paru humiliante. Nos fils auront fort à faire avec cette Amérique qui est à l'Angleterre ce que l'Océan est à la Manche...

Ce qui frappe Cambon, ce qui frappe les étrangers, c'est la saleté de Paris. Pas une capitale ne semble aussi abandonnée :

— Et quand un homme a des taches sur son habit, il a des tares au cerveau.

— Oui, Paris se laisse aller. C'est la démocratie. Ne suis-je pas obligé de prendre des mesures pour empêcher que le Foyer et les couloirs de la Comédie ne soient envahis par des gens sans tenue ?

8 *décembre*. — Inauguration du nouvel Opéra-Comique. Salle étrange. Tout Paris. J'étais placé entre M. Dislère et des Américaines, devant Mme Coquelin et Mme Desfossés, et derrière Fasquelle. Au centre du balcon apparaît un moment, tout blanc et la houpette neigeuse, Rochefort qui semble le père de sa jolie femme brune. On les remplace, car ce n'était pas leurs fauteuils, par Mlle Sorel et un jeune homme blond. Mlle Sorel, jolie, belle même, que Decourcelle vient saluer. Les grands-ducs, le Président, très vieilli, chauve et blanc, l'air fatigué, lassé, tassé, Lockroy, Deschanel, Sardou, Flameng, Gérôme, Frémiet, les Ollivier-Merson...

18 *décembre*. — A mon grand étonnement la pièce de Brieux, *le Berceau*, a déplu. Nous avons passé l'après-midi à corriger, dans

(1) Le lieutenant-colonel Henry, inculpé de faux à propos de l'affaire Dreyfus, s'était suicidé au Mont-Valérien.

la salle du Comité. Worms et Bartet parlent de quitter le théâtre, dégoûtés, elle du public, lui des camarades.

20 *décembre*. — *Le Berceau*, allégé, a été applaudi. Mais dans les journaux l'impression de la répétition subsiste. La thèse n'a pas plu. Félix Faure était venu, se plaignant au docteur Bergeron des remèdes qu'il lui ordonne. Après le premier acte, je lui ai présenté Brieux.

22 *décembre*. — Déjeuner au ministère des Affaires étrangères hier. Convives : Lavisse, Valfrey, Ernest Daudet, Izoulet, charmant et éloquent. Valfrey conte l'entrevue de M. de Hohenlohe et du duc Decazes en 1875. Hohenlohe apportant l'ultimatum à propos de l'augmentation de nos effectifs. Il repartait à deux heures.

— Vous n'avez pas froid ? Il fait froid ici, dit Decazes pour toute réponse. Il y a une fenêtre ouverte. On ne peut pas causer.

Sir Edmund Munsen, alors secrétaire de lord Cowley, était présent :

— Je n'oublierai jamais cela, dit-il.

28 *décembre*. — Je déjeune demain aux Affaires étrangères avec le président de Costa-Rica. C'est en son honneur que Delcassé reçoit. Le ministre m'avait envoyé l'arrêté de Leygues accordant au grand artiste italien Novelli les palmes d'officier de l'Instruction publique : « Il lui sera plus doux de les recevoir de vous », m'avait-il dit.

Je suis allé avant-hier soir à la Renaissance et j'ai remis le diplôme à l'acteur. Il jouait le deuxième acte d'*Hamlet*. Blond, vêtu d'une longue robe noire, Novelli, avec son menton et son nez busqué, est un Hamlet pulcinellesque, mais il joue bien, avec douleur. Sa femme jolie, le sourire exquis, est une Ophélie brune et boulotte. Elle s'était écriée en voyant le brevet :

— Que Novelli va être content !

J'ai vu ces décors de toile ou de papier d'un gothique sinistre. Et au total, ils suffisent, ces décors primitifs et Shakespeare ainsi logé est toujours Shakespeare.

J'ai vu Paul Meurice hier chez lui. Des papiers partout dans ce bureau aux vitraux anciens allant bien avec les meubles, les cuirs de Cordoue, les tentures de ce petit hôtel un peu sombre dont un immense médaillon de Victor Hugo en terre cuite orne la cour. Meurice tire d'un cabinet d'ébène un grand volume relié et me le donne pour la Comédie. C'est le manuscrit original

d'*Hernani*. Victor Hugo le destinait à la Comédie-Française bien qu'il eût légué tous ses manuscrits à la Bibliothèque nationale.

— C'est une affaire de conscience, me dit Meurice. J'ai bien réfléchi. J'obéis à la volonté de Victor Hugo tant de fois exprimée. Seulement n'en dites rien. Léopold Delisle (1) pourrait réclamer.

Meurice a vu les autres manuscrits dans une sorte de cave et il en a été surpris et attristé.

— Je pourrai vous donner les dessins et les aquarelles de Louis Boulanger pour les costumes d'*Hernani* et de *Ruy Blas* qui faisaient dire à Mlle Mars : « Je ne veux pas de votre Moyen âge. » Elle joua dona Sol avec une coiffure ronde et large qu'on comparait à une tourte de pâtissier.

30 *décembre*. — Je sors toujours attristé des réunions officielles. C'était hier un grand déjeuner. Soixante couverts. On fêtait M. Iglesias, président de la République de Costa-Rica. Les deux frères Cambon sont là, Jules et Paul. Jules me dit :

— Ce régime, qui devait être celui de la responsabilité et de la vérité, est le contraire. L'Empereur était plus responsable. Quand on saura le vrai sur les affaires d'Egypte on verra que les gouvernements qui se sont succédé depuis vingt ans ont mis la France plus bas qu'elle n'était sous Louis XV.

Et Paul :

— Je suis très pessimiste (il revient de Londres) et d'autant plus pessimiste que le pessimisme n'est pas dans ma nature. Il y a en Angleterre quatre Anglais en tout qui ne veulent pas la guerre avec la France : Lord Salisbury, regardant philosophiquement les choses et les déplorant de haut, M. Balfour, Sir William Harcourt et M. John Morley. Il y a deux mois la guerre était proche et des gens qui passent pour nos amis y poussaient les Anglais.

Camille Pelletan, rapporteur général du budget me dit :

— Pour réaliser les économies qui font que notre pays est perdu si on n'y arrive point, il faut lutter. Vois-tu, dans ce pays qui a fait tant de révolutions il n'y a plus d'esprit révolutionnaire que dans les bureaux.

La grande salle à manger sombre éclairée à demi à l'électricité, les tapisseries d'après Rubens, la table de M. de Vergennes, l'encrier doré de Talleyrand, qui servit à la signature du traité

(1) Administrateur de la Bibliothèque nationale

de Paris, m'ont intéressé. Les laquais avaient la culotte courte et la grande livrée. On a annoncé ainsi Paul Deschanel :

— Son Excellence M. le Président de la Chambre !

Comme je causais avec Paul Cambon dans une embrasure de fenêtre donnant sur le jardin, Deschanel me dit :

— Présentez-moi à M. l'Ambassadeur.

— Comment, fis-je, vous ne vous connaissez pas ? Voilà une page d'histoire pour mes *Mémoires*.

Et ils s'invitèrent naturellement à déjeuner.

J'ai salué Doumer, qui part dans deux jours pour l'Indochine. Constans, qui est nommé à Constantinople, Nisard, sourd et charmant, qui va à Rome et m'invite à l'y aller voir, Leygues qui me parle :

1° de Rosa Brück ; 2° du sociétariat d'Amel ; 3° de Mlle Laparcerie pour *Patrie*.

Il est bon garçon, cordial, m'appelle « mon cher maître », mais me paraît un ministre félibréen. Très ennuyé de n'avoir que cinq croix à donner aux Beaux-Arts. Enthousiaste de d'Esparbès et de ses récits patriotiques.

Leygues a trouvé cette image pour réconcilier les deux sociétés rivales de peintres : « Il y a au haut d'une montagne de marbre un temple idéal. Vous y entrez en même temps en gravissant chacun de votre côté les pentes de la montagne. »

12 *janvier* 1899. — J'ai vu hier après le Conservatoire, entrant chez moi en coup de vent, Paul Deschanel. J'étais étonné de sa visite.

— Je pose ma candidature !

Il a vu Albert Sorel, il a vu Boissier. Si Faguet ne se présente pas, lui a dit celui-ci, c'est fort bien.

Le jeune président me raconte tout cela, vite, allègrement, en souriant, comme un jeune hussard qui chargerait de victoire en victoire.

— Hein ! l'ai-je bien battu ?

Il parle de Brisson qui n'a pas été réélu président de la Chambre.

— Pourvu, lui dis-je, qu'on ne renverse pas le ministère !

— Je ne le pense pas. D'ailleurs il n'y a qu'une chose à éviter, c'est la guerre.

Paul Deschanel trouve (ce qui est malheureusement vrai) que nous avons depuis des années fait à l'Angleterre une inutile guerre

à coups d'épingles. Cela s'appelle en termes vulgaires asticoter quelqu'un.

Il part, guilleret, pirouettant, presque triomphant, très aimable et très charmant et il prend mon pardessus au lieu du sien.

— Ah ! non, je ne veux pas faire votre paletot !

25 *janvier*. — Hier, avant la répétition d'*Othello* où il est admirable, Mounet-Sully me fait demander.

— Il m'arrive une chose épouvantable. Mon frère est mort.

J'ai cru un moment à la mort soudaine de Paul. C'est le troisième frère, celui qui habite Bergerac, qui a succombé à une maladie de cœur. On ne répète pas *Othello*, Mounet part le soir même et Paul joue Ruy Gomez puisque je ne peux changer l'affiche.

Ernest Legouvé me raconte à propos d'*Othello*, qu'il a vu Talma jouer ce rôle en mars 1826, à l'Opéra, dans une représentation à bénéfice. Talma était costumé en général vénitien. Legouvé fut surtout frappé par la façon dont il disait, après avoir tué Desdémone : « Elle dort », et aussi par la manière dont il rendait terribles ces trois vers :

Il vaudrait mieux pour lui que leur faim dévorante
Dispersât les lambeaux de sa chair palpitante
Que de tomber vivant en mes terribles mains.

8 *février*. — Dimanche soir banquet des journalistes républicains. Ranc porte un toast à Leygues et boit à la liberté et aux principes de la Révolution. Leygues déclare que le gouvernement de la République doit être un gouvernement de loyauté.

— Il n'est pas le maître malheureusement, dit Ranc.

Leygues ajoute :

— Nous aimons Paris, nous méridionaux, parce que nous aimons le soleil. Le vrai soleil, c'est lui.

Et parlant des journalistes, « qui ont tant d'esprit » :

— Quand j'étais ministre de l'Intérieur, je rencontrais à la Chambre des journalistes qui m'avaient attaqué le matin. Eh ! bien ! ils venaient à moi, ils ne m'en voulaient pas.

28 *février*. — Aicard était hier enchanté de la représentation d'*Othello*. Moi, pas. Mounet a eu un triomphe personnel. Il ne le méritait pas. On applaudissait son nom et son passé. Lui, si beau à de certaines répétitions, génial vraiment, je l'ai trouvé factice, chantant. J'avais vu un homme et je rencontrais un ténor.

— C'est dix ans trop tard, me disait Worms dans la coulisse. Il se noie dans les détails subalternes et perd la tête.

15 *mars.* — Déjeuner chez Fasquelle, en face de chez nous. Letellier père et fils (1) et toute la jeune littérature. Quand je dis jeune ! Mendès, Armand Silvestre, André Theuriet, puis Richepin, Octave Mirbeau, Léon Daudet, Paul Hervieu, Marcel Prévost, Edmond Rostand.

Chose curieuse, à un moment donné — je le fais remarquer à Fasquelle — toute cette élite ne parle que d'argent, de droits d'auteur.

— C'est d'ailleurs, dit spirituellement Léon Daudet, le seul moyen d'être d'accord.

19 *mars.* — Représentation de gala hier à l'Opéra au bénéfice de l'Association des artistes dramatiques. Il me semblait retrouver en une sorte de rêve, dans une salle agrandie, les acteurs que j'ai l'habitude de voir. Je le dis à Le Bargy qui répond :

— Oui, c'est une mascarade.

Il a le dégoût de son métier. Après le deuxième acte du *Bourgeois Gentilhomme,* Roujon et Leygues nous conduisent, Bertrand, Gailhard, Albert Carré et moi, saluer le président de la République (2).

Il est très simple, aimable et cordial. Félicite Gailhard, vante le ballet, me serre la main :

— J'irai bientôt à la Comédie-Française, monsieur Claretie.

— C'est un brave homme, me dit Roujon en sortant. Et, avec une intelligence peut-être moins haute mais un Wilson en moins, il nous donnera ce qu'il nous faut, un Grévy.

25 *mars.* — La reprise de *Francillon* a réussi. C'est toujours brillant. A propos du col que portait Laugier et qu'il a failli perdre en scène, Pierson me conte qu'Aimée Desclée, à la première de *Froufrou,* dans toute la fureur de sa grande scène de colère du troisième acte, lorsque la salle émue et électrisée, l'acclamait, dit, inquiète de sa perruque blonde :

— Allons bon ! ma perruque f... le camp !

4 *mai.* — M. Loubet a fait dire qu'il assisterait à la première du *Torrent* de Maurice Donnay. C'est son début à la Comédie. La répétition a bien marché. Tout a passé. Mais Worms a trouvé que les couloirs étaient plus sévères que la salle. On discutera beaucoup.

(1) Directeurs du *Journal.*
(2) Emile Loubet, qui venait de succéder à Félix Faure, mort le 17 février

6 *mai.* — Au total, *le Torrent* a réussi. Beaucoup d'objections faites mais beaucoup de talent montré.

M. Loubet est arrivé à 8 heures et demie, heure militaire. Je l'ai manqué et l'ai rattrapé dans l'escalier.

— Je suis très heureux de venir, m'a-t-il dit. On raconte que je n'aime que la musique, ce n'est pas vrai.

Je le félicite sur sa bonne mine.

— Ah ! c'est la fièvre du coup de feu. Ce matin j'ai reçu un député qui n'avait pas voté pour moi. Je lui ai dit : « S'il s'en était trouvé trois cents comme vous, je serais plus tranquille. »

Il entre dans sa loge. Personne dans la salle. J'excuse les habitués du théâtre :

— Ils sont en retard.

— L'important, me dit-il, c'est que je sois à l'heure.

Et, bien que la salle soit loin d'être pleine, je fais commencer. Quand Loubet a paru sur le devant de sa loge, on l'a longuement applaudi.

13 *mai.* — Henri Becque est mort hier. On lui tresse des couronnes ce matin. On dit en même temps qu'il était misérable chez lui et qu'il allait colporter ses mots cruels dans les dîners et dans le monde. S'il est mort, je ne dirai pas que j'oublie. Il avait été pour moi féroce. Et ingrat. S'il est mort, ce ne peut être ni d'un excès de travail ni d'une maladie de cœur.

16 *mai.* — Adrien Hébrard me fait passer pendant la répétition du *Mariage de Figaro* un papier : « Un mot très pressé à vous dire. » Ce mot, c'est que Sarcey est perdu. Hébrard me demande un article.

— Vous pouvez le faire ce soir, me dit-il. La vie, ajoute-t-il, est un arbre dont les branches tombent sans que rien ne repousse.

Je passe rue de Douai, cette rue de Douai que j'ai tant foulée. Sarcey râle. Il avait déjeuné mercredi chez nous. Le soir il a pris froid. La congestion pulmonaire a été enrayée, mais le cœur s'est pris, puis les reins. Il a eu sa lucidité toute la journée.

— Becque a-t-il eu une bonne presse ? a-t-il demandé et il a ajouté : « S'il est mort c'est qu'il se sera mordu. »

J'entends encore Becque à l'enterrement d'Emile Augier, dire en montrant la bière : « Voilà où je voudrais voir Sarcey ! »

(A suivre.)

JULES CLARETIE.

LECTURES ROMANESQUES

André Fraigneau : *L'Amour Vagabond* (Ed. Jean Froissart). — Pierre Girard : *La Grotte de Vénus* (Ed. Egloff). — Paule Régnier : *Les Filets dans la Mer* (Ed. Plon).

L'Amour Vagabond est un livre délicieux. On goûte en le lisant les plaisirs les plus variés : celui de s'intéresser à ces aventures, d'être séduit par l'héroïne de ce récit, jeune imprudente audacieuse, fille libérée des temps modernes, mais âme instruite, éducation des temps d'autrefois où la grâce des femmes était plus délicate ; joie de savourer les dons d'un bel écrivain, son talent, à la fois réaliste et souvent poétique, un style pur, les visions des beaux paysages, et, sous tant d'attraits dont certains, à la faveur de leurs amusements, peuvent sembler frivoles et d'autres hardiment dénudés, déguster la morale secrète, fruit de l'amour et de la vie... Enfin un livre plein de suc ; une « héroïne » et des personnages que l'on n'oublie pas, tant ils sont tracés, évoqués avec vérité. Oui, vérité ; si les aventures, les prouesses, les réussites et les mensonges de Cynthia de Brouages peuvent paraître parfois invraisemblables, l'atmosphère où elle s'agite est si naturelle et si respirable, les sentiments, les êtres autour d'elle sont si humains que, pendant cette charmante lecture nous croyons à tout ce que l'auteur nous raconte et, le livre à regret refermé, nous y rêvons, nous admettons, nous protestons et surtout nous désirons connaître le destin futur de la chère Cynthia.

Cynthia, fille d'un excellent ménage de vieux diplomates retirés à la campagne, ayant une sœur également mariée à un attaché d'ambassade en poste à Istambul, Cynthia veut vivre à Paris et, selon la formule consacrée, « vivre sa vie ». Liberté ;

bon plaisir ; mais, aussi travail, et avant d'en découvrir un fructueusement avantageux et selon ses goûts, Cynthia connaît quelques mauvais jours, des essais ratés, etc... Et puis, la fortune se présente sous l'aspect de Maurice Coller, ami d'un cousin de Cynthia, laquelle habite en ce moment le logis du cousin en voyage. Coller dirige une célèbre maison de couture. Il surprend Cynthia chiffonnant, taillant, cousant ; il lui découvre un grand don de modéliste, l'engage et assure ainsi l'aisance de sa vie. Cynthia, qui ne pense pas au mariage, a un « flirt » Cristobal ; elle n'éprouve pour lui aucune passion et lui préfère certes la camaraderie amicale et sans danger de Maurice Coller. Tout semble donc lui sourire et pourtant rien ne la satisfait. Si elle goûte les facilités sociales du temps présent, ces facilités et même l'agrément de son travail ne lui donnent pas ce que souhaite son instinct secret de jeune fille « bien élevée ». Après avoir été ravie de secouer le joug bénin de sa famille, elle souffre, sans s'en douter elle-même, de sa solitude sans entraves. Invitée par sa sœur à Istambul, elle accepte avec joie, obtient un congé de Coller — d'ailleurs elle passera par Rome où elle visitera Anita, correspondante de la maison de couture. Elle sème Cristobal qui songe à se marier. Et, après ce prélude qui nous instruit du caractère, de la situation, des talents et du cœur de Cynthia, nous partons avec elle pour l'aventure et les aventures.

Toutes les impressions de son voyage, de son arrivée à Rome sont d'une vie et d'un entrain qui nous donnent le plaisir de voyager à nouveau nous-mêmes. Ivresse d'être à Rome, émotion de découvrir une beauté nouvelle. Elle quitte son hôtel et s'en va, errer, profiter du beau crépuscule printanier. Elle s'assied sur un banc, en face du Colisée. Le soir tombe. Elle rêve. Et, un passant aussi ingénu et étourdi qu'elle-même vient s'asseoir sur le même banc et presque sur ses genoux. Excuses. Embarras. Rires, car ce passant est un jeune Français. Il invite Cynthia à dîner. Elle accepte. N'est-on pas en voyage, en rupture avec tous les usages et toutes les simagrées de la bonne éducation ? Dîner charmant. Le jeune Français est un architecte qui travaille à Rome ; il s'appelle Thierry Doré. Elle ne lui dit ni son nom, ni son adresse ; et le repas agréable terminé elle s'enfuit en donnant au garçon un rendez-vous à Saint-Pierre pour un des jours suivants. Imprudence. Imprudente. Elle ne va pas au

rendez-vous ; elle croit avoir oublié cet inconnu ; elle a mille « choses à faire ». Or, sans le savoir, elle vient de rencontrer l'amour et le destin. Tant de soins ici l'accaparent, l'obligent à prolonger son séjour : Anita la soigne, l'invite. Que de repas avec des personnages importants du cinéma et de la mode ! Succès. Travail. Visites à des parents romains. Flirt avec un bel officier, Guido Cavallini. Puis tout se complique. Cynthia revoit Thierry Doré ; celui-ci, par la faute de circonstances imprévues, la croit amoureuse de Cavallini. Non. Ce dernier pourtant, malgré sa liaison avec Anita, voudrait épouser Cynthia et l'enrôler dans de ténébreuses intrigues politiques. (Nous sommes en 1939, à la veille des catastrophes encore suspendues.) Bref, Cynthia, troublée, indécise au centre de ces complications plus ou moins sentimentales, se confie à un vieil évêque (quel joli portrait que celui de cet indulgent et subtil Mgr de Rémy-Laval !) Et celui-ci dit : « Partez. Vous devez aller rejoindre votre sœur à Istambul. N'attendez pas. Allez à Brindisi vous embarquer. Fuyez ces dangers romains. Vous n'êtes pas capable de vous en dégager. » Et Cynthia décampe.

Et la voilà seule à Brindisi, toute égarée, toute triste. Aimait-elle Thierry ? Mais non. Voulait-elle épouser Guido ? Mais non. Après ces jours romains tout remplis d'amitiés, de flirts, de réunions variées, de distractions, de beautés sans rivales, de jardins, de monuments, de palais, de repas exquis et d'élégances dans une atmosphère de réussite personnelle et de succès pour sa grâce et pour sa mission, quel réveil de fatigue, d'indécision et surtout, surtout de solitude ! Cet arrêt à Brindisi, dans la ville austère et grise où les hôtels remplis ne veulent pas de Cynthia, où le bateau pour Athènes ne part que dans plusieurs jours, cette pause sans repos dans la course à l'aventure, est un chapitre très beau et d'une révélation psychologique très profonde. Cette jeune étourdie, si heureuse de sa liberté, de son étourderie sans entraves, se sent submergée par une détresse qu'elle ne comprend pas. La femme n'est donc pas faite pour la liberté ? Si. Elle est digne de la liberté mais ne peut supporter la solitude — ce pourquoi Cynthia apprend avec joie que le yacht d'une croisière française, *l'Argos*, va faire escale à Brindisi... Un aimable Monsieur qu'elle apitoie par sa beauté dans le bureau d'un commissaire peu complaisant lui aplanit toutes difficultés. Une cabine lui est offerte au bord de *l'Argos* jusqu'à

Athènes, et le quadragénaire séduisant et bienfaisant n'est autre qu'un important armateur du Pirée : Andréas Mavrodacos ; il devient son ami, la rassure, la protège. Et peu à peu elle croit l'aimer. Tant et si bien qu'éperdue à l'idée de le quitter à Athènes et de continuer seule son voyage, elle invente tout un roman. Elle prétend qu'elle n'est pas Mlle de Brouage, qu'elle est une fugitive poursuivie pour raisons obscures... Andréas, qui est un des personnages les plus vivants et les plus sympathiques du roman, la croit ou feint de la croire, car il est subtil comme Ulysse et a l'habitude atavique des Calypso, des Circé et des Nausicaa. Il entre dans le jeu ou feint d'y entrer. Il va présenter Cynthia à Athènes comme sa femme et, plus tard, la fera conduire à Istambul par un petit bateau dont le capitaine est à son entière dévotion.

Que de mensonges ! Que d'aventures ! Que d'imbroglios, de quiproquos, de folies, toutes plus amusantes les unes que les autres et que je ne vais pas vous raconter car vous les savourerez vous-même en lisant ce récit homérique ! Sachez pourtant que le séjour à Athènes est une des parties les plus attachantes et les plus pittoresques du roman, que Cynthia y mène une vie de reine ; que la famille d'Andréas est amusante et amicale, que leur amie Lucy Porphyropoulos est mystérieuse, inquiétante et liée à des intrigues italiennes. Ce pourquoi, après des courses, des baignades, des nuits de fête, une atmosphère d'été sublime où se reflètent toutes les promesses de bonheur dans la mer mythologique, après l'écho de tant de beaux noms, Eleusis, Delphes, Salamine, le cap Sunion et tant d'autres, Thierry Doré réapparaît tout à coup... Cynthia n'épousera donc pas Andréas ; embarrassée dans ses mensonges elle part avec Thierry pour Istambul en jurant de revenir... Pourquoi ? Comment ? vous le saurez si vous lisez, si vous vagabondez avec l'amour sur ce petit bateau clandestin, d'île en île, de sentiment en sentiment, de chance en malheur. Et vous verrez, qu'après une grave épreuve Cynthia épouse Thierry... Qui l'eut cru ? Et, à l'annonce de la guerre, ce jeune couple béni par l'incomparable Andréas prend bravement l'hydravion pour la France pour les menaces, pour les dangers, la mort peut-être. Thierry ne porte-t-il pas dans les lignes de sa main un signe fatal ? Alors, nous saurons peut-être un jour que Cynthia, veuve, retrouvera et épousera Andréas... Andréas l'incomparable, celui

qui comprend tout, admet tout, pardonne tout, arrange et aplanit tout. Irremplaçable Andréas, le lecteur s'attriste que vous ne gardiez pas déjà Cynthia... Mais d'autres héros romanesques me font signe. Il faut dire au revoir à ces amis nouveaux. Le bonheur est dans les mains des femmes nous assure la préface de *L'Amour Vagabond.* Mais le bonheur est aussi vagabond que l'amour et sa poursuite fait le sujet des aventures, des récits, des méditations, des poèmes, des hasards, et de l'histoire des peuples depuis que le monde est monde.

***

Où vont les héros de M. Pierre Girard ? Je crois qu'ils se dirigent à la rencontre des personnages de Jean Giraudoux, leurs parents et leurs cousins. Ils respirent dans un air irisé et semblent vivre dans un univers en verre filé dont ils voudraient bien s'évader. Ce pourquoi ils passent beaucoup d'heures au restaurant et au bar. Les nourritures réelles, les boissons réconfortantes leur procurent momentanément du poids, de la consistance, de la vitalité, et ils en profitent parfois pour convoiter par la même occasion les jolies serveuses. Mais que cela leur paraît difficile d'être de vrais vivants ! Nous lisons plusieurs récits de ces tentatives dans l'original et charmant recueil de nouvelles intitulé *la Grotte de Vénus* (le joli titre). Mais, rassurez-vous ; rien de mythologique ne vous menace. Cette *Grotte de Vénus* est l'enseigne d'un de ces repaires de réalités où les viandes, les poissons, les légumes et autres victimes sont sacrifiés à la voracité des humains.

Toutes les aventures des humains indécis qui se promènent en ces pages d'un talent si fin, si particulier, où s'allient l'humour et le sens poétique en une sensibilité qui se plaît au dérisoire de certaines destinées, toutes ces aventures se situent en des paysages de Suisse dont la beauté, selon les saisons est sentie, exprimée, évoquée par l'auteur avec un bonheur rare. Pierre Girard est un maître du style le plus subtil, le plus aérien, le plus secrètement vibrant ; et c'est un poète moqueur, un élégiaque narquois qui se rit des infortunes de ces créatures imaginées, de ces garçons saugrenus qu'il expédie à la recherche des « élues » (genre Giraudoux), de ces femmes incertaines, séduisantes et fuyardes, insaisissables comme un rayon... excep-

tion faite des servantes de restaurant si rassurantes puisqu'elles savent manier ce qui est *vrai*. Ce pourquoi, Gonzalve et Salvador, deux Américains du Sud sont amoureux de Myrrha la coquette servante. Ils se haïssent autant que leur indécision le leur permet. Mais les journaux annonçant un conflit entre leurs deux petites patries rivales, l'idée de la guerre, leur engagement respectif au consulat étonné, les réconcilient subitement. Ils auront tout loisir de se tuer quand ils auront regagné leurs patries en armes. La guerre n'éclate pas. Tout redevient paisible et nuageux. Les deux héros cessent de se sentir vivre et pour s'exalter, s'il se peut, recommencent à se détester. Mais voici deux autres amoureux, Gaspard et Symone, qui s'affrontent dans la nouvelle intitulée *La Terre étrangère*. Ils s'aiment et ne décident jamais rien. Gaspard est pressant. Symone dit toujours « Non », semblant un jour conquise et un autre jour évanouie. Et puis, dernier caprice, dernière fuite devant l'amour de Gaspard qui sans doute lui fait peur, Symone part pour Paris où elle s'imagine pouvoir être heureuse et « gagner sa vie ». Désillusions. Solitude. Tristesse. Nostalgie. Gaspard vient la rejoindre ayant compris que le moment était venu de convaincre. Et l'exilée rassurée, réconfortée, cette fois, lui dit « oui ». C'est que *La Terre étrangère* pour ces âmes singulières, c'est la patrie de la précision, de la décision du parti pris d'être vivant, et de s'accommoder de l'amour.

La plus charmante à mon goût de ces jolies histoires c'est celle intitulée *La Lettre de Verena*. Le personnage mâle, cette fois-ci, est un robuste et très réel Américain en voyage, Jonathan. Il rencontre dans une pharmacie une charmante personne, Verena, entrée là au hasard d'un achat ainsi que lui-même. Jonathan se sent amoureux. Mais, timide et respectueux, il n'ose poursuivre Verena. Le hasard bienfaisant a beau les remettre plusieurs fois en présence, en voyage dans le même compartiment, à la même table au buffet d'une gare et en maintes autres occasions tout aussi proches, rien n'arrive et nuls mots ne se prononcent. Jonathan quittera-t-il donc la Suisse sans avoir pu parler à Verena qui devient l'obsession de son esprit et de son cœur. Enfin, apprenant son identité, son nom, son adresse, il se présente chez elle. On le reçoit. Mais on le fait attendre, Verena étant occupée. Alors, dépité, discret, il part, et cette fois-ci pour de bon. Verena désolée,

car elle aussi avait pensé à Jonathan, lui écrit, une longue, belle, explicative lettre. Et puis, toute réflexion faite, cette lettre elle ne l'enverra pas : elle la déchire, elle la brûle. Jonathan est en route pour la réelle Amérique, son pays tangible et matériel que tôt ou tard il regretterait. Elle, Verena doit rester attachée aux rivages des beaux lacs irisés, aux reflets, aux neiges bleutées ou roses qui transforment le contour des monts, aux brumes, aux vapeurs d'été, aux horizons de lumière et de transparences. Adieu, Jonathan, Verena restera au pays du rêve.

***

Avec le livre de Paule Régnier nous quittons les allégories exquises et poétiquement frivoles pour pénétrer dans un climat d'austérité, une atmosphère sombre de cloître, de fautes, de scrupules, de foi religieuse et de remords. Ces *Filets dans la Mer* sont la suite et la fin de cette *Abbaye d'Evolayne* dont, voici quelques années, le succès fut si grand qu'il valut à son auteur le prix du roman de l'Académie française et le prix Fémina américain. Autour de l'âpre et douloureux sujet du livre bien des discussions prirent tour à tour parti pour l'homme ou pour la femme qui en sont les héros torturés... Michel Adrian, chirurgien célèbre, marié à une épouse qui le chérit et l'admire passionnément, se sent dévoré par un feu sacré, un désir aussi grandissant qu'irrésistible de tout abandonner pour être entièrement à Dieu, entrer dans les ordres, devenir prêtre, moine. Là seulement, en l'atmosphère d'un cloître, enfin délivré, dépouillé de toutes attaches humaines, il se sentira en paix, en accomplissement de sa destinée. Mais pour réaliser ce rêve plus ardent que tout amour, il lui faut sacrifier sa femme Adélaïde, car il ne peut entrer au cloître que si elle, de son côté, consent à la vie religieuse et à entrer au couvent. Il la persuade, et elle consent par dévouement à cet homme qu'elle aime. Mais elle ne peut supporter cette séparation, cette existence qu'elle n'a pas vraiment choisie, cette épreuve au-dessus d'elle-même. Et, désespérée, elle se suicide. Ce scandale affreux et son remords pèsent à jamais sur l'âme de l'ancien mari devenu dom Stéphane Adrian.

Nous le retrouvons dans l'exercice de son ministère, ne pouvant oublier et s'efforçant pour s'absoudre d'avoir perdu une

âme par égoïsme sacré, de sauver toutes les pécheresses qui lui demanderont aide, conseil et secours. Le souvenir de sa sinistre histoire l'environnant toujours d'une atmosphère sombre et trouble, on lui adresse les coupables les plus passionnées qui d'ailleurs pensent à lui, parce que l'on connaît son drame et qu'on espère en sa compréhension et sa compassion plus humaines. Aussi se penche-t-il avec une particulière sollicitude sur le repentir de Clarisse Hermance qui a tué un accusateur de son mari innocent et pourtant condamné. Elle, vraiment meurtrière, est pourtant acquittée et si elle vient consulter dom Stéphane Adrian, c'est que, bien que sa foi soit fort tiède, elle a besoin de pardon. Un attrait particulier pour cette âme lourde, non seulement de ce meurtre mais de maints autres péchés, lie dom Stéphane Adrian à Clarisse Hermance. Elle a tué. N'a-t-il pas tué, lui aussi, en délaissant son devoir humain pour la folie de sa vocation ? Ces erreurs dissemblables les fraternisent. Dom Stéphane sauvera l'âme de Clarisse en souvenir de la femme qu'il a désespérée jadis. Et, d'avoir trop aimé Dieu le voilà redescendant vers les créatures, et vers tous ces troubles humains qu'il avait tant voulu quitter. Nous ne le suivrons pas dans toutes les étapes des aventures de Clarisse Hermance sur laquelle il veillera jusqu'à sa mort, survenue brutalement pendant la dernière guerre où, aumônier malgré son grand âge et blessé puis guéri, il a fait tout son devoir terrestre et céleste, secourant les corps, absolvant les cœurs, guidant les âmes jusqu'aux certitudes absolues. Mais, s'il fut doux envers cette Clarisse privilégiée qui émeut en lui de secrètes préférences, pour d'autres êtres il garde toute sa rigueur, toute l'âpreté sans adoucissement de ce qu'il croit être juste, vrai, inexorable.

Deux traits seulement révèlent une fois de plus un caractère qui, malgré ses puissants et fervents mérites, est toujours celui de l'homme qui a sacrifié jadis sans pitié la faible et soumise épouse. La vieille abbesse, qu'il va souvent visiter près d'Evolayne, va mourir. Ses jours sont comptés ; elle le sait. Il la trouve en contemplation devant les fleurs de son beau jardin ; et avec une touchante timidité elle lui dit ses regrets de quitter ce jardin et ce beau mois d'épanouissements et de lumière. Il n'a pas un mot pour la consoler de façon terrestre, pour lui laisser un bref et cher espoir de vivre encore un peu pour ses fleurs.

L'épisode est émouvant et significatif. Et plus tard, en pleine horreur de l'invasion, quand une jeune fille aux yeux blessés à jamais par un éclat de bombe, lui demande anxieusement : « Guérirai-je ? » Il répond, non. Tout à la vérité, elle aussi meurtrière, à cette rigueur que tous les êtres, même comblés d'un espoir de ciel, ne peuvent pas supporter tant qu'ils sont attachés à ce triste monde.

Roman difficile, violent même en sa foi, magnifique et haute, et que Paule Régnier a traité avec ce talent fait d'ardeur et de secrète fureur dont elle nous a donné maintes preuves en ses œuvres diverses. L'avouerai-je ? J'ai vu mourir dom Stéphane Adrian avec un soulagement de conclusion. Figure assez terrible que, en ce roman, l'auteur a tenté d'adoucir avec ses mains de femme, mais moine brûlé par ses propres ferveurs, pècheur lui-même accablé d'une faute qu'il ne voulait pas commettre, à la fois illuminé de vérité et assombri d'erreurs, a-t-il assez expié ses aspirations sublimes en désaccord avec l'humilité des tâches humaines ? Est-il un saint, un martyr de ses remords, un héros, un malheureux ? Le Graham Greene de la *Puissance et la Gloire*, un Cronin, un Bernanos nous le diraient peut-être.

GÉRARD D'HOUVILLE

LE FESTIVAL CINÉMATOGRAPHIQUE DE VENISE

Venise, cette année, c'était Shanghaï. Et nous étions, au bord du Grand Canal, comme s'il eût été quelque Fleuve Jaune. Une chaleur coloniale, lourde, humide, de l'aube au soir, entretenait on ne sait quelle fièvre interne, et quel pressentiment de Déluge. Il ne convenait pas de s'en plaindre. Bien au contraire, le sang était mené à toute allure, l'esprit suivait, et vivre devenait une entreprise superbe et volontaire.

Cette ville lente, semblable à un rêve fait par ceux qui l'habitent, obligeait en plein jour, en pleine lucidité, à cette sorte de lutte souterraine et profonde que l'on soutient quelquefois dans le sommeil contre les fantômes, les images, et les aventures de la nuit.

Et Venise, d'ailleurs, n'avait jamais été plus belle, et plus étrange. Le soir, il lui arrivait de se perdre dans les nuées. Un brouillard monté des eaux envahissait la place Saint-Marc. Le sommet du Campanile devenait invisible. Un voile se tendait entre les Procuraties. Toute lumière était lanterne sourde. Et la basilique qui, au soleil, est un formidable nid de frelons, de guêpes, tout bruissant d'ailes et de dards, couvert d'or et de miel, prenait tout d'un coup, l'apparence, à elle seule, de la ville d'Ys naviguant au fond des mers. Personne ne pouvait dormir. On errait. On n'en finissait pas de parcourir interminablement cette cité plus compliquée que ne l'est le cerveau humain, et qui rivalise avec lui, en circonvolutions et en ramifications infinies. Et l'aube vous surprenait encore à en contempler l'apparition face à San Giorgio Maggiore.

Le jour, on se demandait comme cet humoriste anglais,

comment il se pouvait qu'il y eût tant d'êtres humains, dans un endroit où il ne devrait y avoir, en principe, que des poissons.

La foule était quelquefois si dense qu'on ne pouvait passer les ponts sans piétiner interminablement. On ne parvenait à trouver une table, à l'heure de l'apéritif, au Quadri ou au Florian, qu'après une longue quête, et les *vaporetti* menaçaient de couler sous l'entassement de leurs passagers.

Le festival international du cinéma, l'exposition Bellini, les concerts de la Fenice, n'étaient pas les seuls responsables de cette affluence, et même on peut légitimement penser que beaucoup de touristes s'en souciaient peu, mais ils étaient l'alibi moral d'une Venise avant tout reprise et possédée de son vieux génie : l'esprit de fête.

Il ne faut pas chercher ailleurs les raisons de son universel prestige. Venise offre, dans l'époque irrespirable qui est la nôtre, à ceux qui n'en supportent plus les limites et l'étroitesse, l'illusion de se croire hors du monde. On sait ce qu'est une presqu'île. Volontiers j'inventerais pour Venise le mot plusqu'île.

***

Le Festival international du cinéma n'a point été, ce faisant, cette année, l'événement artistique qu'il lui arrive d'être quelquefois. Ce n'est pas la faute de Venise. La production cinématographique, pour l'ensemble des pays représentés, ne dépassait pas une moyenne, dans l'ordre de l'esthétique, fort médiocre. De surcroît, maints films n'étaient pas inconnus. Ils avaient déjà fait carrière. C'était le cas par exemple de la *Manon Lescaut* de M. Clouzot, qui a obtenu le Grand Prix. Ce fait enlevait au Festival un peu de son intérêt. La compétition en était rendue, en quelque sorte, académique. La cause était entendue, depuis longtemps. A Paris, à Londres, à New-York, le public avait déjà prononcé son jugement. Venise n'y pouvait plus rien. Il est évident que c'est impossible. Ou le nombre des Festivals de cinéma, qui est infiniment exagéré, doit diminuer, ou c'est leur ampleur et leur durée qui doivent être considérablement réduites. Mais la production cinématographique internationale annuelle n'est pas en mesure de satisfaire, au point de vue de la qualité, aux exigences que se devraient d'avoir à son égard, ces grandes manifestations que sont les festivals de Venise,

de Locarno, de Cannes, et tant d'autres qui se sont mis à éclore un peu partout. Il s'en suit que les mêmes films vont de l'une à l'autre, que les pays participants raflent leurs fonds de tiroir, et qu'on se trouve obligé pour quelques beaux films d'en exhiber une foule d'autres parfaitement médiocres. Il y aura bientôt autant de prix cinématographiques tous les ans qu'il y a de prix littéraires, chaque festival en distribuant, à lui seul, une bonne vingtaine. Comme les films sont tout de même moins nombreux que les livres, tous finiront par avoir une récompense. N'importe laquelle. On ne saurait continuer à ce train sans qu'un discrédit général n'atteigne, dans son ensemble, l'art cinématographique, et sinon ceux qui en vivent, car cette industrie gardera toute sa puissance, du moins ceux qui cherchent à lui conférer des pouvoirs venus de l'esprit et à l'élever, en tant que moyen d'expression, au niveau de tous les autres arts.

Cela dit, parlons un peu de cette *Manon Lescaut* que Venise a couronnée, au milieu, il faut l'avouer, d'une stupéfaction a peu près unanime. Les applaudissements, lorsque le résultat fut connu, se montrèrent en effet timides, et les sifflets en revanche assez véhéments. Cependant, inclinons-nous, et avec d'autant moins de mauvaise grâce que cette récompense est allée au cinéma français. Regrettons seulement que nous n'eussions pas eu quelque ouvrage un peu plus digne des honneurs que l'on voulait nous rendre, à offrir au suffrage de Venise.

Le film de M. Clouzot peut être considéré comme un acte de trahison à l'égard d'un des grands chefs-d'œuvre de la littérature française. De fait, si chaque séquence du film trouve à correspondre assez exactement à une péripétie du célèbre roman, sur le plan anecdotique, dans le va-et-vient de l'intrigue, les cinéastes se sont permis de formidables déviations dramatiques et ont ignoré par vice et par impuissance, l'esprit dans lequel avait été écrit le livre.

Je ne vais pas entrer dans les détails de ce procès. Il suffit d'indiquer sommairement à quel niveau il se passe, pour montrer à quel point il n'a aucun rapport avec la véritable *Manon Lescaut*.

C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, que la mort du frère de Manon, telle qu'elle se produit dans le roman, tué qu'il est au hasard d'une rixe, a paru un incident bien effacé, bien insignifiant, à l'idée que se font des drames de l'existence, les hommes qui ont pour mission de nos jours,

par le moyen du cinéma, d'ameuter la grosse sensibilité publique. Dans le film, ce sera donc Des Grieux qui tuera le jeune homme, dont il aime la sœur. Et ce sera pour fuir ce crime, que les deux amants seront obligés de franchir les mers.

Mais j'y insiste, ce n'est point tellement de ce genre de tromperies que j'accuse ce film, c'est d'avoir volontairement, et délibérément, réduit cette histoire d'un amour, dont Brunetière disait qu'il était « aussi rare parmi les hommes que la beauté et le génie », à une abominable aventure de gangsters et de voyous.

Manon Lescaut eût pu être un beau film, du point de vue technique. Il eût pu tenir son monde en haleine. Il eût pu nous éblouir par sa virtuosité. Il fallait, hélas ! qu'il fût, en ce strict domaine, encore un échec. C'est un mélodrame absurde. Nul n'y croit. On ne s'y intéresse pas. Son univers n'est pas réel. Ses personnages sont faux. Et cette tragédie tombe dans le ridicule. Quand Des Grieux tue Lescaut, en l'étranglant avec une ficelle, il a l'air de pêcher à la ligne. Quand Des Grieux enterre Manon dans les sables du désert, il a l'air de faire des pâtés...

Le dialogue est un jargon qui, Dieu merci ! ne ressemble pas plus à la langue du XXe siècle, qu'à celle du XVIIIe. Quant aux acteurs, à part Serge Reggiani qui est vraisemblable, ce sont de très pâles doublures des héros.

Il reste que ce film a pu séduire des gens avertis et leur sembler mériter une haute récompense internationale.

Peut-être les Italiens y ont-ils été sensibles dans la mesure où, en apparence, l'œuvre de M. Clouzot appartient à cette école néo-réaliste contemporaine qui, en Italie même, a produit tant de chefs-d'œuvre. Peut-être une certaine hardiesse dans l'évocation du minable et du sordide a-t-elle semblé courageuse et digne d'être opposée au conformisme social. Rien n'est pire pourtant que le conformisme de la révolte et pour mettre le monde hors la loi il faut être un tout puissant génie.

En revanche, on ne louera jamais assez la décision du jury qui a mis en avant, comme remarquables, deux films d'une grande et véritable audace, l'un allemand, l'autre américain : *Berliner Ballade* et *The Quiet One*. Le premier est un ouvrage très savant, calculé à l'extrême, minutieusement mis au point en vue d'obtenir le plein de ses effets, et qui, pour se dérouler

sur le plan de l'humour, n'est pas sans témoigner d'une certaine horreur des temps présents dont l'Allemagne entend demander justice.

L'autre est le travail d'un amateur, abandonné à lui-même, armé d'une camera n'enregistrant les images que sur bande de seize millimètres, et qui n'a pas songé un instant à l'avenir de son film sur le plan commercial. C'est tout à fait par hasard et sur l'initiative d'un journaliste belge qui en a eu connaissance que la pellicule de *The Quiet One* est sortie des tiroirs de son réalisateur.

Souhaitons que la consécration de Venise permette à ce film de trouver une audience publique, sinon aux Etats-Unis où il ne semble pas destiné à trouver le moindre succès, du moins dans certaines salles spécialisées européennes.

The Quiet One est tout simplement l'histoire d'un enfant nègre. L'univers du film est celui des faubourgs d'une ville américaine et de sa proche banlieue. C'est un monde qui pourrait passer pour désespéré si justement le propre du film n'était de ne voir la réalité qu'à travers l'imagination d'un enfant qui l'est doublement par son âge et par sa race.

Dès lors cette chambre sordide, ces rues délabrées, cette zone informe et la campagne voisine, sauvage d'une autre façon et cruelle aussi à sa manière, se métamorphosent et prennent les couleurs de l'âme du jeune héros. Or celui-ci a sans doute ses douleurs et ses colères, mais, dans le fond, il n'est que tendresse, jeu et confiance. Songe et réel pour lui se confondent.

On ne saurait analyser ce film qui se passe de toute intrigue. L'enfant est seulement suivi à la trace. L'appareil le flaire, le guette, l'épie, comme un chien. Avec l'amour et la fidélité d'un chien. Il s'ensuit une œuvre bouleversante d'attention, d'exactitude et de simplicité. Quant au héros, il est étonnant de naturel, et de candeur. Pourtant, il n'est pas sans énigmes ; mais son âme apparaît à fleur de peau, dès que quelque chose de ce monde la sollicite. La scène de la bataille à l'école, celle de la baignade, celle du vol, celle du tunnel de chemin de fer, sont prodigieuses. La pellicule du film, qui est comme grillée, rongée, a des ombres extraordinaires, des blancs de lait, des usures de corde, qu'aucun de ces absurdes techniciens dont le cinéma commercial s'encombre n'eût pu obtenir s'il les avait

cherchés. Ajoutons qu'il n'a pas été question dans ce film de prendre la moindre position raciale.

Berliner Ballade est aussi l'histoire d'un seul individu : un soldat allemand démobilisé et qui rentre chez lui. Le film est étrange. Il fait appel à tout l'arsenal du vieil expressionnisme allemand, à son amour du macabre, à certaines tendances néo-surréalistes. On y a volontiers introduit des scènes de rêves, des sketchs fantastiques, des événements qui sont à la limite de l'absurde et de l'inhumain.

Il s'agissait de fabriquer un monde où l'esprit ne se retrouve pas. Le titre du film indique suffisamment qu'il ne s'agit plus du tout cette fois d'une de ces « tranches de vie » du genre impitoyable, dont le cinéma allemand de l'après-guerre s'est fait une arme de propagande auprès de l'opinion publique internationale, afin de l'apitoyer sur le sort d'une nation en décombres, et d'un peuple aux abois. Au contraire l'œuvre de M. Stemmle use résolument de tous les artifices de l'esprit : de l'allégorie, du style théâtral, de la métaphore visuelle, et le commentaire qui retrace la vie du héros mélange l'humour et la poésie.

La scène la plus extraordinaire est celle de la « Table verte ». Elle rassemble en conférence, dans une immense salle, une foule de diplomates. Chacun d'entre eux parle à son tour. Il le fait en musique. Le motif qui accompagne les paroles est judicieusement choisi pour en souligner le ton : doucereux, furieux, académique ou passionné. Les gestes de l'orateur sont ceux d'un chef d'orchestre. Pendant que successivement les maîtres du monde font assaut d'éloquence, l'un d'eux s'endort et de son cigare allumé met le feu à une mappemonde en carton qui se trouve dans un angle de la salle. Bientôt celle-ci flambe. On voit alors les diplomates affolés, armés de leur verre d'eau, tenter d'éteindre le monde en flammes.

Le symbolisme de ce sketch est facile sans doute. Mais le jeu cinématographique est parfaitement mis au point, et il est évident que c'est la première fois depuis leur défaite que les Allemands se risquent à le prendre sur ce ton.

La scène finale n'est pas moins audacieuse. Le héros passe pour mort, et on s'apprête à l'ensevelir dans un linceul de papier. La cérémonie funèbre est à la fois tragique et burlesque.

Le rôle du croque-mort empanaché a été dévolu à l'ancien officier prussien. Et le héros qui est bien en vie, se tient debout aux côtés de ceux qui s'apprêtent à l'enterrer. Ce sera l'officier qui tombera dans le trou. L'Allemagne réprouverait-elle définitivement le militarisme ? On aimerait à le penser, si fuyant à toutes jambes le destin final auquel on veut l'acculer, le héros, déchirant son suaire, ne s'en allait prendre dans un placard sa vieille tunique militaire et ne partait, ainsi revêtu, sur une longue route crépusculaire, vers un avenir imprévisible.

Telle quelle, cette œuvre fait une forte impression. L'Allemagne y dit tout d'un coup ce qu'elle pense, sort de son mutisme et de sa catalepsie et, d'une boîte brusquement ouverte, fait jaillir un personnage de guignol et de tragédie dont les grimaces et le côté hirsute sont bien loin de seulement donner à rire.

Mais revenons à nous. La France a présenté à Venise d'autres films que celui de M. Clouzot. Le plus important a été l'œuvre nouvelle de M. Julien Duvivier intitulée *Au Royaume des Cieux*. Je me réserve de parler de ce film dans une prochaine chronique, manquant de place pour m'étendre suffisamment à son sujet, au cours de celle-ci. C'est dire d'avance cependant que je le juge important. Ce qui ne signifie pas que je l'approuve. On sait qu'il se passe dans un établissement de redressement pour jeunes filles. Le sujet était scabreux, et demandait beaucoup de tact. Il n'est point certain que celui dont on a fait preuve ait beaucoup servi l'œuvre. Je veux dire qu'on peut toujours aller trop loin, quand c'est avec gravité et probité, et quand, d'autre part, la valeur artistique du témoignage légitime en quelque sorte ce dont il veut témoigner. Ce serait à peu près le cas, dans le film de M. Duvivier, si le cinéma ne manifestait pas trop souvent ce que l'on appelle l'audace des timides. C'est-à-dire que n'osant pas toucher juste et vrai, il exagère, amplifie, dénature, et dès lors devient faux et illogique.

Quoi qu'il en soit, et sans faire oublier l'extraordinaire et lointain film allemand *Mädchen in uniform*, qui était un chef-d'œuvre, *Au Royaume des Cieux* nous entraîne, comme son titre au surplus l'indique, trop loin pour que nous puissions nous contenter de n'y faire qu'allusion.

Je voudrais maintenant parler d'un film anglais qui a rencontré, à Venise, un vif succès : *Bons Cœurs et Vieilles Couronnes* de Robert Hamer. On ne saurait se dissimuler qu'il

s'agit d'une sorte de réplique à la célèbre pièce américaine *Arsenic et Vieilles Dentelles* qui eut un si grand succès à la scène comme à l'écran. Il s'agit une fois de plus d'une série de crimes exécutée en toute innocence.

Le film débute au fond d'une prison. Dans la cellule des condamnés à mort, un homme encore jeune, vêtu avec la plus grande élégance rédige les mémoires de sa vie. C'est le fils d'une grande famille. Sa mère, ayant épousé contre la volonté des siens un ténor italien fort avantageux, a été chassée, déshéritée. A sa mort, le héros prit la résolution de la venger et de se venger soi-même. Le film nous relate comment. Se glissant subrepticement entre deux eaux, il coupe la corde qui retient une barque. Celle-ci file au cours d'une rivière, et elle culbute dans une chute d'eau. Voilà déjà un des parents du jeune homme de moins sur la surface de la terre.

Et ainsi de suite. Aucun des membres de sa famille n'échappe à la catastrophe. Leur laboratoire de photographie leur explose à la figure, leur navire coule, leur coupe est empoisonnée, leur aérostat crève. C'est une succession de morts brutales, et bientôt la race exécrée tout entière est éteinte, sauf en la personne de celui-là même qu'elle avait exclu de son sein. Mais il va être pendu.

Et non, pourtant. Car, en fait, il n'a pas été condamné à la peine capitale pour cette série d'assassinats, que tout le monde a attribué à un destin fatal et accidentel, mais pour un autre crime que cette fois il n'a pas commis. Son innocence dans ce dernier cas étant reconnue *in extremis*, on le libère. Il sort de prison aux acclamations de la foule. Malheureusement il oublie dans sa cellule le cahier où il a relaté son histoire. Le film ne s'en termine pas moins dans le style humoristique qui de bout en bout est le sien.

Incontestablement cette ironie en fait tout l'intérêt. Glaciale, insolente, et à l'égard même des plus chères traditions britanniques, comme celles qui concernent la famille et certain orgueil de caste, elle constitue une satire très stricte de l'ère victorienne.

L'écriture de l'œuvre, encore qu'enjouée, si du moins on peut parler comme Jean Cocteau le fait, à propos du cinéma, d'une encre de lumière, est d'une sécheresse et d'une précision, d'un tour elliptique, agressif et rapide, qui rendent le film angoissant

malgré le parti pris de jeu et de gageure dont en quelque sorte il se donne l'élégance.

Il me reste, avant d'en finir avec cette revue rapide du Festival cinématographique de Venise, où je me garde bien de tenir registre de tous les films dont nous eûmes le spectacle, à évoquer quelques productions récentes du cinématographe italien.

Ces dernières ne furent pas les moins intéressantes bien au contraire. On peut même dire que leur mérite d'ensemble est apparu supérieur à celui qu'offrait la représentation des autres pays. Aucun de ces nouveaux films italiens ne pouvait pourtant passer pour l'égal des *Païsa*, des *Sciuscia*, et des *Voleur de Bicyclette*, mais tous témoignaient de cet amour de la vie et de la vérité dont le cinéma italien s'est fait, depuis quelques années, l'éblouissant interprète.

Je regrette de n'avoir pas vu *Le Moulin du Pô* d'Alberto Lattuada, l'auteur de ce *Sans Pitié* dont j'ai dit ici même, tout le bien que j'en pensais. Il paraît que son nouveau film n'est pas moins violent et dramatique que le précédent. Mais j'ai assisté à la projection du *Pacte avec le Diable* de Luigi Charini, un des plus vieux metteurs en scène italiens, le maître de la lignée des cinéastes de l'école réaliste. Le film se déroule dans les montagnes de la Calabre. Ce sont ces dernières qui, si j'ose dire, y jouent le principal rôle. Elles sont hérissées de forêts noires qui font de l'ombre jusque sur le ciel lui-même. Elles dissimulent des villages prisonniers de rocs, suspendus sur le vide. Et dans ces villages mêmes habitent des populations farouches pour qui il n'est de paix ni dans la vie ni dans la mort. Bien entendu, une fois de plus, c'est la rivalité de deux familles qui fait tout le sujet du film. Cette guerre domestique conduit au crime, et le crime à tous les drames qui entourent l'amour. Shakespeare n'avait pas éprouvé le besoin de placer en Corse l'histoire de Roméo et Juliette. Mais pourquoi faut-il qu'on ne puisse imaginer une aventure romanesque ou dramatique, se déroulant dans une région du monde où les mœurs ont encore le goût du sang, qui ne soit de cette nature ? Il semble qu'on pourrait, sans trop de mal, renouveler ce folklore littéraire.

Quoi qu'il en soit, noir sur noir, le film de Luigi Charini est d'une force tragique incontestable et d'une grande beauté d'expression plastique.

Il est entièrement joué par d'authentiques paysans recrutés sur place, sauf en la personne de Mme Isa Miranda qui incarne l'héroïne principale. Cette dualité dans l'interprétation fait un certain tort à l'œuvre.

Enfin les Italiens nous ont offert la primeur de *Le Ciel sur le Marais*, film d'Augusto Genino, qui relate une étrange aventure dont la conclusion n'est pas du seul domaine de l'esthétique, puisque dit-on, le Pontificat romain prononcera l'année prochaine la béatification de son héroïne : Marie Gozetti. Le film se déroule au début du siècle dans la région des Marais Pontins. Pour le réaliser, on a été obligé de rendre cet univers à l'état dans lequel il se trouvait autrefois. On sait qu'en effet Mussolini avait fait accomplir de considérables travaux dans le dessein d'assécher les Marais Pontins et de rendre cette terre propre à la culture. Les cinéastes n'ont pas hésité à bouleverser une fois de plus la nature, et à lui rendre son aspect primitif. Ils ont bien fait, du moins sur le plan artistique. Et l'œuvre tire une grande partie de son émouvante beauté du fait de la désolation et de l'effroi qu'inspire le décor dans lequel elle se passe. Quant à l'histoire, c'est celle d'une jeune fille, victime du mal et qui en triomphe de toute la puissance de son âme.

J'espère que ces différents films seront bientôt projetés à Paris et que nous aurons ainsi l'occasion de les retrouver.

Il me reste à signaler que le Festival cinématographique de Venise cette année a fait une large place au film d'art, au film documentaire et à des œuvres destinées aux enfants. Dans ces trois domaines le cinéma est un instrument d'enseignement, d'information et de distraction extrêmement précieux, et il faut se féliciter qu'un très grand nombre de jeunes réalisateurs dirigent leurs efforts dans ces différentes directions.

***

Venise, d'autre part, cette année, s'est souvenue d'un grand anniversaire, celui de la mort de Serge de Diaghilew, survenue en 1929. Les eaux vénitiennes ont décidément plus de fidélité que le marbre. Ce qui s'y est un jour reflété de gloire y est à jamais inscrit. Et Venise, qui garde au cimetière San Michele la dépouille du directeur des Ballets russes, a voulu que son

souvenir ne soit pas oublié sur les bords du Grand Canal.

Les cérémonies qui ont marqué cette commémoration ont compris essentiellement un pèlerinage sur la tombe et une soirée au Théâtre de la Fenice. Serge Lifar, qui, de tous les héritiers de Diaghilew, est celui qui a conservé le plus pieusement sa mémoire et prolongé son œuvre en la faisant sienne, était en la circonstance l'invité de la Biennale qui avait pris l'initiative de cet hommage à l'un des morts les plus illustres de Venise, après Richard Wagner.

Par une matinée où la mer et le ciel se disputaient la lumière, les fidèles de Diaghilew se rendirent donc à San Michele, ce cimetière plus marin encore que celui que chanta Paul Valéry. Parmi les personnalités qui étaient du pèlerinage, il faut citer, outre Lifar, le préfet de la Vénétie, le représentant de l'ambassadeur de France à Rome, Sir Kenneth Clarck, délégué du gouvernement anglais, Arnold Haskell, directeur de l'Académie de Danse du Covent Garden, M. Romolo Bazzoni et le comte Zorzi.

Le même soir, Serge Lifar fit lire devant le public de la Fenice, une conférence intitulée *A la Gloire de la Danse*, où il retraçait l'aventure inouïe que fut la vie de son maître, depuis la fondation du Ballet russe en 1909 jusqu'à cette mort à Venise, un soir d'orage de l'été de 1929. Vingt ans de fêtes qui ne semblèrent s'arrêter que devant l'horreur des événements qui bientôt allaient envahir le monde et en anéantir l'esprit. Inutile de le rappeler ici. L'esthétique du siècle, c'est le Ballet russe qui en fut le principal responsable, à coup de chefs-d'œuvre qui ont uni à jamais les noms de Picasso, de Strawinsky, de la Karsavina, de Nijinsky, de Ravel, de Matisse, de Fokine, de Braque et de Manuel de Falla. Diaghilew avait le génie de promulguer celui des autres.

A l'issue de sa conférence, Serge Lifar, en compagnie de Ludmila Tcherina et d'Edmond Audran dansa quelques fragments des principaux ballets qui furent inscrits au répertoire des Ballets russes : *Le Lac des Cygnes, La Belle au Bois Dormant, Daphnis et Chloé, Petrouchka, Les Sylphides*, et le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune.*

Et quand le célèbre danseur apparut dans le rôle du prince de *Giselle*, les bras chargés de fleurs, et qu'il se dirigea vers le tombeau, chacun comprit qu'il ne s'agissait plus d'une incar-

nation allégorique, et que c'était vers le passé que s'en allaient, seuls, les pas du héros.

Diaghilew connut peut-être le drame de ne vivre son œuvre que par l'intermédiaire d'autrui. Lifar, lui, a consommé complètement l'union de la création et du créateur. L'un retrouvant l'autre, à Venise, ils y ont certifié, qu'une fois de plus, l'Esprit souffle sur les Eaux.

***

La Biennale de Peinture n'ayant pas eu lieu cette année, c'est à l'un des grands maîtres de l'art italien du passé que sont revenus tous les honneurs. Le Palais des Doges a ouvert ses appartements privés à Giovanni Bellini.

Venise a voulu que ce soit un événement mémorable. Je trouve cependant l'exposition mal présentée. On ne peut encadrer un tableau de la Renaissance, comme s'il s'agissait d'un Matisse, et ces tentures grises, ces panneaux blancs relèvent d'une esthétique de garage. De plus, bien que de nombreuses œuvres de Bellini soient, pour la circonstance, venues de France, d'Amérique et d'Angleterre, l'Italie n'a point du tout vidé ses musées et ce rassemblement ne saurait passer pour complet.

Telle quelle, pourtant, l'exposition permet de considérer de près un si fabuleux génie qu'à elle seule elle eût valu le voyage de Venise. Bellini serait spirituellement un médiéval et plastiquement un renaissant, s'il n'était avant tout Bellini.

Cet art est loin de n'être que prière, il est aussi cri et supplication. L'immense tristesse que dégagent les figures mariales de Bellini est celle d'un monde de l'âme qui commence à craindre de n'y pouvoir suffire. Et l'enfant Dieu prend d'avance, sur les genoux de sa mère, la position qu'il aura à la descente de la croix. L'œuvre de Bellini est celle d'un âge qui commence et que l'artiste lui-même inaugure, où la présence des Dieux sur terre ne peut se dérober en même temps qu'à notre amour, à notre angoisse.

Valéry a dit que le monde moderne avait commencé le jour où les peintres avaient pu indifféremment peindre la Madone ou Vénus. Bellini n'en est pas là. Mais déjà ses Vierges laissent tomber de notre côté un tel regard que c'est presque à désespérer de ce que nous sommes.

C'est par l'entremise du cadavre que la vie semble se mani-

fester ici avec le plus de violence. On le constate devant cette mise au tombeau où toutes les espérances de la chair s'accumulent dans le corps du Christ. Sa résurrection prochaine est moins une manifestation de la toute-puissance de l'âme qu'une exigence irrésistible du monde physique.

Et si la Madone chez Bellini est bien la mère de Dieu, Saint Sébastien, sans aucun doute, lui permet au moins de peindre Apollon.

Quelle pouvait être l'âme de Bellini, quels ses rêves intérieurs, quel son univers mental ? Quel monde a-t-il vu se glisser dans le sien ? L'Exposition de Venise ne répond à aucune de ces questions, mais elle les pose, et pas seulement, semble-t-il, au nom de Bellini, mais en celui de toute créature humaine.



Il resterait à parler de festivals de musique et de théâtre qui se sont déroulés à Venise après celui du cinématographe. Malheureusement je n'ai pu rester assez longtemps sur les rives de l'Adriatique. J'ai tout juste pu assister à un concert Chopin, donné par le pianiste Chavchavadze au Palais Rezzonico qui a été un événement mondain autant que musical, et à la représentation d'une œuvre presque inconnue : la *Lulu* d'Alban Berg. C'est un opéra qu'on n'a jamais joué qu'une fois en Europe, à Vienne, je crois, et avant la guerre. C'est une des partitions les plus célèbres de la musique atonale. Il ne me revient en rien d'en parler en technicien. J'ignore, à ma grande confusion, à peu près tout des caractéristiques de l'école dodecaphoniste. Je sais que le maître en est Arnold Schœnberg, et qu'Alban Berg en est un des plus illustres représentants.

J'avoue simplement, en ce qui me concerne, que j'ai été surpris par, si j'ose dire, le charme acoustique d'une œuvre réputée d'une hardiesse de tons extrême et d'une écriture exceptionnellement difficile. Bien entendu, ce n'était pas Mozart, mais cette musique s'écoutait sans déplaisir ni difficulté.

C'est ainsi que Venise une fois de plus cette année se donna le luxe de tout rassembler autour d'elle, des formes que l'esprit prend quand il veut s'incarner, et de nous en offrir le spectacle.

ROGER LANNES

A TRAVERS LA PRESSE

LA CRISE GOUVERNEMENTALE

Le désaccord entre M. Daniel Mayer, ministre du Travail, et M. Queuille sur la question de relèvement des salaires, a provoqué la dislocation du gouvernement. Dans une lettre lue en Conseil de cabinet, M. Daniel Mayer a fait savoir son refus de se conformer à l'arbitrage du Président du Conseil en cette matière. Ajoutons que cet arbitrage avait été demandé précédemment par le Conseil des ministres. M. Daniel Mayer s'est désolidarisé de ses collègues dans les termes suivants extraits de sa lettre :

« 1° N'étant pas d'accord avec plusieurs points du communiqué ministériel qui a été rédigé et, plus particulièrement avec son point 4 concernant les salaires anormalement bas, je me réserve le droit de ne pas pratiquer la solidarité gouvernementale à l'intérieur des organismes de mon Parti sur les questions incluse dans ce communiqué.

« 2° En attendant qu'une solution définitive intervienne, je m'efforcerai de ne pas faire de déclaration publique qui aggrave les dissentiments intérieurs. Toutefois, si je ne puis éluder les questions posées par certaines grandes organisations syndicales, il me faudra ne pas leur cacher le désaccord provisoire qui nous oppose. »

Dans le *Populaire*, M. Léon Blum s'applique à garder son calme et assure que M. Queuille a profité de cet incident pour se retirer et « créer un fait accompli ». Le journal socialiste entame, d'autre part, une polémique avec *l'Aube* à qui il reproche d'avoir pris la lettre de M. Daniel Mayer pour la cause initiale de la rupture alors qu'elle n'a fait, paraît-il, que mettre l'accent sur les divergences qui régnaient de longue date au sujet des questions économiques. M. Guy Mollet, au cours d'un article du *Populaire-Dimanche*, fait le nécessaire pour soutenir cette thèse :

« D'abord, une observation : il n'est pas exact que le problème posé ait été consécutif à la dévaluation. Certes, cette dernière opération modifiait certaines données du problème, mais l'essentiel était connu depuis longtemps. Chacun, en France, savait que la situation sociale actuelle ne pouvait se prolonger et l'échéance de septembre était connue de tous.

« La question est venue à l'ordre du jour des conseils de gouvernement à partir du 18 septembre.

« Quel a été le langage des socialistes, « de tous les socialistes », des ministres au comité directeur unanime ? Se sont-ils laissés aller à défendre des positions outrées et démagogiques ? Non, certes. Ont-ils même appuyé sans réserve les revendications — cependant légitimes mais que les circonstances ne permettent pas de satisfaire intégrale-

ment — des centrales syndicales libres ? Disons encore franchement que non. Dès le premier jour, leurs propositions ont été mesurées, modérées ; mais leur modération même entraînait l'intransigeance quant à leur acceptation. »

Le secrétaire général du parti socialiste s'en prend ensuite à une partie de la presse, et peut-être, ajoute-t-il, de certains membres du gouvernement, dont l'artifice a consisté à « prétendre séparer les problèmes » :

« Ceci permet alors de nous proposer une baisse de prix que nous acceptons, bien sûr, « même si nous la déclarons nettement insuffisante. »

« Après quoi on constate et proclame l'accord survenu pour nous dire ensuite et dire devant le pays : le désaccord n'est donc que sur ce qui sera fait pour « les salaires anormalement bas ».

« Non, le désaccord n'est pas limité à cela : il est sur l'ensemble. Ce qui nous importe, à nous socialistes, « c'est que le pouvoir d'achat réel » des plus malheureux soit revalorisé. Que ce soit grâce à « des baisses réelles et importantes » ou grâce à « une revalorisation des salaires, » ou grâce aux deux combinés, peu nous importe. Or le résultat de ce qui nous était proposé était tel qu'aucun accord ne pouvait vraiment être espéré. »

Ces laborieuses explications ne sauraient satisfaire M. André Bougenot qui, dans *l'Epoque*, démonte la machination et la ramène à ses éléments simples. Eléments purement électoraux, comme on pouvait s'y attendre :

« Pour bien saisir le sens de la manœuvre socialiste, il faut se rappeler que le terme de la législature actuelle est prévu pour novembre 1951. Or l'expérience parlementaire est constante : une assemblée de gauche fraîchement émoulue du scrutin s'applique au cours de la première partie de son mandat à bouleverser l'économie du pays, sous couleur de justice sociale ou au nom de la lutte des classes. Placée devant les résultats de ses entreprises elle est contrainte d'observer pendant un temps plus de sagesse. Puis, lorsque commence la phase qui se terminera devant les urnes, les députés qui se réclament de « la classe laborieuse », hantés par le spectre de l'électeur, cherchent par tous les moyens, et au mépris de l'intérêt général, à s'assurer les suffrages de la masse.

« L'ouverture de la session d'octobre 1949 coïncide avec le début de cette dernière période. Aussi les socialistes vont-ils abattre tous leurs atouts pour obtenir la formation d'un cabinet où des postes de commande en matière économique leur seraient réservés. En cas d'échec, il ne leur resterait comme issue que le soutien conditionnel, forme larvée d'opposition, qui les priverait des avantages qu'un parti peut attendre, lors des élections, de la présence d'éléments sûrs à la tête de quelques-uns des principaux départements ministériels. »

M. Queuille, qui est allé porter sa démission à M. Vincent Auriol, s'est longuement entretenu avec celui-ci. Il a maintenu sa décision malgré les instances du Président et s'est refusé à tout débat parlementaire, ce dont l'approuve M. Louis-Gabriel Robinet dans le *Figaro :*

« Porter devant la Chambre le différend ministériel, c'était consacrer officiellement la rupture au sein de la majorité. Or chacun sait qu'aucun gouvernement ne sera assuré de durer s'il n'est pas soutenu à la fois par le M. R. P., les radicaux et les socialistes.

En déclenchant cette crise, la S. F. I. O. assume une lourde responsabilité. Comme l'ont très justement souligné mercredi soir, dans leur communiqué, les valoisiens, on peut s'étonner que les socialistes aient choisi le moment « où le gouvernement travailliste anglais bloque les salaires et interdit même pour trois mois les manifestations politiques, pour faire éclater des divisions au sein de la majorité républicaine en France. »

« Le triomphe de l'*Humanité*, après le départ de M. Queuille, souligne davantage encore l'erreur qui a été commise. L'organe communiste ne nous laisse aucune illusion sur l'exploitation qui sera faite auprès des « masses » de cette crise inopportune.

« C'est toute la politique de stabilisation patiemment menée par M. Queuille que les extrémistes veulent remettre en question. Seront-ils suivis par les « masses » ? Rien dans l'attitude de celles-ci ne permet de l'affirmer. Ce sont les dirigeants des syndicats et les membres des comités politiques qui, rivalisant dans les surenchères démagogiques, ont finalement réussi à abattre le ministère. »

C'est à un socialiste que devrait incomber, selon la règle du jeu, la mission de dénouer la crise, de le tenter tout au moins. *L'Humanité*, qui n'aimait pas le président Queuille, ne manifeste pas de meilleurs sentiments, bien au contraire, à l'égard de M. Jules Moch qu'elle appelle « l'homme de la répression ». Elle ne croit pas d'ailleurs à ses chances. *Franc-Tireur* non plus :

« Les perspectives demeurent donc les mêmes. Après les socialistes, les M. R. P. entreraient dans le jeu. S'il ne tenait compte que de ses préférences personnelles, M. Vincent Auriol, dit-on, demanderait à M. Pierre-Henri Teitgen de tenter sa chance. Mais l'ancien ministre, de par ses déclarations retentissantes sur le « radicalisme éculé », est devenu l'ennemi n° 1 des amis de M. Herriot. M. Robert Schuman, donc, « l'homme à la soutane invisible, » sera sans nul doute pressenti. Après lui on en viendra aux radicaux. Le président de la République ne serait pas fâché de voir revenir M. Queuille. Si celui-ci maintient son refus, MM. René Mayer et Mendès-France seront les seuls « disponibles ».

Dans ce cas on peut se demander pourquoi les S. F. I. O. ont provoqué cette crise. Cela semble bien être l'avis de M. Léon Blum qui, dans le *Populaire*, reprend la plume pour donner son avis avec une franchise et une hauteur de vues dont certains de ses amis socialistes seront les seuls à se plaindre :

« C'est un fâcheux dégât et dont je ne crois pas que grand monde en France se félicite. Le cabinet Queuille s'appuyait sur la majorité que je persiste à croire la seule possible dans le Parlement à l'heure présente, c'est-à-dire sur la coalition de Troisième Force et il avait à sa tête l'homme le plus capable de diriger cette majorité — un peu par la position du parti qu'il représentait, beaucoup par ses qualités personnelles. Il ne faut être dupe ni de la vanité des hommes ni de leur modestie. Henri Queuille est naturellement modeste, ce qui fait qu'on est souvent enclin à l'apprécier fort au-dessous de sa valeur. Dans la conduite périlleuse d'un gouvernement et d'une majorité de coalition il a apporté tout autre chose que la dextérité professionnelle, je veux dire une franchise, une loyauté, une délicatesse, une droiture de caractère et de jugement qui avaient imposé à tous ses collègues une confiance entière et créé entre eux une atmosphère de cordiale solidarité. Son principal collaborateur, Maurice Petsche, l'avait grandement aidé dans cette tâche difficile. Ce n'est que justice de leur rendre aujourd'hui cet hommage. »

L'ancien Président du Conseil estime que les causes profondes de la crise résident dans l'affolement des cercles gouvernementaux, ou plutôt « des milieux de haute administration », lors de la dévaluation anglaise. Négligeable sur le marché américain, la concurrence britannique nous menace désormais en Europe. Il fallait réclamer l'organisation commune de ce marché mais de telles considérations ont été perdues de vue. Les crises politiques ont leurs inconvénients, conclut-il. Mais elles ont aussi leurs vertus. Elles provoquent la maturation rapide de certaines conceptions, de certaines mesures.

Souhaitons en tous cas qu'elles inclinent à la sagesse les amis de M. Léon Blum.

LA BOMBE ATOMIQUE RUSSE

L'explosion de la première bombe atomique fabriquée en Russie a fait quelque bruit dans le monde. D'après la *Nation belge* qui se réfère au journal américain *New Bedford Standard Times*, les essais de cette nouvelle bombe auraient commencé le 15 août 1946.

« Le journal qui déclare tenir ses renseignements d'un agent secret d'un gouvernement d'Extrême-Orient, précise qu'à cette date, trois usines atomiques existaient en Russie, la plus grande à Magnitogorsk, une autre à Nijni-Tagil et la troisième à Komsomolsk.

Cette dernière, ajoute le journal, plus connue sous le nom de « usine 52 » est construite sous terre. L'essai de la bombe atomique le 15 août 1946 aurait eu lieu à 160 kilomètres au nord de Nijni Kolumsk, en Sibérie.

Le journal déclare enfin que « d'après les rapports d'un témoin oculaire », la bombe atomique russe ne réussirait pas à égaler en efficacité la bombe américaine. »

La *Bataille* consacre un long article à l'affaire et assure que la création du nouvel engin est due au physicien russe Kapitza. Emigré, attaché au laboratoire de physique expérimentale de l'Université de Cambridge, Kapitza, dont les travaux sur la désintégration de l'atome avaient attiré l'attention des milieux scientifiques, fut invité en 1935 à venir à Moscou. Le retour était garanti, en dépit de quoi Kapitza ne revint jamais de son voyage. La collaboration de la police soviétique lui fut accordée largement aux fins de capter dans les autres pays tous les renseignements susceptibles de lui faciliter la tâche. C'est pourquoi la bombe aurait reçu le nom de Beria, le grand chef de l'espionnage soviétique.

« Les communistes du monde entier susceptibles de fournir des renseignements aux Soviets furent mobilisés, dès avant la guerre, pour des enquêtes économiques et scientifiques. La Commission royale d'enquête d'Ottawa, qui a fait la lumière sur l'espionnage soviétique au Canada, a montré en particulier comment, sous le prétexte de « centres de discussions » et de « clubs » scientifiques, bien des savants ingénus tombèrent dans les rets de l'espionnage de Béria.

Un « diplomate » spécialisé dans ce genre d'espionnage fut le colonel russe Zaroubin, au Canada, et le type parfait de l'espion atomique « international » fut le mystérieux Sam Carr, que le F. B. I. (la Sûreté nationale des Etats-Unis) mit quatre ans à découvrir. Les Britanniques — et d'autres nations européennes ont commis la même faute — laissèrent des savants dont ils connaissaient les attaches avec le communisme, travailler aux expériences atomiques. C'est ainsi qu'on découvrit un jour que le Dr Allan Nun May avait livré un échantillon d'uranium 235 à ses camarades du parti. Sa trahison lui a coûté dix ans de cachot, mais elle coûte bien plus plus cher encore à l'Occident. »

La *Nation roumaine*, qui paraît en France, reproche vivement aux Etats-Unis de n'avoir pas mieux profité de leur avance tant qu'ils étaient seuls à détenir les secrets de fabrication :

« Au lieu d'exercer pendant ce temps sur l'U. R. S. S. une pression pacifique afin de l'obliger à rentrer dans ses frontières et de supprimer ainsi toutes les causes d'une nouvelle guerre, les Etats-Unis n'ont fait que reculer sur tous les points. Ce n'était pas la Russie qui subissait

la pression d'une puissance supérieure au point de vue militaire ; c'était au contraire cette dernière qui était constamment victime du chantage à la guerre tel qu'il était pratiqué par le Kremlin. Devant chaque fait accompli, les Etats-Unis semblaient se trouver devant une très simple alternative : accepter ou faire la guerre. On n'a pas cherché une troisième issue. Jamais une mise en demeure sérieuse ne fut adressée à la Russie. Cela aurait peut-être permis de constater que l'Union soviétique ne voulait pas la guerre. »

Le rédacteur de l'article ajoute que le territoire des Etats-Unis est plus vulnérable que celui de la Russie, dans le cas d'une guerre atomique, en raison de sa civilisation essentiellement urbaine et de la concentration de ses installations industrielles. En revanche le colonel Leroy, dans la *Revue de Défense Nationale*, fait valoir que les bases américaines de l'extrême-nord offriraient aux avions chargés d'attaquer la Russie des facilités que ne connaîtraient pas leurs adversaires dans l'autre sens.

« Pour attaquer New-York ou Chicago, l'U. R. S. S. aurait intérêt à utiliser des bases de la Sibérie septentrionale, situées à la longitude de la Léna. La distance à parcourir, sur un arc de méridien, atteindrait environ 65° c'est-à-dire une distance de l'ordre de 7.000 kilomètres. Au contraire, pour attaquer Moscou ou Magnitogorsk, au départ des bases situées dans l'Alaska, les Américains n'ont guère que 55° de latitude, soit 6.000 kilomètres environ, à parcourir. Et sur l'aller et retour, les U. S. A. ont ainsi un avantage substantiel de 2.000 kilomètres ; cet avantage représente sur un bombardier une possibilité supplémentaire de plusieurs tonnes de bombes ou, à charge égale, une manœuvrabilité et un plafond accrus.

Et l'utilisation de bases au Groenland ou en Islande rendrait la situation américaine plus favorable de façon extrêmement sensible. Cette infériorité relative de la position russe rend très vraisemblable les bruits suivant lesquels l'U. R. S. S., avec l'aide de spécialistes allemands s'intéresserait vivement aux engins fusées, mais les résultats obtenus nous sont inconnus. Cependant, là encore, les difficultés sont de nature technique et il semble peu probable que l'ordre de grandeur du temps nécessaire à leur solution puisse être bien différent en U. R. S. S. et aux U. S. A. »

En outre, le passage à la phase industrielle et la mise en fabrication du stock de bombes nécessaire réclament un certain délai. Et pour ce qui est du réglage de l'altitude d'explosion, les Soviets doivent être en retard sur les Etats-Unis. Mais la raison essentielle pour les Occidentaux de se rassurer n'est pas là :

« Le véritable argument, pour ne pas croire à la possibilité actuelle d'une attaque atomique russe, réside plutôt dans l'effort considérable déployé en U. R. S. S. pour la défense du pays contre les bombardiers. Il semble bien que la Russie dispose actuellement de plusieurs dizaines de milliers d'avions de chasse, dont quelques milliers de chasseurs à réaction, et leur présence pose aux U. S. A. un point d'interrogation angoissant quant au succès de leurs éventuelles expéditions de bombardiers lourds. L'U. R. S. S. n'aurait sans doute pas fourni cet effort défensif dispendieux, si elle était elle-même prête à une attaque prochaine. »

Acceptons donc cette conclusion optimiste.

PROPOS DE LA QUINZAINE

L'INTRONISATION DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

Son Excellence Mgr l'Archevêque élu de Paris a été intronisé solennellement le samedi 8 octobre à quinze heures en son église métropolitaine Notre-Dame de Paris.

Bien avant l'heure fixée pour la cérémonie une foule nombreuse, très nombreuse, avait envahi les alentours de la cathédrale; elle attendait avec recueillement et un fervent intérêt, ainsi que les fidèles qui emplissaient le vaste édifice, l'arrivée du nouveau chef du diocèse parisien, choisi par Sa Sainteté Pie XII parmi tant de prélats éminents.

Dans l'assistance et aux places réservées, se trouvaient le représentant du chef de l'Etat, des pouvoirs publics, du corps diplomatique, et des corps constitués. Son Eminence le cardinal Spellman, archevêque de New-York, qui était à Paris arrivant de Rome, avait tenu à assister à cette cérémonie exceptionnelle, ainsi que Mgr Roncolli nonce apostolique. On remarquait aussi Mgr Lemaire supérieur général des missions étrangères, Mgr Le Hunsec supérieur général des Pères du Saint-Esprit, Mgr Lallier, évêque nommé de Nancy.

Un magnifique décor rouge et or, le grand lustre du chœur brillant de mille feux, le trône de l'archevêque surmonté d'un baldaquin, le parterre de fleurs blanches qui entourait la statue de Notre-Dame, l'éclairage indirect qui mettait en valeur les superbes sculptures des boiseries des stalles, les drapeaux jaune et blanc disposés en un immense éventail derrière le maître autel, les plantes vertes, les costumes des dignitaires de l'Eglise formaient un ensemble émouvant, somptueux, inoubliable.

Et parmi l'envol des carillons, les fidèles du dehors et du dedans entendirent sonner allègrement l'heure tant attendue. Alors les grandes orgues, aux accents prenants, retentirent, les portes s'ouvrirent largement et, avec la pompe dont seule l'Eglise a le secret, la cérémonie commença. Massés sous les orgues, les chanoines prébendés, les chanoines titulaires, les vicaires prébendés et archidiacres attendent que M. l'archiprêtre de Notre-Dame ait adressé au nouvel archevêque les premières paroles d'accueil, pour le conduire en une longue procession jusqu'aux pieds de la Vierge. Là, un clerc dépose la crosse au pied du petit autel, puis la présente à Mgr Maurice Feltin qui s'agenouille pieusement et consacre sa crosse à Notre-Dame de Paris.

Ensuite, d'un pas lent mais assuré, avec autant de dignité que de simplicité, le prélat va prendre possession de son trône à gauche de l'autel, le quitte pour venir monter à la stalle haute du chœur, pendant que la bulle de nomination est montrée, puis lue aux fidèles par Mgr Brot. Le fond de la cathèdre est décoré avec le blason de Mgr Feltin et sa devise : *Animam pro ovibus.* En souvenir des diocèses précédents ses armes portent en sautoir une

tour qui rappelle Belfort, une croix d'argent cantonnée de huit crosses d'or qui rappelle Sens, une bande d'argent qui rappelle Troyes, une croix d'or qui rappelle Besançon, le sautoir d'or rappelle Bordeaux, et le fond de gueules et d'azur rappelle Paris.

Après que la chorale fit entendre : *Ad multos annos* ! *Dominus conservet eum*, après que les orgues eurent à nouveau retenties, Mgr Feltin monta dans la chaire célèbre de Notre-Dame, d'où il adressa ses premières paroles pastorales.

Il commença par évoquer le souvenir de saint Denis et de sainte Geneviève, puis il rendit un émouvant hommage à la mémoire de ses prédécesseurs depuis un demi siècle, le cardinal Richard qui eut à supporter tant de douloureuses épreuves, le cardinal Dubois, le cardinal Amette, à qui il garde une particulière reconnaissance en souvenir de son ordination, le cardinal Verdier dont il fit un portrait si juste et si élevé, le cardinal Suhard qui eut à subir les cruelles années de la dernière guerre.

Venant ensuite à parler de sa mission personnelle et de l'immense labeur qui l'attend, il exprima avec une chaleur convaincante les sentiments qui l'animaient, le souci qu'il avait à la fois de la liberté et de la discipline, de l'action sociale, de la mission éducatrice et morale de l'Eglise, de son indépendance et de son rôle hors des partis. Il remercia tour à tour le chef de l'Etat, les pouvoirs publics, les corps diplomatiques et les corps constitués de s'être fait représenter. Il remercia particulièrement le nonce apostolique Mgr Roncolli, le cardinal Spellman, archevêque de New-York, Mgr Beaussart qui sut remplir avec tant de tact les délicates fonctions de vicaire capitulaire. Il manifesta toute sa confiance dans le chapitre de Notre-Dame, dans l'Institut catholique et dans son distingué recteur Mgr Blanchet, dans tout le clergé du diocèse, et en toutes les associations chrétiennes. Il manifesta son souci de la liberté de l'enseignement. Il dit son attachement et son affection pour son ancien régiment le 174e d'infanterie.

Les paroles pastorales de Mgr Feltin ont beaucoup frappé l'auditoire ; on peut dire que, par la manière dont il s'est exprimé, sa flamme, sa piété, son ardeur réfléchie, le nouvel archevêque a conquis les esprits et les cœurs.

Il y avait à la fois dans tout ce qu'il a dit beaucoup de mesure, de fermeté, de courage. Les fidèles ont eu l'impression de posséder un pasteur ayant autant de bonté que de sûreté dans la doctrine et justifiant par tout ce qu'il est sa devise : « Ma vie pour mes brebis ».

Lorsqu'il fut descendu de chaire et avant de retourner dans le chœur, Son Excellence vint saluer quelques personnalités dont le colonel Pouyade, représentant le chef du gouvernement, M. Robert Schuman, M. Coste-Floret, le pasteur Marc Bœgner, président de la fédération protestante, l'archimandrite Sawa-Chimkévitch, le général Revers, le général Weygand, M. André Chaumeix, directeur de l'Académie française entouré de ses confrères, M. Paul Claudel et Louis Madelin, M. Blaringhem de l'Académie des Sciences, M. Firmin Roz de l'Institut, M. Paul Reynaud, M. Charles-Roux, ancien ambassadeur de France au Vatican, M. Léonard, préfet de police, M. Pierre de Gaulle président du Conseil municipal, le comte Stanislas de Castellane, Si Kaddour ben-Ghabrit, etc... Avec une amabilité souriante, Mgr Feltin offrit à tous son anneau à baiser.

Après avoir entonné d'une voix forte le *Te deum*, Monseigneur reçut l'obédience de tout le clergé, puis il parcourut la cathédrale et donna sa première bénédiction à l'assistance sur laquelle par toute son attitude pendant la cérémonie et par ses paroles, il avait fait visiblement une profonde impression. L'intronisation prit fin par les chants du *Magnificat* qui pleins de chaleur et d'enthousiasme s'élevèrent sous les voûtes illustres.

Ajoutons qu'à l'extérieur le service d'ordre avait été très bien organisé par la préfecture de police et que, à l'intérieur de la cathédrale, l'ordonnance minutieusement étudiée était parfaite.

IL Y A CENT ANS

Les travaux de l'Assemblée législative qui ont repris le premier octobre donnent lieu à beaucoup de réflexions. Entre le parti qui regrette la monarchie et l'extrême-gauche qui ne rêve que révolution, il y a une masse libérale et modérée qui se résigne à la république mais qui voudrait qu'elle fût habitable. Le gouvernement parlementaire n'a évidemment pas beaucoup gagné à la dernière révolution et à la dernière constitution. La machine qui fonctionne paraît avoir été fabriquée pour produire des révolutions, non pour produire un gouvernement régulier. On commence à se demander si le suffrage universel, après avoir recréé la république et la présidence de 48, ne finira pas par les détruire. On cherche une amélioration. La première qui se présente à l'esprit est de changer le scrutin de liste qui supprime les rapports entre l'électeur et l'élu, qui favorise les partis et qui empêche le mélange et le tempérament des opinions plus favorables aux sentiments et aux besoins de la population.

***

La quinzaine a été un peu égayée par le grand combat qui s'est livré autour du mot « citoyen ». A la tribune, dans la salle des conférences, à la ville et à la campagne, tout le monde disait « Monsieur ». Mais le *Moniteur* disait « citoyen ». L'extrême-gauche révolutionnaire attache une extrême importance à ce vocabulaire. Les chroniqueurs remarquent à ce sujet que le théâtre empiète sur la vie réelle. Sous la Restauration, nombre de députés ne pouvaient parler qu'en habit. Les effets de scène sont changés : la grande pompe de l'opéra parlementaire veut d'après la « Montagne » que l'on s'appelle « citoyen ». Mais cette affaire ne semble pas beaucoup émouvoir l'Assemblée.

***

Les travaux d'entretien à la charge de la ville de Paris figurent cette année à son budget pour 3 millions 476.870 francs. L'entretien de l'Hôtel de Ville se monte dans ce chiffre à 18.000 fr. ; celui des mairies et justices de paix à 15.000 fr. ; celui des lycées nationaux, de la Sorbonne, des Facultés de Droit et de Médecine à 20.000 fr. L'entretien des bâtiments affectés à l'instruction primaire, aux asiles et ouvroirs est compté pour 48.000 fr. etc... Mais l'article qui absorbe à lui seul plus de la moitié du chiffre général, c'est... le pavé de Paris ; oui, l'entretien de ce pavé, que foulent la France et l'Europe entière, coûte à la ville de Paris : 1 million 844.000 fr. Il est vrai que l'Etat paie une partie de cette dépense considérable.

***

Le public désire connaître bientôt les résultats de l'examen des modèles de voitures de sûreté sur les chemins de fer, présentés par le Dr Seegers à différentes compagnies. On comprend le grand intérêt qui s'attache à un système annoncé comme ôtant toute chance de dangers pour les voyageurs en cas d'accidents.

***

L'inauguration de la section du chemin de fer de Saint-Quentin aboutissant à Chauny a eu lieu le 7 octobre.

***

Des ouvriers occupés à l'ouverture d'une tranchée pour la pose de conduites de gaz dans les terrains dits *du Trocadéro* viennent de découvrir la première pierre qui avait été posée en 1826 pour l'érection d'une caserne qui devait prendre le nom *du Trocadéro*, en mémoire du succès obtenu par l'armée française en Espagne en 1823. Sous cette pierre, les ouvriers ont trouvé et emporté deux médailles d'argent et une de cuivre, à l'effigie de Charles X, plus une plaque de cuivre, sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

« *Sous le règne de Charles X le*

31 *août* 1826, *an de grâce,* 3e *anniversaire de la prise du Trocadéro, Louis-Antoine de France posa la première pierre de la caserne. Le ministre de la Guerre : Clermont Tonnerre.* »

Le préfet de police, informé de l'enlèvement de ces divers objets, a donné sur-le-champ des ordres pour les faire rentrer en la possession de l'Etat.

***

Un journal de l'Ariège annonce la mort d'un habitant de la commune de Brassac âgé de 108 ans, jouissant de toutes ses facultés jusqu'à ses derniers moments. Il avait encore parcouru à pied, l'année dernière, 20 kilomètres pour aller à une foire voisine.



Le télégraphe électrique construit au Post-Office de Londres est aujourd'hui en pleine activité. Le public peut aussi transmettre des dépêches par la voie télégraphique aux points principaux du royaume : Birmingham, Liverpool, Manchester, Nottingham, etc... Le prix des dépêches est, pour une communication, de vingt mots, savoir : 10 cents par mille de distance pour les 50 premiers milles ; 5 cents pour les seconds 50 milles, et 2 c. 1/2 pour toute distance au-dessus de 100 milles.

ERRATUM

Dans le tableau placé en tête de la page 350, livraison du 15 septembre 1949, lire :

2° Allemagne occidentale. . . . . . . 230.000 41 (et non 12,5)

LES LIVRES

RICHARD STRAUSS, par Claude Rostand ; 1 vol. in-16. La Colombe.

La collection « Euterpe », après un **Paul Dukas**, un **Claude Debussy**, un **Albert Roussel** et un **César Franck**, s'enrichit d'un **Richard Strauss** dû à Claude Rostand. Né à Munich le 11 juin 1864, Richard Strauss appartenait à une famille de musiciens célèbres. A quatre ans, il jouait déjà du piano, à six il composait une chanson et une valse que son père prit la peine de noter et que le jeune maître dédia à sa sœur cadette Johanna. Elève d'Auguste Tombo, artiste de l'orchestre de la cour, puis de Niest et enfin de l'oncle Benno Walter qui lui enseigna le violon, Richard Strauss compléta sa formation générale par deux années d'université, de 1882 à 1884. Il travaille l'harmonie, le contre-point, la fugue et la composition avec un chef d'orchestre de la cour de Munich, Frédéric-Guillaume Meyer, mais son père restera son directeur de conscience musicale, si l'on peut ainsi dire. Puis c'est la conquête des plus grandes scènes du monde avec **Le Chevalier à la rose, Salomé, Don Quichotte, Till Eulenspiegel.** Cette biographie alertement tracée par Claude Rostand évoquera pour bien des **lecteurs de brillantes soirées musicales.**

LES LIVRES

LE DUEL DE SORLENTE, par Henry Castillou ; un vol. in-16, A. Fayard.

Les lecteurs de *La Revue* ont eu la primeur de ce nouveau roman, le plus dépouillé, le plus incisif de ceux que l'on doit au jeune auteur sur qui s'est porté l'année dernière le choix du jury interallié. L'histoire de ce conflit entre un beau-père et son gendre, puis entre celui-ci et le régisseur, dans une propriété de la Corrèze, est d'un pathétique aussi sobre que puissant. L'auteur ne commente aucun des sentiments de ses personnages, ne souligne rien. Il conte les faits, anime les êtres, se garde de les juger. On croit lire, par moments, la relation d'un témoin qui aurait fait vœu de se montrer indifférent à la souffrance humaine, tout en n'évitant pas une certaine indulgence pour ceux que la passion entraîne au delà des règles morales. C'est cette curieuse façon de considérer ses héros qui donne tant de prix aux romans d'Henry Castillou. On peut l'accuser, par moments, d'être cruel, mais, à bien le lire, il ne se montre jamais inhumain. Certains de ses personnages souffrent comme ceux de la tragédie antique, sans que leurs propres malheurs attendrissent le destin aveugle qui les gouverne. D'autres ont en eux cette qualité de décision qui force à tous coups la chance. Ainsi s'opposent, dans **le Duel de Sorlente**, Alexis Martel, l'éternel vaincu, et Brussan, le régisseur, promis au gain de cette partie dont chaque péripétie marque ses progrès. Cette loi de la jungle se vérifie chaque jour dans la société des hommes. Henry Castillou lui donne en son roman une illustration éclatante. Il n'y oublie pas le personnage de la femme qui se détourne de son faible compagnon pour céder au vainqueur. Par là ses personnages s'apparentent à ceux de la tradition romanesque la plus classique.

LE GENERAL GIRAUD, par Pierre Croidys, 1 vol. in-16. Ed. Spes.

Tous les Français se souviennent de la surprise, de l'admiration et de la joie qu'ils éprouvèrent quand, au temps de l'occupation allemande, la nouvelle parvint en France que le général Giraud, malgré son âge, s'était évadé de sa prison allemande avec une audace qui rappelait les plus célèbres évasions du passé. Consacrant au général Giraud un petit volume de moins de 200 pages, M. Pierre Croidys a relaté la captivité, l'évasion et les dernières années de ce grand et loyal soldat. Et ce récit romanesque est à peine romancé. Peut-être les dialogues reproduits sont-ils légèrement modifiés, mais en tous cas, le récit, qui donne l'impression de la véracité, reste extrêmement vivant et dramatique. On ne saurait trop recommander à ceux qui doivent guider les lectures de la jeunesse, de diffuser ce livre dont le héros avait, selon la formule de M. Pierre Croidys, la foi d'un Castelnau et le cœur d'un La Tour d'Auvergne.

CLUNY ET SON EMPIRE, par André Chagny, illustrations d'Antoine Pochet ; 1 vol. in-16. Emmanuel Vitte.

Cette année, à Cluny, a été célébré le neuvième centenaire de saint Odilon, cinquième abbé de la célèbre abbaye bourguignonne, et rappelé le millénaire de saint Odon, deuxième abbé (que la guerre n'a pas permis de fêter en 1942). A cette occasion, le très attrayant ouvrage de M. André Chagny, **Cluny et son empire**, a été réédité. C'est un livre remarquablement documenté où revit le grand passé de l'abbaye dont la place fut si importante dans l'histoire de l'Eglise. L'auteur décrit le cadre offert par la petite ville de Cluny, à vingt-trois kilomètres de Mâcon, où ne subsistent plus que quelques ruines de l'abbaye. Puis il retrace les annales de celle-ci depuis sa fondation jusqu'à la Révolution ; il en étudie la constitution, le rôle religieux, l'œuvre intellectuelle ; il évoque le souvenir des principaux abbés de l'Ordre, expose le problème de l'art clunisien, l'influence exercée par cet art en France et en Europe, bref le rayonnement de Cluny dont il montre les monuments dans toute leur splendeur. M. André Chagny a consacré de longues années à l'étude de l'Ordre de Cluny, aussi son ouvrage offre-t-il, à tous égards, un grand intérêt. La présente édition fait état des travaux récemment publiés en France et à l'étranger, ainsi que des résultats des fouilles exécutées sous la direction du professeur américain Kenneth-John-Conant.

TABLE

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1949

1er SEPTEMBRE

15 SEPTEMBRE

1er OCTOBRE

15 OCTOBRE

Imprimé en France. — Imprimerie E. PIGELET, 189-191, boulevard Voltaire, PARIS (XIe)
Dépôt légal n° 345 — 4e trimestre 1949. — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon.

Imprimé en France — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 4e trimestre 1949 - Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon